

W-FENEBC

MAGAZINE



THERAPY?

BURNING HEADS - BRNS - YOU SAID STRANGE - DARCY
JACK AND THE BEARDED FISHERMEN - SUPERMUNK
MOPA - PILI COIT - ATHLETE - EFFERVESCENCE REC.

EDITO

Il y a eu des années où on a raté notre anniversaire, tant on n'en a un peu rien à foutre. Avec le passage au mag, on peut difficilement passer à côté des chiffres «ronds»... Le premier (qui a longtemps été le «zéro»), c'était une vraie aventure et on a enquillé sans sourciller, on n'a pas franchement bronché pour le dixième numéro, pas plus pour le vingtième, le trentième ou le quarantième. On a bien fait un gros truc pour nos «20 ans» mais c'était une évidence. Là, c'est le cinquantième mag qu'on sort, il est toujours construit avec passion, il continue de vivre, de bouger, on ajoute des trucs, on en enlève, on modifie ça et là mais ça reste gratuit et à partager sans modération. Le mag reste également fidèle à notre ligne éditoriale de toujours : pas de putain de business. On n'a donc jamais vendu de pub sur le site ni sur le mag, jamais mis ces affreux caddies pour acheter le disque chez «un partenaire» et obtenir des centimes en remerciement, non, on continue de se faire plaisir sans se prendre la tête. Et pour ça, on peut compter sur un tas de gens qu'il nous faut encore remercier car si on est toujours là, c'est grâce à eux aussi.

Les contributeurs bien sûr, et ici, on fait de gros bisous à tous ceux qui sont passés au sein de la team, que ce soit quelques mois ou de longues années, qui ont fait un bout de chemin avec nous et, souvent à regret, ont fini par se résoudre à vivre une vie plus «normale» et à passer plus de temps auprès de leur famille ou à s'investir davantage dans leur carrière (ouais, on ne devient pas présentateur de JT en campant devant une salle de concert scandinave !), on a offert à quelques-uns la possibilité de participer à la fête, tu reverras donc quelques signatures bien connues dans ces prochaines pages...

Les amis qui sont toujours prêts à dépanner et à qui on demande régulièrement des coups de main pour des projets d'envergure, que ce soit pour Bad Religion ou Therapy?, deux groupes cultes pour nous, il fallait aussi marquer le coup et proposer «plus» que d'habitude et une interview. Là, on s'est attaqué toute la discographie (studio) des Nord-Irlandais et Andy Cairns a partagé une heure de son temps avec Olivier Portnoi toujours au taquet. Quelques autres belles plumes du rock francophone ont répondu présent pour ce projet et d'autres interventions, merci donc à Frank Frejnik, Jérémie Dalstein, Hugauze et Chris Hamilton.

Les gens qui nous font confiance occupent plein de métiers de l'ombre et assurent aussi un relais important entre les groupes et toi, ce sont les responsables des labels, des gérants de salles, des tourneurs, des organisateurs de festival, des attachés de presse ... des personnes avec qui on est en contact régulièrement et qui font tout pour simplifier notre «travail» (qui n'en est pas un, faut-il le rappeler), pour en remercier publiquement (désolé, on n'a pas pu le faire pour tous, si tu te sens lésé, envoie-nous un mail qu'on en discute), on leur a proposé de profiter d'une page dans le mag, tu verras donc ce qui pourrait ressembler à des pubs dans ce mag 50 mais, pas question de thunes, c'est juste un petit moyen pour dire merci, on t'encourage à cliquer, à découvrir, à oser franchir le pas et à soutenir la scène qui en a toujours bien besoin.

Et merci à toi car ce mag, comme les 49 précédents et les suivants, sans toi, il n'existerait pas.

■ Oli

SOMMAIRE

06 THERAPY?

38 VOLBEAT

39 HYPN05E

41 JACK & THE BEARDED FISHERMEN

52 SAXON

53 DARCY

72 BURNING HEADS

88 YOU SAID STRANGE

101 SUPERMUNK

112 BRNS

124 DERNIER CONCERT

126 LIVE : LICE

130 VILLA FANTOME

135 ATHLETE

145 PILI COIT

153 SLASH

158 LIVE : GAELLE BUSWEL

168 EFFERVESCENCE RECORDS

174 THE OCEAN

180 INTERVI OU : MOPA

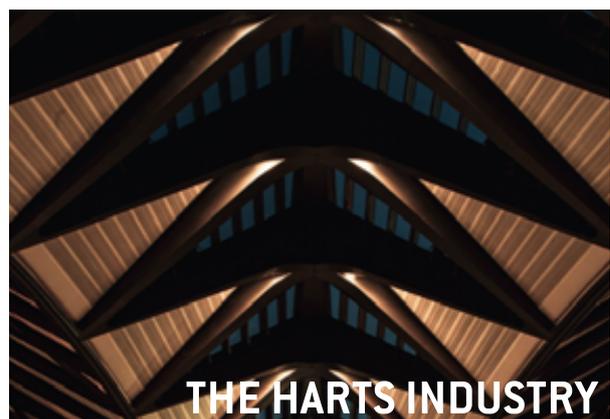
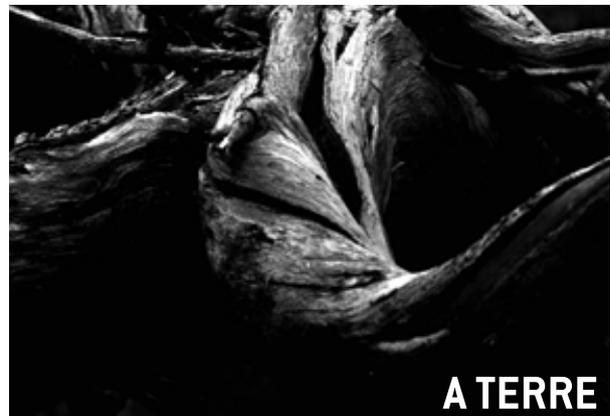
184 LIVE : AUSTRALIAN PINK FLOYD

192 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

198 DANS L'OMBRE

202 IL Y A 10 ANS

206 FAN ATTIC : KILLING JOKE



Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Mic, Julien,
Guillaume Circus, JC, Jérôme, Rémi, Aurelio,
Cactus, Chris, Olivier, Jérémie, Frank...
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : Tom Hoad

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN JANVIER

Gene Hoglan a quitté **Testament** et a été remplacé plus ou moins immédiatement par Dave Lombardo.

Every Time I die a annoncé l'arrêt de ses activités suite aux problèmes qu'ils avaient avec leur chanteur. Le split n'a d'ailleurs pas été très amical, et plutôt même assez amer publiquement.

Meshuggah a annoncé son nouvel album *Immutable*, et a sorti 2 singles.

2 membres de **Radiohead**, Thom Yorke et Jonny Greenwood, ont formé un nouveau groupe avec Tom Skinner de Sons of Kemet à la batterie : **The Smile**.

Meat Loaf ne fera plus rien par amour, il avait 74 ans.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN FEVRIER

Mark Lanegan nous a quittés. au trop jeune âge de 57 ans.

Les **Foo Fighters** ont sorti un morceau de thrash métal sous le nom de Dream Widow, groupe fictif qui fait partie du scénario de leur film d'horreur « Studio 666 ».

Aston Villa a annoncé une tournée pour célébrer ses 25 ans d'existence.

NHC, le nouveau super groupe de Taylor Hawkins (Foo Fighters), Dave Navarro et Chris Chaney (Jane's Addiction) a sorti son premier album, *In-takes & outtakes*.

Taylor nous a quittés le 26 mars. RIP.

Les **Red Hot Chilli Peppers** ont annoncé leur nouvel album, « *Unlimited love* » et ont partagé le 1er single « *Black summer* ».

QUI A DIT ?

On pensait que ce concert serait notre fin et que l'on finirait couverts de pisse...

- A. Therapy?
- B. Burning Heads
- C. Supermunk
- D. BRNS

On s'est retrouvé au bout de 4 ans à ne pas trop savoir si on allait reprendre ou pas, sans que personne n'ose aborder le sujet...

- A. Jack and The Bearded Fishermen
- B. BRNS
- C. My Own Private Alaska
- D. Therapy?

T'as devant toi un groupe qui joue du rock, point !

- A. Darcy
- B. Therapy?
- C. You Said Strange
- D. Athlete

J'avoue que j'ai quand même eu un énorme coup de blues à la fin du confinement et j'ai mis pas mal de temps à remonter.

- A. Burning Heads
- B. Darcy
- C. Pili Coït
- D. Effervescence Records

Quand on chante un morceau pour la 10 000 ème fois, on peut avoir tendance à faire sa liste de course en la jouant !

- A. BRNS
- B. Burning Heads
- C. My Own Private Alaska
- D. Therapy?



THERAPY?

POUR SES TROIS DÉCENNIES DE FUREUR ET DE MÉLODIES, THERAPY? A CHOISI DE RACONTER SON HISTOIRE DANS TOUT ÇA POUR 30 ANS DE THERAPY?, UNE BIOGRAPHIE QUI VIENT DE SORTIR EN FRANCE VIA KICKING RECORDS. C'ÉTAIT L'OCCASION RÊVÉE D'AVOIR UNE LONGUE DISCUSSION AVEC SON CHANTEUR GUITARISTE ANDY CAIRNS AFIN DE RETRACER LE PARCOURS ATYPIQUE DU GROUPE, DE SES DÉBUTS DANS UNE IRLANDE DU NORD SECOUÉE PAR LA VIOLENCE, À LA SORTIE DE CLEAVE SUR MARSHALL RECORDS EN PASSANT PAR L'EXPLOSION DE TROUBLEGUM ET LE VIRAGE RATÉ D'INFERNAL LOVE. CONFESSIONS.



Vous fêtez cette année les 32 ans de Therapy?. As-tu l'impression d'être un survivant après tout ce que vous avez traversé ?

Dans un sens oui. Mais je n'ai eu cette perception qu'il y a deux, trois ans. Nos racines punk/hardcore nous ont considérablement aidés à tenir. On a été un groupe underground pendant tellement longtemps avant Nurse et Trouble Gum que lorsque nous sommes redevenus underground, cela n'a pas été doulou-

reux. Ce qui n'est pas le cas des groupes qui avaient signé sur des majors après quelques mois à peine d'existence. Eux n'ont pas supporté descendre d'un ou de plusieurs crans. Cependant, le business de la musique est devenu une catastrophe ces deux dernières années, sans oublier que des musiciens que l'on admirait sont morts. «Le succès, c'est la survie (Success is survival)», c'est ce qu'a expliqué Leonard Cohen dans un documentaire quand on lui a demandé de définir le succès.

On a nommé une de nos chansons de Cleave à partir de cette citation. Je crois qu'elle résume bien qui nous sommes.

Cela a-t-il été difficile pour toi de lire ce livre et de renouer avec tous ces souvenirs ? Certains sont-ils plus douloureux que d'autres ?

Il y a seulement deux passages qui sont compliqués à mes yeux. Le reste ne me pose aucun problème. Le premier est l'enregistrement d'*Infernal love* en 1995. Je n'avais jamais ressenti autant de pression dans ma vie que pour cet album. A l'époque, on tournait sans relâche dans le monde entier grâce au carton de *Troublegum* et on me faisait sentir qu'il fallait absolument que le disque suivant soit un succès. Je n'arrivais plus à dormir et les relations avec notre batteur, Fyfe Ewing, étaient très compliquées. On ne s'entendait plus du tout. Cette session *Infernal love* a été horrible. Mon second grand regret concerne l'album *Shameless* en 2001 enregistré à Seattle avec Jack Endino. Notre batteur de l'époque Graham (Hopkins) ne voulait plus être dans le groupe. Cet enregistrement a été douloureux et frustrant. Pas à cause de Jack Endino mais à cause de l'ambiance dans le groupe. Lire ces passages a fait remonter de très mauvais sou-

venirs. Si je pouvais revenir dans le temps et changer quelque chose dans l'histoire de *Therapy?*, cela serait ces deux moments.

Il est vrai que vous avez eu pas mal de problèmes de batteur depuis vos débuts. C'est le syndrome Spinal Tap ?

Oui (rires). Cela a été difficile car notre premier batteur Fyfe était notre ami et il avait un jeu vraiment singulier. C'était un batteur formidable. Quand Fyfe est parti, le batteur suivant Graham a toujours souffert de la comparaison. Il n'en parlait pas mais cela a été difficile pour lui. D'autant qu'il était irlandais comme Fyfe. Tout le monde lui disait «tu es bon, mais pas autant que Fyfe». Psychologiquement, cela a créé pas mal de problèmes. Keith de *3 Colours Red* nous a ensuite rejoint. Paix à son âme, il a fini par se tuer avec l'alcool. Aujourd'hui, on a le meilleur batteur que l'on a jamais eu, Neil (Cooper). Fyfe aura toujours une place à part car il a contribué aux disques les plus fondateurs de *Therapy?*. Mais Neil Cooper a un impact similaire. Ils se connaissaient à l'époque. Je n'aimerais pas être batteur pour *Therapy?* et devoir succéder à Fyfe Ewing et Neil Cooper, deux des meilleurs batteurs des années 90.



Tu sembles regretter la manière dont vous vous êtes séparés avec Fyfe et le fait que vous ne vous soyez jamais reparlé depuis.

Oui, je regrette aujourd'hui. Sur le moment, on n'en pouvait plus l'un de l'autre. Ce n'était plus possible de continuer. Un jour il m'a appelé en disant «je ne veux plus tourner, je veux quitter le groupe». On s'est parlés comme on ne s'était pas parlés depuis très longtemps et je lui ai souhaité bonne chance en le remerciant d'avoir tant apporté à Therapy?. Ce n'est que plus tard que je me suis dit qu'il aurait été mieux que cette conversation ait lieu en face à face autour d'un café plutôt qu'au téléphone. Mais il n'y a aucune animosité. Je sais qu'il est en contact avec notre management pour les histoires de publishing. Il n'y a jamais eu de soucis entre eux. On est heureux aujourd'hui en tant que Therapy? et lui est heureux dans ce qu'il fait. C'est facile aujourd'hui de se dire que l'on aurait dû faire autrement.

Dans la bio, tu racontes que, enfant, tu étais terrifié par les punks...

Oui. A l'époque mon père travaillait pour les pneus Michelin et il avait ramené un journal qui parlait des punks. Il y avait une photo et l'article disait que ces types avaient des lames de rasoirs, des couteaux et des chaînes. Je trouvais cela effrayant. Un peu plus tard, on est allé en vacances sur la côte Nord-Est de l'Angleterre. Je devais avoir 12 ans. Dans cette ville, il y avait beaucoup de jeunes appartenant à des gangs avec les cheveux verts et des blousons. Je flippais (rires). Beaucoup d'entre eux avaient des t-shirts des Sex Pistols. Je me souviens que mon petit frère et moi jouions au flipper dans une salle de jeux quand on a entendu «Pretty vacant». Quand on a appris que c'était les Sex Pistols, on a passé le reste de l'après-midi à se balader en criant «Pretty vacant» avec l'accent anglais. Ces mêmes vacances, je suis tombé sur Never mind the bollocks dans la vitrine d'un disquaire. Mon père me l'a acheté. Cela a été mon premier disque de punk.

On a tendance à oublier à quel point il était difficile d'être dans un groupe de rock en Irlande du Nord à la fin des années 80, d'autant plus avec un catholique et un protestant pour membres.

Politiquement, c'était compliqué. Notre groupe était effectivement constitué d'un protestant, d'un catholique et d'un batteur avec des parents mixtes. On se fichait de ça. La plupart

de ceux de notre génération voulaient passer à autre chose et en avaient marre de la violence. Mais notre premier local de répétition était situé dans une propriété tenue par des pro british pro protestant. Pour avoir les clefs, il était impossible de les éviter. Etant protestant de naissance, et non pas par choix, j'y allais. Michael (McKeegan, basse) était catholique. Si ces types l'avaient appris, je ne sais pas ce qu'il se serait passé. Mais certainement quelque chose de dramatique. Il y avait aussi de nombreux endroits où l'on ne pouvait pas traîner. On est tous d'origine ouvrière, on a grandi dans des quartiers difficiles et politiques. C'est ce qui nous a fait détester la politique. Les premières années de Therapy?, on n'évoquait jamais la politique en Irlande du Nord dans nos paroles. C'était trop dangereux. Cela peut paraître fou aujourd'hui mais si à l'époque j'avais critiqué dans un fanzine de punk un groupe paramilitaire protestant, ce groupe m'aurait retrouvé ou aurait trouvé l'adresse de mes parents et les conséquences auraient été terribles. Si on avait dit que l'on n'aimait pas l'I.R.A, il y aurait aussi eu des conséquences. Ce n'est qu'après l'accord du Vendredi Saint en 1998 que la situation a commencé à s'améliorer. Ce que les gens oublient aussi, c'est qu'il y avait une frontière difficile en Irlande. On jouait beaucoup en République d'Irlande à nos débuts. Quand on se retrouvait face à l'armée anglaise à la frontière, il nous faisait vider tout le camion, démonter tout le matériel, la moindre pédale, le moindre ampli pour être certains que l'on n'ait pas d'armes ou d'explosifs. Ces années-là, beaucoup d'armes passaient la frontière. L'armée anglaise nous insultait régulièrement. Les soldats nous disaient «regardez vos cheveux longs, vous avez l'air débiles, votre groupe ira nulle part». On était malheureusement habitués à ces fouilles et à ce traitement. Je suis né en 1965. Je ne connaissais rien d'autre. On avait des détecteurs de métaux dans les magasins à cause des attentats. La première fois que je suis allé en Angleterre, j'étais rentré dans une boutique en levant les bras comme si on allait me fouiller. Ma mère m'a alors expliqué qu'il n'y avait rien de tel ici. Je ne comprenais pas. C'était choquant en sortant de l'île d'Irlande de constater que l'on ne te fouillait pas quand tu allais faire tes courses.

Therapy? est finalement devenu un symbole générationnel en ayant en son sein un pro-

testant et un catholique. Vous symbolisez ce qu'allait devenir l'Irlande quelques années plus tard.

Dans un sens oui. Dans le punk, on nous disait tout le temps «Pourquoi vous n'écrivez pas sur l'armée anglaise ? Ou sur la corruption du gouvernement irlandais ?». D'autres groupes l'ont fait, les politiciens sont censés le faire. On a tous nos points de vue politiques mais notre prise de position politique était de montrer au monde entier que les catholiques et les protestants ne se détestent pas. On vivait ensemble, on répétait ensemble, on composait ensemble, on tournait ensemble, on dormait ensemble. Comment peut-on dire plus efficacement que ce que l'on voyait à la télé, ce n'était pas qui nous sommes.

Parlons un peu musique. A vos débuts, vous vous êtes retrouvés avec des groupes comme Senseless Things, Mega City Four, Ned's Atomic Dustbin. Il semble que vos influences à tous étaient plus américaines qu'anglaises. Vous étiez finalement plus proche dans votre son de Bad Brains, Fugazi, Sonic Youth de ce qui se faisait alors en punk au Royaume-Uni.

Je pense que c'est une question de génération. J'avais le même âge que les Senseless Things ou Mega City Four. On a grandi avec les Sex Pistols, les Damned, Buzzcocks, les Undertones... Tous ces groupes avaient des chansons et des mélodies. Mon frère cadet lui a grandi avec Discharge, Extreme Noise Terror, Crass. Quand je me suis mis à faire de la musique, je découvrais Hüsker Dü, les premiers Lemonheads. J'adore Discharge et Napalm Death, mais comme on a grandi avec les Undertones et les Buzzcocks, aussi hardcore et noise que l'on pouvait être, on restait attachés aux mélodies tandis que la génération d'après a été plus abrasive.

A vos débuts, vous avez ouvert pour Fugazi. Quels souvenirs en gardes-tu ?

C'était génial. On adorait Minor Threat et Fugazi. C'était un rêve de pouvoir jouer avec eux. On est d'abord allé les voir à Belfast en tant que fans puis on a joué avec eux à Dublin. J'aime Ian McKaye pour les mêmes raisons que j'aime Henry Rollins. On a tourné avec le Rollins Band aux États-Unis des années plus tard. Ce qui m'avait marqué c'est que Ian McKaye et Henry Rollins te regardent dans les yeux quand ils te parlent. Je trouvais cela sain et rassurant. Beaucoup de groupes de cette époque développaient ce côté post Morrissey shoegaze.

Quand tu les approchais, ils se la pétaient artistes et avaient un côté dédaigneux. Ian McKaye lui te parlait en te regardant dans les yeux comme un être humain ordinaire. Cela m'a profondément marqué.

De qui avez-vous le plus appris à vos débuts ?

De Fugazi justement. Je me souviens que l'on avait notre setlist de six, sept morceaux scotchée sur le sol tandis que les Fugazi se regardaient comme un groupe de jazz, changeaient d'enchaînement tous les soirs, rallongeaient certains passages s'ils en avaient envie. On s'en est inspiré. On a commencé à rallonger l'intro de «Neck freak» qui est sur Nurse pour imiter Fugazi. Puis la manière dont ils interagissaient avec le public nous a servi d'exemple. Ils étaient gentils avec tout le monde et en même temps arrêtaient le concert s'il y avait des connards qui blessaient les autres. On était les mecs bizarres de Belfast. On ne ressemblait pas à des rockstars. On n'avait rien de similaire avec Slash ou Alice Cooper. Mais on ressemblait à Fugazi dans le sens où on avait cette normalité avec nos habits de tous les jours.

Vu que tu parles de look, dans le livre on apprend qu'à plusieurs reprises, vos labels ont voulu changer votre image selon les modes du moment.

Oui. C'était assez étrange. Quand on a signé en major chez A&M, ils savaient qui on était. Puis j'ai signé alors que je n'avais pas les cheveux longs. Mais je les ai laissés pousser et quand je les ai coupés, cela a été un gros problème. Spécialement pour les Américains. «Mais qu'est-ce qu'il a foutu ce type ?» a été leur réaction. Quand Green Day a explosé, on avait déjà sorti le clip de «Screamager» mais ils voulaient que l'on en fasse un autre et que je me rase la barbe. Pour être honnête avec les gens d'A&M, ils ont beaucoup travaillé pour que l'on vende nos disques. Par contre, ils commentaient beaucoup trop notre look. La raison, c'est que je ne ressemble pas au chanteur d'un groupe. Je ne suis pas séduisant comme certains chanteurs peuvent l'être et je ne suis pas étrange comme un Marilyn Manson. Quand un de nos disques ne fonctionnait pas assez, les labels se disaient : «c'est certainement à cause du look de ce type. Qu'est-ce que l'on peut changer ?». Stéphane du magazine Rage m'avait raconté qu'un jour il avait été dans une réunion d'A&M en France et qu'on lui avait dit :



«Therapy? ne pourra pas vendre plus à cause de son chanteur».

Troublegum a tout changé pour vous. Penses-tu que ce disque aurait eu le même succès sans Nevermind de Nirvana ? Therapy? a-t-il profité de cet engouement grunge ?

Oui. Je suis conscient de la raison qui a poussé une major à nous signer. On avait déjà sorti un disque et tourné avant que l'on entende parler de Nirvana. On les appréciait. Après la sortie de Nevermind, des quantités de labels se sont mis à nous courir après. On savait pourquoi ils voulaient nous signer. Nous n'étions pas stupides. Il y avait une vraie explosion de la musique à guitare que cela soit avec Fugazi, Nirvana, Sonic Youth, les Melvins, Mudhoney... Mais dès le début, on a fait comprendre que nous n'étions pas un groupe de grunge. Ce qui ne les a pas empêché de chercher à nous vendre comme tel. Quand on a signé, dans chaque pays, les majors nous envoyaient leurs stagiaires ou de jeunes employés qui portaient des t-shirts Hüsker Dü, Replacements, Monster Magnet, Soundgarden, Butthole Surfers et qui étaient très cools avec nous. Puis une fois que Troublegum a explosé, on s'est retrouvé avec des types en bombers Janet Jackson. Une fois que l'on a commencé à vendre des disques, ce sont les personnes haut placées des labels qui venaient nous voir et c'est là que les critiques sur notre look sont arrivées. On se retrouvait dans le viseur de ceux qui vendaient Janet Jackson, Bryan Adams ou Sting.

Au milieu des années 90, vous représentiez en quelque sorte l'anti britpop avec les Wildhearts ou encore Terrorvision.

Quand la britpop est arrivée, c'était un peu comme le Brexit. Les medias ne pouvaient pas juste dire, ces groupes sont du classic rock à l'ancienne et écrivent de bonnes chansons. L'approche anglaise a été de dire «La britpop c'est le futur de la musique et tout ce qui possède des grosses guitares et trop de poils sur la figure appartient au passé». On allait dans les festivals quand la britpop était la mode et les journalistes avaient la coupe au bol et les lunettes à la Oasis. On leur disait «je ne comprends pas, l'année dernière, vous aviez tous des t-shirts Nine Inch Nails, qu'est-ce qu'il se passe ?». La britpop a monopolisé la culture anglaise. On sortait alors l'album *Infernal love* dans la précipitation. Le directeur artistique de A&M nous disait «Il faut faire vite. Dans peu de

temps plus personne n'écouterait de groupes à guitares. La britpop est le futur». Ce qui était bien sûr un avis de merde puisque peu de temps après Green Day a débarqué et est devenu le plus gros groupe de la planète avec The Offspring tandis qu'AC/DC sortait son plus gros album depuis des années.

Qu'as-tu fait de ton premier gros chèque de royautés après le carton de Troublegum ?

Le premier vrai chèque que l'on a eu a été pour l'album *Nurse* en 1992. Je m'étais acheté une voiture, une petite Jeep, et une Fender Stratocaster parce que je n'avais jamais pu m'en acheter une avant. Puis une enceinte Marshall. Le reste, je l'ai mis à la banque. J'étais jeune, j'aimais faire la fête et je me suis dit que si je ne plaçais pas cet argent, j'allais le dépenser dans mes excès (rires).

Puisque tu parles d'excès, le livre ne cache pas tes problèmes d'alcool et de drogue. A une époque, il semblait que tu étais incapable de fonctionner sans.

Oui. La pire période a été *Infernal love*. Notamment parce que je suis tombé dans les amphétamines et la cocaïne. L'alcool a toujours fait partie de ma culture. Depuis un jeune âge, je buvais. C'était qui j'étais. Mais une fois que j'ai compris que les amphétamines me permettaient de boire encore plus longtemps, j'ai foncé. Mais on n'avait accès qu'à du vin et de la bière. Ce n'est qu'une fois que le groupe a commencé à fonctionner que l'on a eu accès aux alcools forts notamment la vodka. Puis est arrivé un point où j'étais incapable de monter sur scène sans avoir bu au moins cinq bières. Puis c'est devenu cinq bières et de la coke. Puis je prenais encore de la cocaïne quand j'avais des jours off ou des jours d'interview pour effacer ma gueule de bois. C'est devenu un enfer. C'était incontrôlable sur *Infernal love*. Je ne savais pas comment m'en sortir. Je pensais que si j'arrêtais la drogue et l'alcool, je serais mal à l'aise et surtout en manque d'inspiration et en manque de confiance. Alors j'ai continué. Sur la tournée qui a suivi *Infernal love*, il m'en fallait toujours plus pour monter sur scène. C'était de la merde absolue. Je me mentais comme le font les addicts. Je me persuadais que j'étais incapable de faire de la musique sans être défoncé. Alors que c'était l'inverse.

Qu'est ce qui t'a permis de sortir de cette spirale autodestructrice ?

J'ai fini par prendre conscience que la drogue me freinait. Entre *Infernal love* et *Suicide pact - you first*, soit pendant quatre ans, mon jeu de guitare n'a pas évolué. Ma voix aussi était désastreuse et mes idées rares. Ce sont la drogue et l'alcool qui me paralysaient. Je me souviens être revenu d'une longue tournée américaine et de m'être retrouvé chez moi à Dublin où je résidais à l'époque sans une goutte d'alcool ou la moindre drogue. Épuisé, je me suis couché et j'ai dormi 24 heures d'affilée. Je tremblais, j'étais en manque, j'avais des hallucinations. Un ami est venu me voir en me mettant au défi de ne pas prendre de bière ou de drogue et de voir où cela me mènerait. J'ai passé deux semaines chez moi à regarder des films puis à renouer avec ma famille sans alcool ou drogue. Au bout d'un moment, j'ai pris conscience que je n'en avais pas besoin. Puis qu'il était agréable de me lever le matin sans me détester.

Plus les années passent, plus Therapy? est accepté par le public metal. On vous retrouve dans des magazines de metal, à l'affiche de festival de metal alors que vous n'êtes pas du tout un groupe de metal.

Comment expliques-tu cela ?

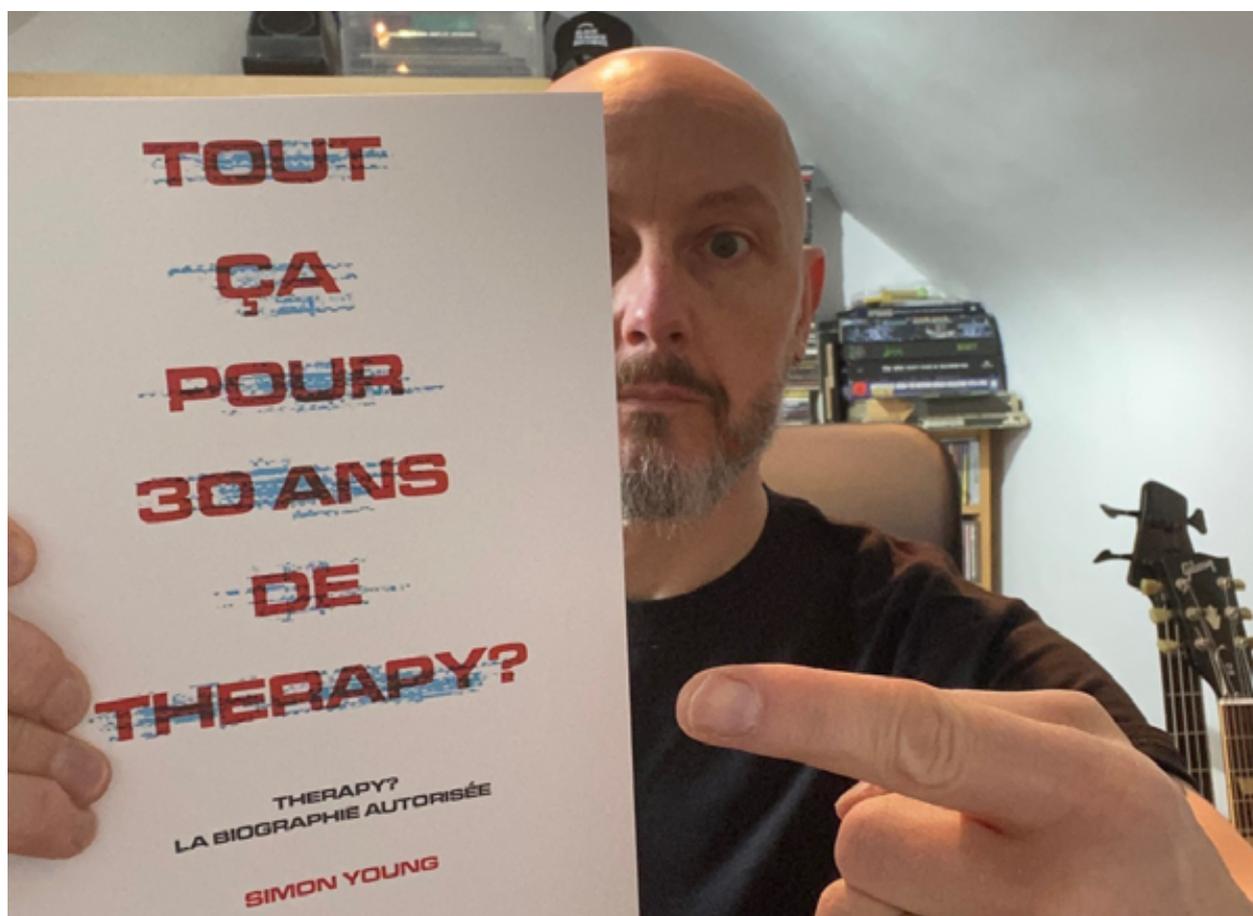
Oui c'est marrant. Il y a deux ans on a joué à Bloodstock, le plus gros festival de metal du Royaume-Uni. On était placé au milieu de l'affiche. Tout le monde avait les cheveux longs et ressemblait à Zakk Wylde. Quand on a joué, les plus jeunes se sont exclamés «Mais qui sont ces types ?» avant de se dire «Mais je connais cette chanson, celle-là aussi...». Les vieux eux nous disaient qu'ils ne nous avaient pas écouté depuis des années mais qu'ils seraient là au prochain concert. Ce qui est bien avec les concerts de metal, c'est l'ouverture d'esprit. On pourrait croire que tout est dans le look mais en réalité ce n'est pas le cas. Comme les punks, ils te jugent non pas à ton look mais à ce que tu donnes sur scène. On aime jouer pour la scène metal.

Et vous avez quand même repris un titre de Black Sabbath avec Ozzy au chant.

Oui. Les gens oublient ça (rires). C'était dingue.

Comment était-ce en 1994 d'enregistrer «Iron man» avec Ozzy ?

J'ai grandi en écoutant du punk mais aussi du hard rock via mes potes. J'aimais Iron Maiden





et les premiers Black Sabbath. Pour Michael, le bassiste, c'était l'inverse. Il a grandi sur le metal mais a découvert le punk par ses amis. Lui adulte Ozzy au plus haut point. C'est un Dieu pour lui. On a rencontré Ozzy à Los Angeles où l'on devait enregistrer cette reprise avec Terry Date. Entrer dans cette pièce et entendre Ozzy nous dire «Hello, je suis Ozzy, ravi de vous rencontrer» nous a sidéré. Michael était paralysé (rires). C'était vraiment drôle. Ozzy a été super. Il lui a fallu que deux prises pour enregistrer la chanson. La première prise était bonne mais comme il portait tous ces bracelets en metal, on les entendait cliqueter dans le micro (rires). Il les a retirés et en une prise supplémentaire, c'était dans la boîte. On était stupéfaits mais il nous a dit «Cela fait à peine 25 ans que je chante ce titre» (rires). Il a vraiment été sympa et drôle.

Dans le livre, tu évoques le festival Monsters Of Rock à Donington au milieu des années 90 où la mode était de balancer des bouteilles remplies de pisses. C'était un signe d'affection ?

Oui (rires). On nous avait programmé sur une affiche avec Aerosmith et des quantités

d'autres groupes (Extrême et Pantera notamment). On montait en second sur la grande scène après Zakk Wylde. On était en 1994. Les seuls groupes associés au metal qui avaient les cheveux courts étaient Faith No More, Helmet et Therapy?. Beaucoup de fans de metal étaient perplexes devant Therapy? parce qu'ils nous voyaient comme un groupe indie rock. A Castle Donington, les gens avaient pris l'habitude de pisser dans des bouteilles d'eau vides et de les balancer sur les groupes. Phil Alexander, rédacteur en chef de Kerrang, nous avait dit «Vous allez jouer Monsters Of Rock avec les cheveux courts ? J'adore votre groupe mais ce concert pourrait vraiment mal se passer». On est montés après Zakk Wylde et son groupe Pride and Glory soit des types qui font le tourniquet avec leurs cheveux longs et qui balancent des solos. On est arrivés sur scène comme des condamnés qui se dirigent vers l'échafaud (rires). Au final, le concert a été génial. Kerrang nous avait beaucoup soutenu et «Screamager» et «Nowhere» étaient entrés dans le top singles en Angleterre. Après deux chansons, le public a pris conscience que l'on était capable de riffer comme les autres groupes. Mais oui, on pensait que ce concert

serait notre fin et que l'on finirait couvert de pisse [rires].

Le Brexit vous affecte-t-il en tant que groupe ?

Absolument. Je vis en Angleterre depuis presque 25 ans. Je me suis marié ici. On a toujours aimé l'Europe et nos amis en Europe. Le Brexit nous affecte financièrement. A chaque frontière, on est obligés de payer des taxes et des frais supplémentaires. Mais on fait ça depuis assez longtemps pour l'accepter et jouer dans les règles. Le plus difficile depuis le Brexit, c'est le racisme. Le Brexit a été une excuse pour tous les racistes de s'exprimer à voix haute. On m'a dit à plusieurs reprises «Tu ne devrais pas rentrer chez toi ?» Mais c'est ici chez moi. La femme de Michael est Hollandaise. Ils vivent dans la partie anglaise d'Irlande du Nord. On lui a dit qu'elle devrait rentrer chez elle. C'est insensé. Le Brexit était supposé exister pour des raisons économiques pas pour être une excuse pour les racistes. J'habite à Cambridge, dans un quartier middle-class, et lors d'un repas, on m'a dit «tu devrais rentrer chez toi». C'est insensé. On est Irlandais mais on se sent européen. On aime l'Europe, on aime voyager, rencontrer les gens. C'est un aspect important dans nos vies depuis 1991. On a des amis partout en Europe. Pourquoi faut-il être divisé ? On vient d'Irlande du Nord. On sait ce que la séparation fait aux gens. Il y en a assez des séparations.

Quels sont vos rapports avec la France ? Therapy? a toujours été aimé chez nous.

Le public français me manque. De notre première tournée en 1991 avec Mega City Four jusqu'à Infernal love, les concerts en France étaient géniaux. Le public nous aimait vraiment. Puis, il a semblé qu'il est devenu moins enthousiaste en ce qui nous concerne. Mais à chaque fois que l'on joue à Paris, l'ambiance est géniale. Les Français me manquent car c'est le premier public en dehors de l'Irlande et de l'Angleterre qui nous ait acceptés. On a appris à connaître les Burning Heads, les Sheriff... On aimait tous Téléphone ainsi que le cinéma français. Puis les journalistes français étaient vraiment sympas tout comme les gens chez Polydor. Mais après Infernal love, il s'est passé trois ans avant Semi-detached et on a perdu pas mal de fans en route. Pourtant on aime toujours autant venir en France. On aimerait pouvoir plus y tourner.

Quelle est ta position vis à vis du streaming ? J'imagine que vous êtes loin de vendre autant de disques qu'à une époque. Le business musical change parallèlement aux habitudes de consommation. Vous arrivez à vous adapter ?

Oui. J'ai un fils de 23 ans qui adore la musique mais n'en possède pas. A l'arrière de ma maison, j'ai une dépendance avec toutes mes guitares, tous mes amplis, mes vinyles, mes CDs. Il me fait «Papa, pourquoi tu as besoin de garder toutes ces merdes ? Tu n'en pas besoin» [rires]. Je lui ai dit «J'aime écouter ce live des Ramones en décryptant la pochette, pareil pour «What's going on» de Marvin Gaye». Il ne comprend pas. Je sais que le monde fonctionne ainsi et je l'accepte. Il faut savoir s'adapter. Ce qui m'énerve cependant c'est de croiser des fans de Therapy? qui nous disent une pinte à 8 euros dans la main «le concert était génial mais je n'ai pas encore votre dernier disque car il est trop cher» alors qu'il est à 10 euros. Mais je sais que le monde fonctionne désormais avec le streaming et je ne veux pas passer pour un vieux monsieur [rires].

Quelle est la suite pour Therapy? ? Vous pensez déjà à un successeur de Cleave ?

On a enregistré un nouvel album de 10 titres. On a répété 24 morceaux et on a choisi les 10 meilleurs avec Chris Sheldon, le producteur de Troublegum. On a enregistré en décembre 2021. Mais on va repartir en tournée ces prochains mois pour la tournée des 30 ans qui a été repoussée. On jouera un best of de notre carrière ainsi que quelques nouvelles chansons. Cette tournée se terminera avec des festivals à la fin de l'été. Puis le nouveau disque devrait paraître en octobre 2022.

Vous êtes toujours en contrat avec Marshall Records ?

Oui, le disque sera disponible sur Marshall Records. On a enregistré dans un tout nouveau studio à la pointe de la technologie qu'ils ont construit dans l'usine où ils fabriquent leurs amplis. En tant que guitariste, c'était un rêve. Je pouvais essayer tous les amplis.

Imaginons que le livre sur Therapy? soit adapté en film. Quel acteur verrais-tu jouer Andy Cairns ?

Il est mort malheureusement mais j'aurais bien vu Robin Williams me jouer. Et Donald Sutherland interpréter Fyfe, Keither Sutherland Neil Cooper et Ryan Gosling Michael. Michael



est le mignon dans le groupe.

Dans le livre, tu mentionnes qu'en 2012, vous avez dû revoir votre manière de tourner et en finir avec les tour bus.

On avait tourné pendant 2 mois et demi en Europe. Le public était présent, on jouait dans de beaux endroits mais les tour bus coûtent très chers. C'est environ 1800 euros par jour, tu payes le chauffeur 250 euros par jour, tu dois prendre deux chauffeurs parce que les trajets sont longs puis il y a les frais de nourriture, l'équipe technique à payer, 120/150 euros par personne. On est revenu de cette grosse tournée en se rendant compte que tout l'argent était parti dans les frais. On s'est dit que si on arrêta de tourner en tour bus, on économiserait beaucoup d'argent. Le tour bus est un peu un luxe rock'n'roll. Les jeunes groupes veulent des tour bus surtout pour faire la fête. C'est un hôtel sur roues. C'est aussi une question d'apparence pour beaucoup de groupes. Tu es un groupe de rock, tu dois arriver en tour bus à la salle, cela te donne l'impression d'être une superstar. Je préfère arriver dans un véhicule ordinaire et rentrer chez moi avec de l'argent pour ma famille. Parce que les économies faites sont vraiment dingues. Ce n'est pas le tour bus qui va rembourser mes prêts (rires). De plus au bout d'un moment, tu n'as plus envie de marcher sur une moquette pleine de bière et mal dormir. On se réveille désormais dans un vrai lit en tournée et de bien meilleur humeur.

Vous êtes amateurs de reprises mais de quels

groupes actuels aimeriez-vous entendre des versions de vos chansons ?

J'adorerais entendre Neil Young reprendre «Summer of hate». Ou Iggy Pop «Bowels of love» d'Infernal love. Bon, ce ne sont pas vraiment des groupes actuels (rires)...

Tu disais que ton fils avait 23 ans. A-t-il lu le livre et te pose-t-il des questions sur Therapy? ?

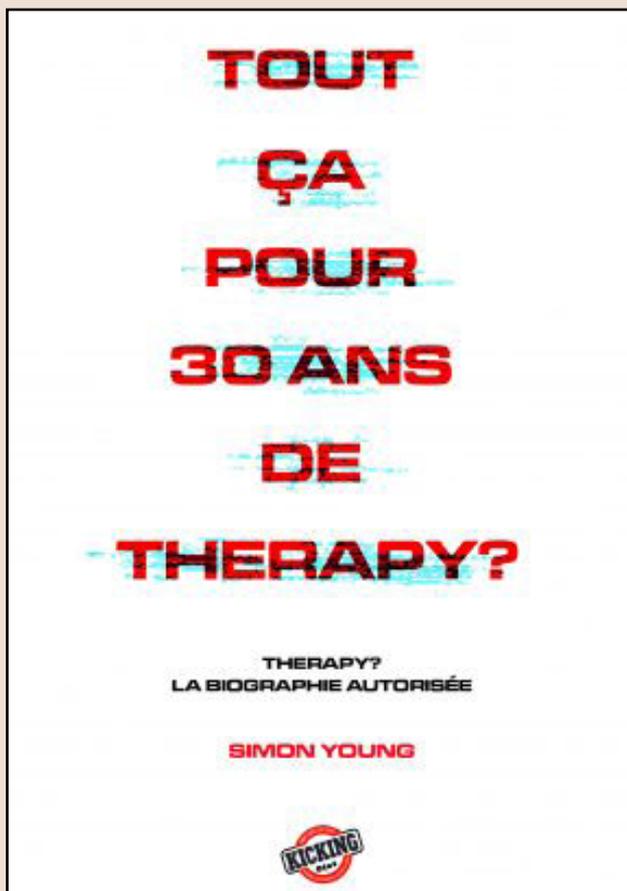
Pas vraiment. Il est branché electro et hip hop. Il a commencé avec le hip hop vers 10 ans avant de se tourner vers l'electro plus obscur et underground. Il venait à nos concerts quand il était plus jeune. Désormais il s'en fout (rires). Il est à l'université et il me dit qu'il croise régulièrement des étudiants qui connaissent Therapy?. Pendant longtemps il ne disait pas que son père était dans Therapy?. Mais quand ses potes fans de metal découvrent qui je suis, ils hallucinent. Et lui leur dit «Mais pourquoi ?» (rires). C'est sain. Il faut toujours se rebeller en réaction à ses parents et écouter sa propre musique. Pas étonnant qu'il n'aime pas le rock (rires).

Merci beaucoup à Andy pour sa disponibilité et sa gentillesse et à Gerry Harford pour avoir rendu cette interview possible. Merci aussi à Gui de Champi, Guillaume Circus et Oli pour certaines idées de questions.

■ Olivier Portnoi

Photos posées : Tom Hoad
Screenshots visio : Olivier Portnoi





SIMON YOUNG

TOUT ÇA POUR 30 ANS DE THERAPY?

(Kicking Records)

Décidemment, Kicking Records nous gâte. Après la parution de l'excellent *Do what you want* consacré à Bad Religion en 2021, le prolifique label français permet aux fans de Therapy? (et aux amateurs de musique en général) de se délecter de *So much for the 30 year plan* devenu en français *Tout ça pour 30 ans de Therapy?*, première (et peut être unique) biographie autorisée et consacré à l'iconique trio Irlandais. La sortie de la version anglaise devait coïncider avec la tournée du 30ème anniversaire du groupe au cours du printemps 2020. Raté, forcément. Mais cela n'a pas empêché la parution du bouquin et du coup l'adaptation dudit ouvrage en français.

30 ans, et un livre contenant trois parties (une par décennie) elles-mêmes découpées en dix chapitres (un par an). Le choix délibéré de l'auteur de séquencer l'ouvrage par année d'existence peut s'avérer parfois chronophage mais cela permet toutefois au lecteur d'une part d'avoir des points de repère assez précis, et surtout de constater que Therapy? ne s'est jamais arrêté d'exister ! De la rencontre des musiciens

au lycée au réenregistrement des classiques du groupe dans une compilation enregistrée au célèbre studio Abbey Road, Simon Young (journaliste pour Kerrang!) évoque avec précision et sans voyeurisme la carrière en dents de scie du groupe originaire de Larne. La trilogie *Nurse/Troublegum/Infernal Love* ayant révélé le groupe à la face du monde (et de son leader Andy Cairns face à ses démons) tient une belle place dans ce livre, mais les périodes de doutes et de remises en question (la sortie de *Shameless* provoquant le départ de leur deuxième batteur Graham Hopkins, *One cure fits all* en pleine impasse créative pour Andy) en passant par le regain d'intérêts au milieu des années 2000 (alors que l'industrie du disque s'écroule emportant avec elle les groupes pour qui tourner n'était pas une priorité) sont bien entendu au programme de cet ouvrage contenant 259 pages. Une bonne manière de se reconnecter à ce groupe qui, après un succès monstrueux au milieu des années 90, n'a jamais lâché l'affaire en enquillant les disques sans concession.

En plus de bonnes anecdotes (l'enregistrement d'*Infernal Love* accouché dans la douleur, la déferlante Nirvana rebattant les cartes du music business, la quasi banqueroute du groupe dépourvu de label au moment de composer *Suicide Pact - you first*, le concert d'ouverture pour les Rolling Stones), l'auteur décortique avec précision les textes et les compositions de chaque album, le tout parsemé des interventions des trois membres actuels du groupe et des principaux personnages clés de l'existence du groupe. Un livre indispensable pour les fans (et ils sont nombreux) de Therapy? et qui fera bonne figure dans la bibliothèque de tout hard/punk/noise rockeur qui se respecte.

■ Gui de Champi



BetiZ Fest

LOFOFORA PUNISH YOURSELF

BENIGHTED LOUDBLAST

BLACK BOMB A YAROTZ

TRAQUENARD AUTOHUNE

samedi 9 avril 2022

PRÉV. 25 €

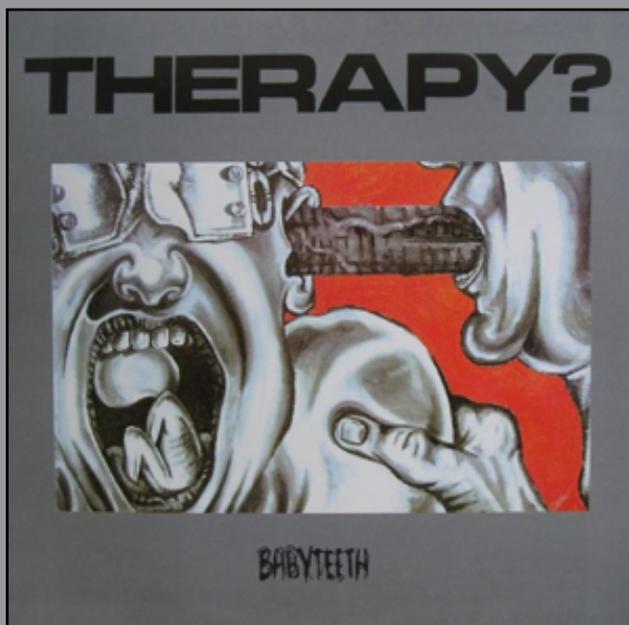
CAMBRAI

Bises aux filles

Make BetiZ Fest not war



PHOTO: GRAPHISME - KALLIBOS - HAMBLEC PRANZIÈRE



THERAPY?

BABYTEETH

(Wiiija, 1991)

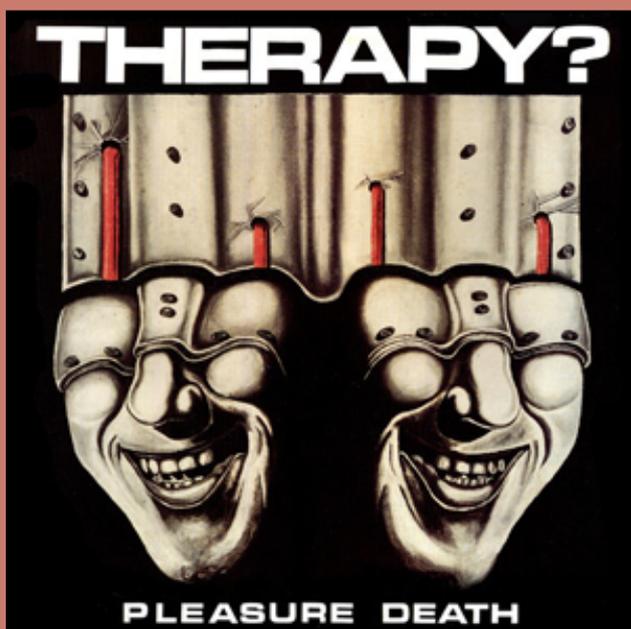
À la fin des années 80, l'Angleterre est, elle aussi, secouée par le punk/hardcore américain et ce, malgré son passé prestigieux en la matière. Une nouvelle génération de musiciens s'ouvre au son fiévreux de Hüsker Dü, Big Black, Fugazi, Tad, Butthole Surfers, NoMeansNo et autres Jesus Lizard (pour ne citer que les groupes les plus emblématiques). Des formations très différentes sur le plan musical, mais qui avancent toutes sous l'étendard d'une musique indépendante, personnelle, inventive et protéiforme. Ce leitmotiv, infusé dans la culture British, donnera naissance à des groupes comme Mega City Four, Bomb Disneyland, The Birdhouse, Senseless Things, Swervedriver, Snuff, Loop, Silverfish, Ned's Atomic Dustbin et bien sûr Therapy?.

Pour certains d'entre eux, l'ascendance pop sera toujours primordiale. Pour d'autres, la vitesse ou l'agressivité seront des éléments essentiels. Therapy? choisit une voie plus complexe, assurément plus ambitieuse, en voulant synthétiser toutes ses nombreuses envies en une seule et même entité artistique. Babyteeth est l'incarnation de cette prétention. Ainsi, si le trio de Belfast se démarque de ses collègues par sa noise rugueuse («Skyward», «Meat abstract») et dévergondée («Dancing with Manson»), voire carrément expérimentale (le foutraque «Loser cop»), il n'oublie jamais le gimmick accrocheur (dans le chant, les refrains, les chœurs, les riffs) qui le rend de fait abordable «malgré tout». S'il jongle

constamment avec les ambiances, les sons, les rythmes et les effets de style, Therapy? réussit son pari de façonner une œuvre composite, à la fois unique et référencée (en gros, un mix entre Killing Joke et Big Black). Même quand son propos apparaît quelque peu confus à vouloir trop en faire (comme sur «Animal bones» où il s'aventure en terre Indus), Babyteeth conserve une bonne tenue générale et compose l'ADN sur lequel le trio s'ancrera à l'avenir. L'essai est largement transformé car ce premier effort de 1991 demeure riche, intense - son format court, 7 titres pour 28 minutes, jouant probablement en sa faveur - et particulièrement bluffant, même en 2022.

■ Frank Frejnik





THERAPY?

PLEASURE DEATH

(Wiiiija, 1991)

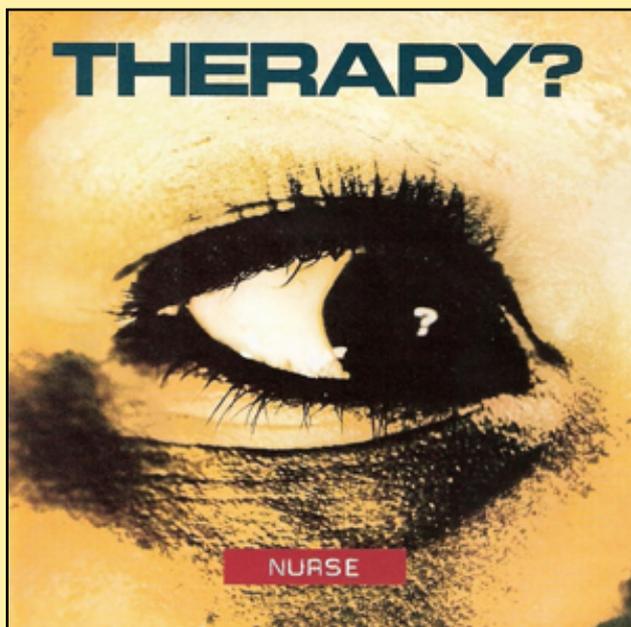
Boosté par le bon accueil de Babyteeth par la presse anglo-saxonne et des ventes plus que raisonnables, le label Wiiiija pousse le trio irlandais à enregistrer un autre mini-album, cette fois-ci en compagnie d'un des producteurs plébiscités par la nouvelle vague anglaise, Harvey Birrell (plus tard, celui-ci permettra aux Sheriff, Skippies, Cry Babies et autres Specimen d'obtenir le son catchy qu'ils ne trouvaient pas dans l'Hexagone). En deux jours, auxquels s'ajoutent deux de mixage, la paire accouche de six titres campant sur les acquis récents de Therapy?, tant et si bien que si Babyteeth n'avait été gravé

que sur une face, Pleasure death en serait la face B toute logique (les deux sortiront d'ailleurs sur le même CD aux États-Unis).

La production est plus rêche, ce qui accentue la teneur Indus du groupe, le climat général est également plus froid, mais le cahier des charges reste identique. Le rythme est roi, les effets nombreux, les ruptures plus que jamais de rigueur et pourtant, la complexité de ces nouvelles compositions n'a d'égale que leur aplomb mélodieux. «Skinning pit» est ainsi une introduction parfaite à Pleasure death. Tout Therapy? est dans ce morceau entraînant (le riff principal), envoûtant (le refrain halluciné) et déroutant (les changements de rythmes). Que le trio soit marqué par la scène noise américaine (les productions de Amphetamine Reptile et Touch And Go en tête) ne fait aucun doute, c'est même une certitude que le groupe confesse bien volontiers dans le livre Tout Ça Pour 30 Ans de Therapy?. Mais à force de côtoyer des compatriotes comme Loop, Silverfish, Fudge Tunnel ou Th' Faith Healers, le trio s'entiche aussi de nouvelles obsessions qui le transcende. Pop hybride («Potato junkie»), élucubrations soniques (l'instrumental barré «DLC»), rythmique martiale («Prison breaker»), mood torturé («Shitkicker»), Therapy? confectonne un amalgame noise/indie rock singulier qui fait mouche. Pur produit de l'International Underground dans son aspect (la pochette) et son attitude (l'extravagance), Pleasure death atteste que Therapy? a définitivement trouvé la formule magique.

■ Frank Frejnik





THERAPY?

NURSE

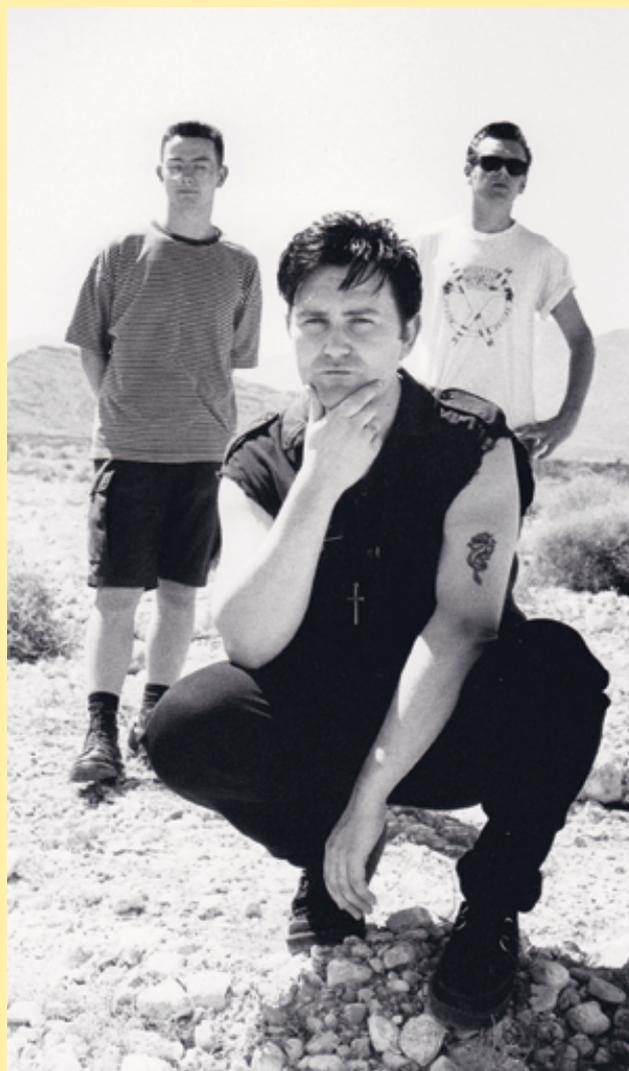
[A&M Records, 1992]

Nurse est le premier véritable album de Therapy?, pour mémoire, il sort en octobre 1992 (donc en même temps que Automatic for the people de R.E.M., Liar de The Jesus Lizard, Piece of cake de Mudhoney ou encore Grave dancers union de Soul Asylum, le rock alternatif ricain domine la planète et les Irlandais apportent une réponse européenne sacrément tranchante ! «Nausea» comme «Teethgrinder» (tous deux placés en début d'album) font un carton et «Gone» montre que le groupe peut faire autre chose qu'un mix batard de punk, de métal et de rock. La caisse claire résonne comme dans une piscine mais Harvey Birrell est une pièce importante dans la signature sonore du combo, pas question de remettre en question ses choix. Tant pis si aujourd'hui, certains trucs peuvent sonner crado (le non moins sublime «Disgracelands» par exemple). Les petits gars de Belfast font ce qu'ils veulent et parmi les trucs qu'ils aiment, il y a cette idée de mélanger des tubes supersoniques qui provoquent une excitation immédiate à des morceaux bien plus tordus et difficiles d'accès comme «Deep sleep». Même si les Ricains les plus alternatifs soignent déjà bien plus leur production, Nurse ouvre les portes des Etats-Unis aux Européens qui y donnent quelques concerts dont un avec les Screaming Trees. Surfant sur son succès, le combo (et le label à savoir A&M Records qui est détenu par Polygram) passe l'année 1993 à sortir des disques de différents formats : le single «Accelerator»,

un split (avec Peace Together, projet formé entre autres par Peter Gabriel et Sinéad O'Connor pour récolter des fonds pour aider la jeunesse d'Irlande du Nord), une compilation (Born in a crash) et plusieurs EPs : Opal mantra (avec l'éponyme inédit et trois live dont «Nausea»), Face the strange EP (avec «Neck freak», deux inédits parus sur la compil' et «Turn» qu'on retrouvera sur Troublegum) et Shortsharpshock EP (avec «Accelerator», deux inédits et «Screamager» qu'on retrouvera aussi sur Troublegum). Le planning est chargé, le combo occupe le terrain des ondes et des scènes qu'il enchaîne notamment avec Helmet et The Jesus Lizard.

Nurse place donc bel et bien ce point d'interrogation dans l'œil (et l'oreille) du rocker averti, quelques morceaux deviennent vite des incontournables («Teethgrinder» ou «Nausea» sont encore très régulièrement joués en concert) et préfigurent de ce que sera le cultissime Troublegum.

■ Oli





THERAPY?

TROUBLEGUM

[A&M Records, 1994]

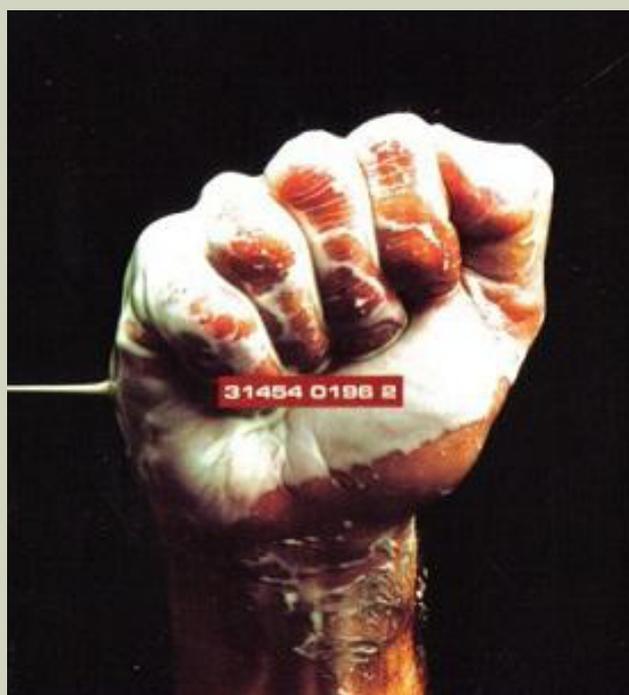
Au-delà d'être un album indispensable dans la discographie Therapy?, cet opus est culte pour toute une génération. N'y allons pas par 4 chemins, pour moi (et de nombreux autres), c'est l'équivalent d'un Nevermind, du Black album ou de Tostaky. Un marqueur de son époque, une porte d'entrée vers un autre univers, une révélation, un amour de jeunesse qui ne s'oublie pas. Je ne sais pas combien de fois j'ai écouté ce Troublegum dans ma vie mais «beaucoup» me paraît pas assez, au moment d'en écrire la chronique. J'ai voulu lui chercher un défaut, un titre un peu plus faiblard, une faiblesse pour déconstruire le mythe... Je l'ai donc écouté une fois de plus. Et ré-écouté. Et je n'ai pas trouvé. Ouais, je suis amoureux. Chaque riff, chaque ligne de texte, chaque frappe sur la clinquante caisse claire, je connais trop ces titres pour y trouver des maladresses. 45 minutes de sans faute, c'est possible.

La violence du son et des accords balancés dès «Knives» montre que le groupe a franchi une étape, même si c'est parfois encore très «noise», le bordel est diablement plus structuré, les grattes envoient un son métallique, le tempo est diabolique, les sonorités changent rapidement au cœur de morceaux assez courts, c'est un travail d'orfèvre. Une des plus grandes qualités de ce Therapy? là, c'est qu'il ne tient pas en place ! Et au sentiment d'agression permanente, Andy ajoute des mélodies incisives incroyables comme ce «Screamager» qui est

devenu un des morceaux phares du combo (celui le plus joué en live et un des plus repris par d'autres). On retrouve cette puissance des harmonies vocales croisant des guitares pointues sur presque tous les morceaux mais l'entêtant «Die laughing», le pointilleux «Lunacy booth» et le vénéneux «Turn» sont certainement les plus marquants. Une des astuces du groupe pour nous tenir en haleine, ce sont les effets sur le chant, Andy varie les plaisirs et les effets faisant ainsi ressortir certaines phrases sans avoir besoin de les répéter (comme Jesus without the suffering de «Hellbelly», On my own de «Unbeliever» ou Femination generation de «Femtex»...) ou de les mettre en titre («Stop it you're killing me», «Trigger inside»). Des lyrics qui ne s'oublient pas et procurent des frissons quand on les entend même quand ça part dans tous les sens («Brainsaw»). Et en plus, ils subliment un titre d'un groupe que je n'aime pas, leur «Isolation» en hommage à Joy Division est tellement bien remaniée que certains ne savent pas que c'est une cover...

Ce disque a bientôt 30 ans mais n'a pas pris une ride et il m'est toujours très difficile de n'écouter que un ou deux morceaux, j'ai tendance à toujours vouloir écouter les autres... et ne plus m'arrêter. Bien des versions de ces compos sont sorties (des lives et des acoustiques notamment) mais comme toujours avec les morceaux d'exception, c'est un régal. C'est un monument, une partie de l'Histoire du Rock.

■ Oli





THERAPY?

INFERNAL LOVE

[A&M Records, 1995]

Infernal love sort en juin 1995 alors que la radio n'a pas terminé de diffuser les tubes de Trouble-gum, le label veut profiter du moment, Therapy? est omniprésent (meilleur album de l'année et disque d'or en 6 mois au Royaume-Uni...), comme il faut battre le fer quand il est chaud, le groupe accepte de retourner en studio sans prendre de vacances. Cette fois-ci, c'est Al Clay, qui vient de produire Frank Black, qui s'occupe du son et va faire en sorte que le groupe sonne différemment de ce qu'il a fait par le passé.

Même si ça nous semble étrange aujourd'hui, à l'époque, certains haters critiquent les Nord-Irlandais qui, en enchaînant les albums, auraient fait un «Troublegum 2» avec les chutes du premier, histoire de s'enrichir un peu plus à peu de frais. C'était mal connaître le combo qui est un des rares dont on peut louer l'intégrité. D'ailleurs, cet opus ne ressemble pas à son grand frère. De par la production d'abord, beaucoup plus lisse et travaillée, de par l'apport de Martin McCarrick ensuite. Le guitariste et violoncelliste intègre le trio pour bosser les arrangements, ajouter des cordes «classiques» et des chœurs à quelques titres et si le musicien (qui a débuté avec This Mortal Coil) est encore très attaché à Siouxsie & The Banshees, il restera auprès de Therapy? pendant près de 10 ans. Et sans pousser jusque la balade acoustique dominée par les cordes qu'est devenue la reprise du «Diane» de Hüsker Dü (je t'encourage, si tu ne l'as pas déjà fait

d'écouter la version originale pour voir combien Therapy? s'est approprié la chanson en sortant de ses habitudes et sans trop suivre le modèle) ou l'autre délicatesse qu'est «Bowels of love» (composée par Michael McKeegan), on découvre tout au long de la galette de vraies mélodies dans «Me vs you», des lignes de basse très pures sur «A moment of clarity», des effets assez polis sur «Bad mother»... Et même sur le premier tube/single qu'est «Stories» qui semble sortir du même moule que Troublegum dans l'engagement et la dynamique, on se prend à chantonner le refrain ultra catchy (Happy people have no stories). Pour assurer la liaison avec son passé (et une partie de son futur), le groupe envoie l'électrique «Epilepsy», le rancunier «Jude the obscene», le nerveux «Loose», le punk «30 seconds» ou l'aussi simple qu'efficace «Misery».

Therapy? chante à la fois le pouvoir de l'amour et cet amour infernal qui lui cause des problèmes, les introductions sont toutes travaillées et donnent parfois un sens plus lourd à de simples chansons. En mettant un peu de sirop dans son whisky, Therapy? s'ouvre aussi un public encore plus large, expérimente de nouveaux sons et instruments, s'aventure dans l'acoustique et prend une nouvelle dimension.

■ Oli





THERAPY?

SEMI-DETACHED

[A&M Records, 1998]

Jamais Therapy? n'aura mis aussi longtemps à sortir un album (3 ans) mais on ne remplace pas Fyfe Ewing comme ça, en deux roulements de caisse claire. Et puis il faut dire aussi qu'ils étaient sur un rythme plus que soutenu auparavant : 5 disques en 5 ans, des concerts et festivals incessants, des hits fulgurants, un succès hallucinant. Il y a moult groupes du Rock'n'Roll of Fame qui se sont cramés les ailes (ou la tête) pour moins que ça mais nos Irlandais sont toujours dans le game et entendent bien le rester.

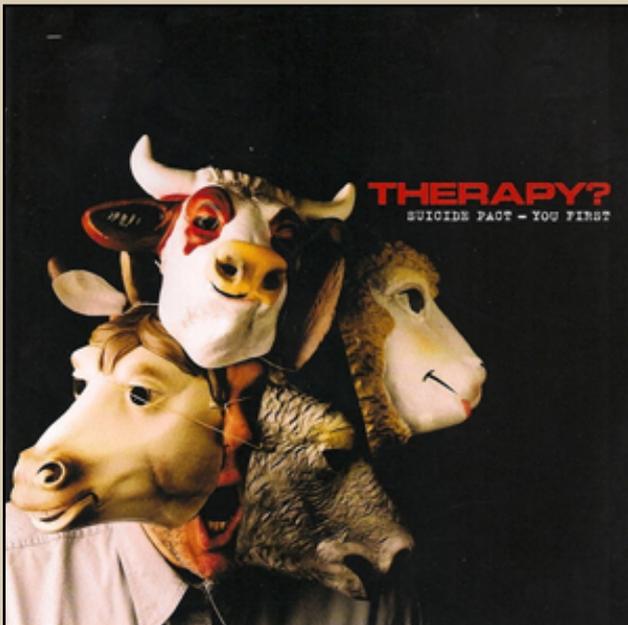
Nouveau batteur, donc (Graham Hopkins), un deuxième guitariste / violoncelliste (Martin McCarrick) qui devient membre du groupe à part entière et un Chris Sheldon, déjà aux manettes de Troublegum, à nouveau producteur. On ne peut pas dire que ça leur avait porté préjudice par le passé. Tout ceci pour un résultat qui sonne... comme du pur Therapy? ! Le ton est donné d'entrée avec le tonitruant et efficace «Church of noise», tube en puissance, encore très fréquemment joué en live, c'est plutôt bon signe. De la noise il en est question également dans le morceau suivant, «Tightrope walker», au refrain néanmoins hyper accrocheur et c'est vraiment ce qui prédomine dans Semi-detached. Sans avoir cédé à la facilité et cherché à tout prix à écrire un morceau susceptible de passer à nouveau en boucle sur les télévisions et radios, il n'en reste pas moins que c'est leur album qui est peut-être le plus mélodique, avec son côté pop à grosses

(mais alors très grosses) guitares saturées. Celui où l'influence Hüsker Dü / Sugar / Bob Mould se fait la plus ressentir (ce n'est pas par hasard s'ils avaient repris «Diane» dans le disque précédent) et qui leur réussit carrément sur «Lonely, cryin' only», «Stay happy» ou encore le parfait «Heaven's gate». Dans l'ensemble, il y a quasiment toujours un petit truc qui va t'accrocher et rester en tête, que ce soit au niveau des riffs de guitare ou des envolées lyriques au chant, même sur les morceaux un peu plus sombres, comme «Born too soon» ou «Safe». Chassez le Démon, il revient au galop.

Trop peu souvent mis à l'honneur, à mon goût, quand il s'agit de mentionner la discographie du groupe, il s'agit pourtant d'un de ceux que je ressors le plus souvent et je suis pas prêt de m'en détacher, même à moitié. Après je conçois qu'il soit moins prisé par celles et ceux davantage attirés par le versant plus heavy et noisy de Therapy?.

■ Guillaume Circus





THERAPY?

SUICIDE PACT – YOU FIRST

[Ark 21, 1999]

Pour le numéro spécial, on ferait pas l'intégrale de la discographie de Therapy? ? Euh... Ca va être du boulot tout ça... Ouais mais on aura quelques belles plumes en renfort, ça peut le faire. Gui de Champi n'a pas eu de mal à me convaincre de participer à cette aventure et me replonger dans les albums de Therapy? mais très honnêtement, c'est avec un peu d'appréhension que je réécoute Suicide pact - You first pour cet article. L'âge d'or du groupe et sa Sainte Trinité (Nurse, Trouble gum et Infernal love) correspond peu ou prou à ma période de teenager (de 15 à 18 ans, cet âge où tu dessines le logo du groupe un peu partout, il est encore sur ma trousse). Passé cette époque, un temps chargé de bons souvenirs comme ce temps passé chez les disquaires de Canterbury (comme Third eye) à fouiner pour trouver une rareté, un bootleg ou un TShirt introuvable en France, j'ai un peu décroché et si j'ai continué à écouter leurs albums, ils ne m'ont pas toujours emballé, notamment celui-ci.

Une fois n'est pas coutume, ils ont placé le meilleur titre en premier, «He's not that kind of girl» lance donc l'album sur un bon rythme, le son est «propre», le chant varie les tonalités mais dès «Wall of mouths», on perd en énergie, c'est avec celle du désespoir qu'Andy envoie ses lignes et ses riffs, on le sent moins concerné, cherchant derrière quel masque se dissimuler, il multiplie les aspects de sa voix comme les distorsions de guitare («Jam jar jail») mais cet ensemble

assez rock ne prend pas, «Hate kill destroy» sonne même comme si le morceau n'était pas achevé. Le groupe aurait-il improvisé en studio (le caché «Whilst I pursue my way unharmed» le laisse penser) ou a tenté des choses qu'il n'a pas réussi ? Ce qui reste, encore aujourd'hui, c'est que Therapy? ne semble pas savoir où aller, leur talent pour mélanger les ambiances est bien peu visible, que ce soit sur un titre («Big cave in») ou sur plusieurs (la belle balade «Six mile water» vs la bravade punk «Other people's misery»), on se perd à essayer de les suivre et de comprendre où ils veulent en venir. Le label Ark 21 ne sort qu'un «single» (en tirage ultra limité pour l'Allemagne) pour «Hate kill destroy» (avec «Sister» et «Six mile water» en live) et le groupe ne tourne qu'un clip, c'est pour «Little tongues first», titre qui reste moins dans les mémoires que «He's not that kind of girl». Allez, je vais ranger l'album et le laisser dormir sur mes étagères, c'était certainement la dernière fois que je l'écoutais.

■ Oli





THERAPY?

SHAMELESS

[Ark 21, 2001]

Au début des années 2000 et après un Suicide pact - you first qui n'a pas convaincu les foules et alors que le Neo Metal s'abat sur la planète, Andy Cairns veut faire ce qu'il appelle un disque de «rock 'n' roll déglingué». Une session chez Jack Endino, le célèbre producteur de Seattle/Sub Pop, est programmée et le groupe s'attèle à composer ce fameux disque de rock. Ni plus ni moins. Enregistré au Studio Robert Lang qui a entre autres vu passer devant la table de mixage Foo Fighters, Alice In Chains et Nirvana, Shameless est un disque garage rock brut de décoffrage, un disque simple et efficace. Peut-être trop simple et finalement pas aussi efficace pour un groupe de la trempe de Therapy? habitué à brouiller les pistes et à mélanger sans concession le Punk, le Metal ou la Noise.

Comptant quelques invités prestigieux (Barrett Martin des Screamin Trees, Neil Fallon de Clutch, Rich Jones des Black Halos et futur Ginger Wildheart Band et Michael Monroe Band), ce disque démarre sur les chapeaux de roue avec le single punk rock sans concession «Gimme back my brain», le lancinant puis fulgurant «Dance» au refrain accrocheur et la petite bombe «This one's for you» aux gimmicks noise et au refrain percutant. Un sacré début. La suite de l'album se révèle toutefois un cran en dessous et finalement assez inégale, avec des titres catchy mais quelque peu fouillis («Wicked man», «Endless psychology» aux sonorités à la Queens Of The

Stone Age et son pont noise, le garage «Alrite» et ses chœurs qui gâchent un peu tout, «Tango romeo» aux refrains inférieurs aux couplets) et des réussites qui dénotent toutefois du répertoire «classique» du -alors- quatuor Irlandais («Theme from Delorean» aux accents surf, «Joey» punk rock pied au plancher).

Considéré par le groupe lui-même comme un album non abouti, et malgré son allure de disque patchwork qui tape dans les sous-genres du rock, je l'aime bien ce Shameless. Il fonctionne, même s'il manque de consistance et de fulgurance. Il ne tient pas le comparatif avec les trois premiers albums devenus des classiques, c'est un fait. Il part dans tous les sens, peut-être. Mais je l'aime bien quand même.

■ Gui de Champi





THERAPY?

HIGH ANXIETY

[Spitfire Records, 2003]

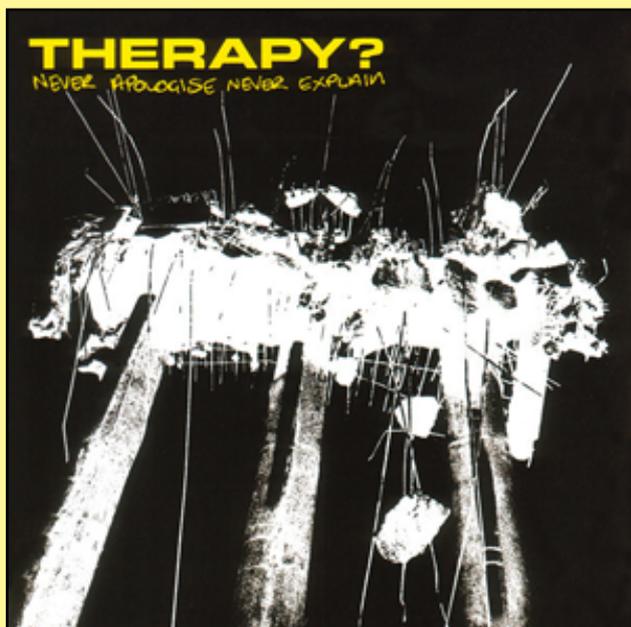
High anxiety sort au début du mois de mai 2003 et le moins qu'on puisse dire, c'est que la surprise est de taille ! Personne ne s'attendait à un retour en force de Therapy?. On pouvait penser que l'équilibre trouvé sur Shameless servirait les albums suivants, qu'Andy Cairns et ses amis assureraient tranquillement le train avec des albums noisy rock qui s'écoutent agréablement quelques semaines et se rangent auprès des dernières productions «sympas mais sans plus» (seul Troublegum étant ressorti de temps à autres), mais non, le Therapy? qu'on adore est de retour ! Un petit larsen et ça démarre sur les

chapeaux de roue avec «Hey Satan - you rock», Neil a déjà ses repères à la batterie et s'accorde parfaitement avec le reste de l'équipe, c'est lui qui donne toute la dynamique à ce titre, Andy est lui revenu à un chant plus rentre dedans, plus «punk» dans l'esprit et les guitares sont repassées au couteau à aiguiser, ça bastonne sec et ça tranche dans le vif, les compos retrouvent leur simplicité et leur efficacité d'antan («Who knows», «Nobody here but us», «My voodoo doll»). Ceux qui ont aimé Troublegum il y a près de 10 ans vont adorer ce High anxiety, véritable cure de jouvence pour Therapy? qui retrouve toute sa fougue et son envie d'en découdre («Watch you go»). De ci de là, le groupe a mis quelques dorures sur ses titres, ici une disto assez claire («Stand in line»), là un effet sur le chant («If it kills me»), là-bas une guitare acoustique («Limbo»)... Des petites choses qui font qu'on ne s'ennuie pas durant High anxiety et qui permettent de donner une identité propre à chaque titre. Mise à part l'intro de «Not in any name» et sur la fin plus aérienne de «Rust», Therapy? balance ses riffs à vitesse grand V sans discontinuer, «Never ending», le titre caché est du même acabit, il a du être caché «pour la forme» car il aurait bien pu figurer sur le track-listing normal comme douzième titre...

Therapy? est de retour, entre les nouveaux fans qu'ils vont se faire et les anciens qui vont rappliquer prestement, ça va en faire du monde derrière eux, avec autant de carburant, ils peuvent repartir pour 10 ans de carrière !!!

■ Oli





THERAPY?

NEVER APOLOGIZE NEVER EXPLAIN

[Spitfire Records, 2004]

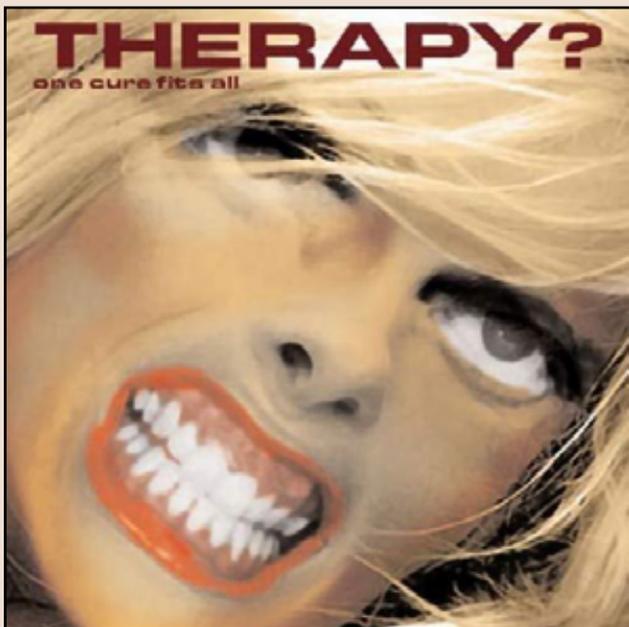
Je ne sais pas si cela a été suffisamment évoqué jusque-là dans ces pages mais Therapy? est un groupe monstrueux. Point. Il n'est pas mis à l'honneur, en couv' du Mag avec un traitement discographique spécial pour rien. Et ce monstre caméléon peut revêtir plusieurs têtes au gré des albums, tantôt vicieux, torturé, plus heavy, tantôt davantage mélodique et la plupart du temps, mélangeant habilement tout cela. Avec un titre pareil, Never apologize never explain, je te laisse imaginer l'ambiance qui prédomine ici.

Un an à peine après le déjà très bon High anxiety, voilà le désormais redevenu power trio (exit le deuxième guitariste) de retour, pour un album bien plus frontal et froid. Pas de circonvolutions, dès le début Andy Cairns et sa bande sont en mode vénère, bien tendus. «Rise up», live like a fucker and «Die like a motherfucker» posent le décor. S'ensuit «Perish the thought» qui démarquant de manière très noisy, se veut finalement plus groovy, avec à nouveau ce refrain accrocheur, reconnaissable entre tous, la Therapy? touch, quoi. Peu après «So-called life» nous rappelle que Songs for the deaf des Queens Of The Stone Age, sorti récemment n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Mais on ne peut décemment pas accuser les Irlandais de suivre la mode stoner, leurs premiers albums, desquels se rapproche beaucoup Never apologize never explain avaient déjà quelques accents rocaillieux dans les guitares. Je ne vais pas détailler individuel-

lement les chansons mais elles ont toutes leurs particularités. Et une similitude : Neil Cooper, le nouveau batteur arrivé deux ans auparavant, a très rapidement pris ses marques avec le groupe et notamment Michael McKeegan, bassiste originel. On a donc droit à une rythmique bien en place, comme sur «This ship is sinking» (tout en tension) ou encore l'envoûtant, prenant et puissant «Polar bear», étonnant single tiré de l'album au final apocalyptique. Étonnant car c'est loin d'être le morceau le plus calibré, à l'inverse des suivants, «Rock you monkeys» (autre single) et «Dead» dont l'équation est simple : bon gros riff + bonne grosse mélodie = bon gros tube !

Ce dixième album marque donc un retour du groupe à ses premiers amours, plus sombres (la pochette en atteste également), délaissant quelque peu les mélodies même si elles ne sont jamais bien loin mais sans perdre une once en efficacité. Il a aussi une saveur particulière plus personnelle car c'est sur cette tournée que j'ai vu Therapy? en live pour la première fois, après avoir fait tourner les disques en boucle pendant près de dix ans. Depuis je n'ai jamais raté une seule occasion et jamais été déçu, tant le groupe est toujours généreux sur scène. RDV est donc pris le 4 mai à la Boule Noire !

■ Guillaume Circus



THERAPY?

ONE CURE FITS ALL

[Spitfire Records, 2006]

Si la qualité d'un album se mesure à l'aune de sa pochette, il va être difficile de pouvoir prétendre que One cure fits all est un bon disque. L'artwork n'a certes jamais été la priorité de Therapy? (en même temps c'est un groupe de musiciens, pas d'artistes peintres ou de photographes) mais là c'est... hum... particulier. Je vous laisse juger.

Musicalement ça démarrait pourtant plutôt bien avec «Sprung» aux guitares bien lourdes et bien grasses, à la batterie sèche et au refrain plus mélodique... la marque de fabrique de Therapy? en somme. Et la formule magique était reprise juste après, dans «Deluded son». C'est ensuite que les choses commencent à se gâter. Les chansons défilent, sans retenir mon attention

et j'ai même plutôt envie d'appuyer sur next au bout d'une minute. Jusqu'à «Dopamine, serotonin, adrenaline», dont les mots répétés à l'envie dans le refrain me renvoient au «Feel good hit of the summer» des Queens Of The Stone Age («Nicotine, valium, vicodin, marijuana, ecstasy and alcohol, cocaïne !») mais en beaucoup plus fade. Peu après le riff de «Our white noise» me sort de ma torpeur - bah voilà, c'est ce son là que je veux entendre ! - pour vite me faire replonger ensuite, avec quand même un nouveau sursaut lors de «Rain hits concrete». «Can you feel it» y chante cette vieille carne d'Andy. Alors désolé pas désolé mais je ressens pas grand-chose, même si c'est un des rares morceaux qui se démarque. C'est dire le niveau du reste. Next. Re-next et on termine (qui a dit enfin ?) sur la chanson la plus poppy de l'album, «Walk through darkness» mais qui n'a absolument pas la puissance tubeuse dont le groupe est souvent capable.

Bref, vous l'aurez compris, ce n'est pas franchement une pièce maîtresse de leur discographie et ce n'est pas étonnant que personne parmi mes camarades ne se soit bousculé pour en parler. Pour être complètement honnête, on m'a même refilé le bébé. Arf, c'est difficile d'être toujours au top et vu la régularité et la rigueur dont ont fait preuve jusqu'alors (et après) nos Nord-Irlandais, je leur pardonne bien volontiers cet album en tiers-teinte.

■ Guillaume Circus





THERAPY?

CROOKED TIMBER

(DR2 Records, 2009)

Les bons gars de la team du W-Fenec me laissent carte blanche pour parler de Therapy?. Quelle aubaine ! Ceux qui me connaissent bien sont déjà au courant : j'ai 12.000 «mon groupe préféré». Mais s'il ne fallait en choisir qu'un, j'opte sans hésitation pour Therapy?. Un groupe qui m'a donné envie de jouer de la musique lorsque j'étais boutonneux, au même titre que Nirvana. Ce que j'adore chez eux, c'est ce côté «cul entre deux chaises» ultra assumé, à la fois mélodique et à la fois bourrin, avec ce mélange de Punk, Pop, Metal, Noise...

J'aurais pu chroniquer tous les disques, mais je vais notamment me focaliser sur Crooked timber. Et pourquoi cet album-là ? Mais parce qu'il est monstrueux pardi ! A l'époque de la sortie de ce disque (en 2009 donc), Therapy? est déjà devenu un groupe de seconde zone qui joue dans de très gros festivals, mais dans les pays de l'Est !!! Et alors ? Rien à branler pour la bande à Andy, toujours fidèle au poste. A l'époque, Therapy? met clairement la mélodie de côté. Les deux précédents albums sonnent quand même vraiment noise, loin, très loin de l'immense Trouble gum taillé «fm» ! Je me vois encore chez le disquaire choper Crooked timber sans avoir encore rien entendu de son contenu. La pochette est simple et efficace : logo sur fond noir. Je me souviens m'être demandé si ils allaient relancer la machine à tubes ou envoyer un disque qui bourre en mode bien malsain. Pour la machine à

pop punk, il faudra attendre 2015 et l'immense Disquiet mais la réponse à ma question est paradoxale... Ca bourre plus que jamais, le son est énorme, c'est froid, voir glacial quasi tout au long du disque. C'est accordé très bas («Enjoy the struggle» est plus grave qu'un groupe de death), la basse est ultra devant dans le mix sur l'ensemble des morceaux («Somnambulist»). Il n'y a pas beaucoup d'accords majeurs qui donnent le smile (moi qui adore ça aussi) et pourtant ça me met une taloche tellement dingue que je vais saouler tous mes potes avec ce disque pendant un certain temps ! Et le mieux dans tout ça, c'est que l'on garde bien en tête les morceaux qui sont hyper bien construits (le single «Crooked timber» qui est le morceau le plus mélodique du disque ; «Bad excuse for daylight» qui aurait pu se retrouver sur Bleach de Nirvana ; «Exiles», mon titre préféré avec un le basse/batt' en osmose, aussi audacieux que réussi). Clairement mon album préféré de toute la discographie, dans la même veine que Nurse («Clowns galore»). Ça sonne 90's tout du long mais avec la modernité du millésime 2009 dans l'approche.

Voilà un disque que je réécoute souvent et que vous le conseille vivement. Therapy? n'a que faire des codes et barrières à respecter. Crooked timber peut paraître difficile d'accès mais je vous jure, on se met dedans très vite, et il faudra plus que du subutex pour s'en débarrasser. Si vous aimez ce groupe et que vous ne comprenez pas ce skeud, je vous conseille de revendre votre unique album Trouble gum pour deux euros et de retourner écouter Limp Bizkit ou The White Stripes !

■ Jérémie Dalstein



THERAPY?

A BRIEF CRACK OF LIGHT

(Blast Records, 2012)

Pour être tout à fait franc, et pour rempiler pour une deuxième chronique, j'aurais préféré évoquer l'album Disquiet paru en 2015 car pour moi (attention, spoiler), c'est le retour de la grande foire aux mélodies pop punk. Mais comme l'article a déjà été écrit par un respectueux membre du W-Fenec, je vais me pencher sur la question de A brief crack of light paru en 2012 et succédant à Crooked timber. Et tout comme son prédécesseur, celui-là n'est pas vraiment mélodieux non plus ! Avec les basses bien en avant, A brief crack of light bénéficie d'une prod' semblable au disque précédent (à l'exception toutefois de ce son de caisse claire), et se révèle également d'un excellent niveau, clairement au-dessus d'un Shameless (2001) par exemple. Je vais être moins bavard que pour la review précédente, et me prêter au jeu d'un titre un mot (ou deux, faut pas déconner non plus).

1. «Living in the shadow of a terrible thing» : riffs et refrains accrocheurs, morceau noisy et mélodieux en même temps. 1er single complètement mortel
2. «Plague bell» : un morceau surprenant, bourré d'effets chelou et bourrin à souhait
3. «Marlow» : ça chinoise à fond, avec une guitare qui semble assumée
4. «Before you, with you, after you» : c'est tout sauf une chanson d'amour celle là ! Le refrain est cool.
5. «The buzzing» : les Melvins sous acide

6. «Get your dead hand off my shoulder» : tout est dit dans le titre, aussi flippant qu'un épisode de Walking Dead ! Une sacrée réussite.

7. «Ghost trio» : on pourrait croire à un morceau de Ministry mais lorsque le chant arrive, c'est mélodieux et donc c'est Therapy? tout craché. Un grand cru

8. «Why turbulence?» : un morceau bourrin avec paradoxalement un jeu de batterie d'une finesse inégalée

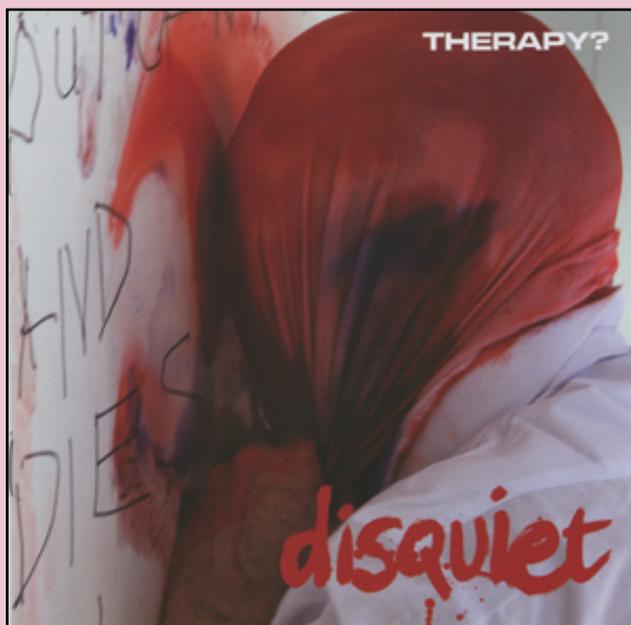
9. «Stark raving sane» : un morceau de punk rock teinté de noise

10. «Ecclesiastes» : morceau vraiment étrange, quasi instrumental.

Dix titres pour un album bien construit, peut-être moins accessible que Crooked timber mais néanmoins de grande qualité. Le côté obscur de la force, en quelque sorte.

Dans une récente biographie (je ne parle pas du livre mais de ce qu'on peut trouver dans les annonces de concert ou de disque), il était mentionné que groupe avait tout traversé : l'arrivée du CD, le développement d'Internet, l'effondrement de l'industrie du disque, la création des plateformes musicales numériques. et pourtant, le trio Irlandais est toujours là. Ces gars sont passionnés et constants. Ils ont divisé les fans tellement leurs disques sont différents mais ils s'en battent les couilles. Ils jouent ce qui les fait vibrer, au gré du vent et des époques, sans aucun opportunisme puisque, selon moi, c'est toujours cohérent. Therapy?, à jamais les premiers.

■ Jérémie Dalstein



THERAPY?

DISQUIET

[Amazing Record Co., 2015]

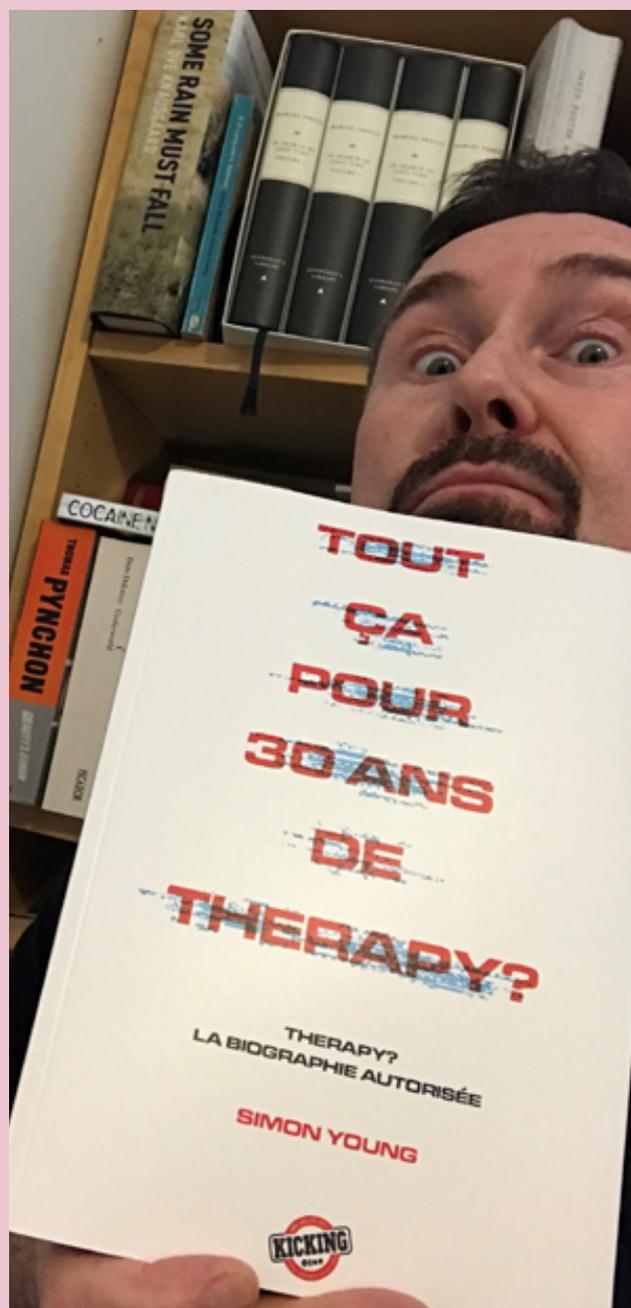
«Still hurts», premier titre du nouvel opus de Therapy? et première énorme bastos qui aurait eu sa place sur Troublegum, comme souvent ces dernières années, on a l'impression que la bande d'Andy Cairns est capable de rééditer l'exploit et de sortir l'album parfait qui marquera une génération durablement... Et puis, après plusieurs écoutes, force est de constater que si l'album est très bon, il comporte quelques faiblesses qui vont le classer aux côtés des autres (nombreux) bons disques des Irlandais (la plupart de ceux sortis depuis Semi-detached).

Parce que si Disquiet a tout ce qui fait qu'on aime (voire qu'on adore ici) Therapy? avec cette batterie sèche et ces guitares bien crades qui tranchent dans le gras pour faire croire que la voix d'Andy est douce, et donc que l'ensemble est plus que correct pour du rock burné de 2015, il y a ces quelques petits passages où on reste froid comme ce «Fall behind» et sa mélodie aplatie ou «Helpless still lost» qui n'arrive pas à sortir de l'ornière qu'il se crée en répétant ses gimmicks. Ou alors c'est que je suis trop exigeant avec ce groupe qui m'a tenu compagnie dans les années 90 et dont je ne me suis pas encore lassé de ses Troublegum et Infernal love.

Ceci étant dit, Disquiet offre quelques tubes en puissance qu'on se délecte déjà d'entendre en live (Therapy? est un des meilleurs groupes de rock en live, même si tu ne les connais pas

trop, ne les rate pas !). J'ai déjà dit un mot de ce «Still hurts» à l'arrière-goût de «Knives» qui nous met tout de suite dans l'ambiance, dans la même veine, «Idiot cousin» joue avec bonheur sur les peaux, les effets et met la gomme quand il faut, «Insecurity» sonne rock'n'roll old school, «Vulgar display of powder» assure le clin d'oeil aux cousins métalleux... On a donc un paquet de très bons morceaux et on sent que les lascars prennent toujours autant de plaisir, d'ailleurs «Deathstimate» étire ses riffs comme si le groupe ne voulait jamais finir par reposer les instruments...

■ Oli





THERAPY?

CLEAVE

(Marshall Records, 2018)

Therapy? Il serait temps que ce point d'interrogation rattaché au nom de ce groupe soit transformé en point d'exclamation tant les questionnements éventuels sur sa longévité, sa production musicale, son intégrité, voire même sur son utilité thérapeutique sur le bienfait de nos oreilles et le bouillonnement de nos consciences n'ont plus lieu d'être. Therapy? quoi ! 15 albums à raison d'une fournée tous les 3 ans, un line-up inchangé depuis plus de 15 ans, 30 ans d'existence et la même recette personnelle de rock metal. Aaah ça, on n'est pas face à une baraque où, derrière la façade, tout le monde est parti (en sucette) où le rock du début s'est transformé en pop à cash. Avec Therapy?, on s'en reprend une bonne dose à peu près tous les 3 ans, et la nouvelle posologie vient d'arriver, et elle s'appelle Cleave.

Produit par Chris Sheldon (Oceansize, Feeder) avec qui ils avaient déjà bossé sur 3 albums à leurs débuts (la révélation Troublegum, le pop rock décevant Semi detached, le retour aux sources de High anxiety), le trio nord irlandais repart pour ce quinzième LP signé cette fois, chez Marshall Records. Et on retrouve l'atmosphère sombre et hargneuse de leurs débuts (peut-être un peu moins d'agressivité, mais avec le compteur qui flirte autour de la cinquantaine pour les protagonistes, la fougue des débuts s'est un peu calmée). Il n'empêche, les années ont passé mais avec Cleave on retrouve la même recette réussie de Troublegum : un mélange de rock

métal incisif et oppressant, qui sait combiner une structure rock classique et chant mélodique avec séquences plus complexes. D'une entrée en matière en mode «prends ça dans ta face» avec «Wreck it like Beckett», à un «Kakistocracy» au riff à la Helmet, ou un Crutch au made by Therapy? marqué au fer rouge, pas de ralentissement de tempo prévu. Seul «Save me from ordinary» pose un frein sur le métronome, sans non plus sonner comme le «Diane» de Hüsker Dü que Therapy? avait repris en 1995. Et il nous raconte quoi Therapy? Consommation excessive d'antidépresseurs avec «Callow» (clippé en mode Walking Dead) ; réflexion sur les mouvements populistes et les dernières élections avec «Kakistocracy» (la kakistocratie étant la définition d'un gouvernement composé des pires, des moins qualifiés ou des moins scrupuleux des citoyens, à toi de trouver des exemples) ; lutte des classes sur «Expelled» ou la définition de la réussite par Léonard Cohen avec «Success, is survival». Bref, un discours intelligent, des thèmes personnels et travaillés, plaqués sur une musique singulière et reconnaissable entre toutes. Therapy? ne fait pas dans l'homéopathie ou le placebo, et continue de proposer un traitement ad hoc pour affronter l'automne.

■ Eric



présente...

**TOUT
ÇA
POUR
30 ANS
DE
THERAPY?**

THERAPY?
LA BIOGRAPHIE AUTORISÉE

SIMON YOUNG



À commander dès maintenant pour prolonger
l'expérience de ce W-FENEC MAG #50 !!

Disponible sur www.kickingrecords.com

LA PLUS BELLE COUV'



**50 NUMEROS, 50 COUVERTURES.
DES CHOIX QUI S'IMPOSENT, DES CHOIX PLUS DISCUTES,
DES PHOTOS, DES COULEURS, DES HISTOIRES, DES GROUPES,
DES SUJETS, DES TYPOS...**

**VIA NOTRE PAGE FACEBOOK, ON T'A DEMANDE QUELLE ETAIT TA
COUV' PREFEREE ET APRES DE TRES JOLIS MATCHS OU GOJIRA,
ULTRA VOMIT ET SURTOUT MASS HYSTERIA N'ONT PAS DEMERITE,
CE SONT LES PUNISH YOURSELF ET LEUR FLUO QUI ONT FAIT LA
DIFFERENCE. BRAVO !**

**ON REMERCIE AU PASSAGE TOUS LES PHOTOGRAPHES QUI NOUS
OFFRENT LA POSSIBILITE D'UTILISER LEURS CLICHES.**

TOUS LES MAGS RESTENT A LIRE GRATUITEMENT SUR NOTRE SITE.





VOLBEAT

SERVANT OF THE MIND

[Republic Records/Vertigo Records]

Tout ce que touche Volbeat se transforme en or. C'est ainsi et pas autrement. En atteste notamment la discographie impeccable de ce groupe, qui compte déjà huit albums au compteur, avec ce *Servant of the mind* paru en décembre dernier et objet de la présente chronique. Le groupe danois, mené d'une main de maître par le guitariste, chanteur, auteur, compositeur, interprète, producteur et plus si affinités, Michael Poulsen, est au sommet de sa forme. Qu'on se le dise. Le meneur de jeu a «profité» de la pandémie pour concevoir en trois mois cette nouvelle production qui fait du bien aux conduits auditifs.

En treize titres pour la version dite «classique» de l'album (agrémentée de quelques bonus pour la version deluxe), *Servant of the mind* rappelle à qui l'aurait oublié que Volbeat est un des patrons (si ce n'est LE big boss) du créneau rock métallique version mainstream. Un résumé court, concis et d'après moi révélateur de ce qu'est devenu Volbeat au fil des années et des tournées. Véritable machine à tubes, le groupe, fidèle à son amour du «rock» au sens large du terme, se révèle parfait quand il s'agit d'aligner les titres en adéquation avec ses inspirations. Citer Metallica, le king Elvis, Johnny Cash, Social Distortion et Mercyful Fate ne fait pas tâche sur un CV. Rien n'est à jeter ou presque dans ce disque qui révèle toute sa richesse une fois les écoutes enchaînées. «Temple of Ekur» aux sonorités arabisantes est une entrée en matière parfaite. Tout

y est : riffs tranchants, mélodies vocales irréprochables et refrain en mode «main de fer dans un gant de velours». Enchaînant sur l'incompréhensible premier single «Wait a minute my girl» en mode pop metal survitaminé mais trop sucré et son très dispensable duo piano/saxo, le groupe rectifie très vite la mire avec les métalliques «The sacred stones» et «Shotgun blues» appliquant la recette magique du riff puissant et des mélodies imparables. La puissante production va à ravir au groupe, aussi à l'aise dans ses expériences psychobilly («The devil rages on», «Step into light»), thrash («Say no more» et «Mindlock» auraient pu être écrits par Metallica), pop metal («Dagen før» en duo avec Stine Bramsen) et même aux forts accents death metal («Becoming» avec son intro à la Entombed et son refrain à la...Volbeat !). Mon morceau préféré est incontestablement «Heaven's descent», titre rock musclé idéal pour s'entraîner au air guitar. C'est paradoxalement un des titres les plus passe-partout mais peut être le plus power punk rock dans l'âme. On ne se refait pas.

Tout ce que touche Volbeat se transforme en or. Je l'ai déjà dit mais c'est important d'avoir à l'esprit que Volbeat joue dans la cour des grands avec un album aux larges influences, avec des morceaux bien branlés sous un déluge de décibels. Si tu es hermétique au chant assez particulier de Poulsen, ce disque n'arrangera pas l'affaire. Ce disque n'a pas été conçu pour plaire. Il a été pensé et exécuté par une bande de passionnés et c'est notamment pour cette raison qu'il va plaire au plus grand nombre. La nuance est de taille.

■ Gui de Champi



HYPNO5E

A DISTANT DARK SOURCE EXPERIENCE

(Pelagic Records)

Entre deux confinements, Hypno5e a réussi à sortir de son antre pour proposer un concert streamé le 27 février 2021 depuis Paloma, la SMAC de Nîmes où ils avaient donné un vrai concert (avec du public donc) pratiquement un an auparavant. Filmé avec de multiples caméras et profitant d'une mise en scène visuelle très poussée, cette expérience est désormais disponible à la fois en vinyle et CD pour le son ainsi qu'en téléchargement et en DVD pour le son et l'image. C'est à partir de la version digipak proposant le CD et le DVD que cet article est écrit. Un packaging cartonné, sobre et élégant qui, dans des teintes bleutées, renferme un show exceptionnel.

Mais pouvait-il en être autrement ? L'opus A distant (dark) source étant un petit bijou, sa version live se devait d'être une expérimentation sans égal, Hypno5e et son équipe nous a donc concocté un spectacle hors du commun. Premier constat, le son est prodigieux, on n'a pas vraiment l'impression d'écouter du live tant il est clair, net, précis et puissant. L'installation a été méticuleusement réfléchi, le groupe se présente en carré et aucune particule sonore n'échappe à la captation. C'est un régal pour les oreilles. Pour les yeux, c'est pas mal non plus avec 4 grands panneaux sur lesquels sont projetées des images, essentiellement en noir et blanc. Elles limitent le spectre colorimétrique d'autant que le groupe n'est éclairé là aussi quasiment que par du blanc. On a bien un peu de rouge/rose/violet de temps à autres mais dans les moments les plus tendus, l'apocalypse se joue entre obscurité et éclairs tranchants. Le titre annonce une «expérience» et le mot n'est pas galvaudé. C'est réellement très impressionnant de vivre (et revivre à l'infini) ce concert. En bonus, on a le méga-clip vidéo des trois parties de «A distant dark source» (plus de 18 minutes !), on profite alors au mieux des magnifiques décors... On a aussi celui de «Tauca - Pt. 2 (Nowhere)» et quelques teasers.

J'ajoute que ce superbe live a un goût particulier pour moi car le 20 mars 2020, je devais assister à un concert d'Hypno5e à Béthune (coucou Le Poche) et le confinement a débuté le 17... A l'heure où les concerts reprennent peu à peu (ce n'est pas encore évident partout), la boucle serait-elle enfin bouclée ?

■ Oli





L'EFFONDRA

ANABASIS

[Araki Records / Medication Time Records / Kerviniou Recordz / 98dB]

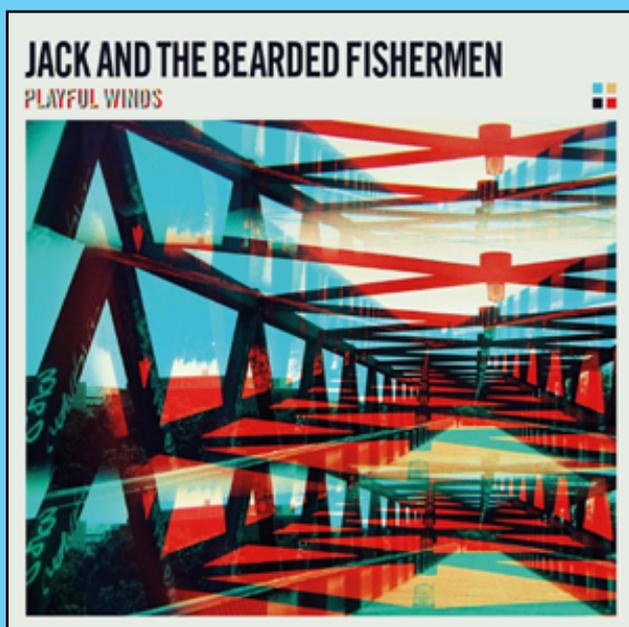
Voilà un groupe qui existe depuis 2011, qui a su se faire une place parmi les valeurs sûres du rock instrumental en France, et qui n'a toujours pas trouvé la sienne dans nos colonnes. L'erreur est désormais réparée car nous avons reçu Anabasis, le troisième disque de L'Effondras. Enregistré en 2019 par François Carle au sein du Little Big Studio à Grenoble, soit deux ans après le recommandable Les Flavescences, ce nouvel album devait sortir initialement en mai 2020. Mais à cause de «qui vous savez», il finit par

voir le jour en mai 2021 grâce aux soutiens de quatre labels que sont Kerviniou Recordz, Araki Records, Medication Time Records et 98dB. Un moindre mal quand on sait que le trio (Notons que Raoul Vignal a remplacé Pierre Josserand à la guitare depuis l'été 2017) s'est retrouvé sans label, ni tourneur une fois le disque prêt à être dévoilé.

Difficile de parler de L'Effondras, disons que cela se vit plutôt. Et pour cause, cette formation composée de deux guitares (dont une barryton, histoire de bien équilibrer les spectres sonores) et d'une batterie, est la championne de la variation et de la progression à l'image d'une matière vivante, en constante évolution, parfois mutante et protéiforme. Tout en gardant un tronc commun, une marque de fabrique, un style post-rock - évoquant à la fois la neurasthénie, quelque chose de solaire par moments, aérien évidemment, et cette puissance vive et sensible à la fois, menée autant par des cavalcades que des lourdeurs - le trio arrive toutefois à se démarquer. Car il sait maîtriser l'espace, le piano, le forte, le silence, si bien que ce Anabasis est une véritable pièce orchestrale avec tout un tas de mouvements nous laissant penser qu'une œuvre cinématographique aurait eu sa place en parallèle de ce disque. Bon Dieu, ce qu'on aime quand un album a autant de reliefs et paraît tellement impalpable tout en étant ultra captivant et facile d'accès.

■ Ted





JACK AND THE BEARDED FISHERMEN

PLAYFUL MINDS

[Autoproduction]

8 ans que nous étions sans nouvelles de Jack et ses pêcheurs barbus. C'était beaucoup trop ! Enfin pas exactement puisque les Bisontins avaient tous les cinq profité pour naviguer sur d'autres barques, explorer d'autres contrées, au gré du vent. Certains avaient pu mettre les voiles sur la route de l'electro indus avec Horskh, de l'indie rock avec Go Spleen et Mercury Hill ou encore de l'indie punk avec Red Gloves. Et à chaque fois avec un talent plus qu'insolent. Si tu n'as pas encore écouté ces différents groupes, tu peux foncer tête baissée, pas besoin de garantie ni de SAV.

Les vents étant plus favorables, pour ne pas dire plus ludiques (Playful winds), les voilà qui se sont finalement retrouvés avec encore plus de plaisir (et le nôtre par la même occasion). Alors certes, il y a un virus qui est venu mettre son grain de sel marin dans leur GPS et les a contraints à modifier quelque peu leurs plans, pour donc à nouveau embarquer ensemble après un petit retard à l'allumage. Et on ne va pas s'en plaindre. Ça leur a permis de peaufiner minutieusement leur attirail, bien lustrer la coque afin de s'aventurer au large, fendre les vagues sans encombrer et revenir à bon port avec dix belles pièces. Oui, ici on privilégie la qualité à la quantité. Pas de pêche au gros, en mode chalutier qui détruit et pollue tout sur son passage. Les gars

plongent en apnée, à mains nues et ont adopté la tendance écolo, circuit court, local... Pour preuve, non seulement ils ont refait confiance à Flavien Van Landuyt qui avait enregistré Minor noise, leur précédent effort, au Studio Zèbre à Besak mais ils lui ont aussi confié le mix et le master s'est fait au même endroit. D'ailleurs, dans la famille DIY on n'est jamais mieux servi que par soi-même (et ses potes), ce disque sort bizarrement en cd digipak en autoproduction mais je me suis laissé entendre dire qu'une version vinyle était dans les rouleaux. Tant mieux, notamment pour voir cette chouette pochette, bien plus colorée que ce à quoi ils nous avaient habitué, en grand format.

Il faut savoir qu'une virée avec les Jack c'est une expérience. C'était déjà le cas sur les précédents albums mais Playful winds s'appréhende, s'écoute vraiment dans son intégralité. On appuie sur play et on part en voyage, en immersion sonore indie / noise / heavy rock complète. Les morceaux s'enchaînent, les nappes de guitares se superposent sans se marcher dessus (le groupe en compte trois quand même !) et au milieu de tout ça, la basse se fraie un chemin, balisé par la batterie. Quelques intros ou morceaux instrus («Periscope», «Playful winds») permettent quelques sas de respiration, décompression, avant de repartir de plus belle. Difficile de faire ressortir une chanson plus qu'une autre tellement l'ensemble forme un bloc mais si on me titille un peu, «Atlantide» et «Silent firms» sont celles sur lesquelles mon attention se fait plus précise. Ah et puis «Beware of birds» aussi, qui ouvre l'album. Ah et puis aussi... toutes en fait.

Jack is back et n'est pas là pour enfile des perles d'huîtres. Non, son retour est bien plus précieux (mon camarade Gui de Champi lui a même décerné la note de 20/10) et quand on sait que c'est sur scène que le groupe est encore plus impressionnant, on a bien hâte de croiser leur chemin.

■ Guillaume Circus



JACK AND THE BEARDED FISHERMEN

ALORS CE COUP LÀ, ON NE L'A PAS VU VENIR ! UN NOUVEAU DISQUE (GÉNIAL, QUI PLUS EST) DES JACK AND THE BEARDED FISHERMEN APRÈS PLUS DE 7 ANS D'ABSENCE DISCOGRAPHIQUE ET LE RETOUR (À COUP SÛR EXPLOSIF) DU GROUPE SUR LES PLANCHES, EN VOILÀ UNE BONNE NOUVELLE. DU COUP, POUR ÊTRE SÛR QUE NOUS N'ÉTIONS PAS EN TRAIN DE RÊVER ÉVEILLÉS, NOUS AVONS POSÉ QUELQUES QUESTIONS AU GROUPE.

Salut les Jack. Vous voilà de retour après quasiment 8 ans d'absence. Que s'est-il passé depuis la mise en sommeil du groupe... on peut même parler d'hibernation, non ? Qu'est-ce qui a motivé de reprendre les activités du groupe ?

Thomas : Hello ! Effectivement ça fera exactement 7 ans depuis notre dernier concert, mais si on veut être précis on a repris les répètes fin 2019, avec l'envie de rejouer rapidement, mais avec la pandémie, le temps s'est dilaté et notre premier concert aura donc bien lieu 7 ans après ! Même pour nous ça fait bizarre, c'est extrêmement long !

Entre temps, on a fait pas mal de choses, on a tous des autres groupes, VV et moi avec Red Gloves on a un peu tourné, Pete et Boris ont sorti un album avec Go Spleen et Bastien a fait grandir son groupe Electro/EBM, Horskh, avec qui il a sorti plusieurs albums et notamment tourné avec Igorrr. VV a aussi monté un autre groupe avec Boris, Mercury Hill.

On s'est retrouvé au bout de 4 ans à ne pas trop savoir si on allait reprendre ou pas, sans que personne n'ose aborder le sujet. On a donc provoqué une discussion, tout le monde avait envie, ça semblait le bon moment, on a refait une répète et le plaisir était toujours là. On est amis depuis très longtemps, ça nous a fait du bien de nous retrouver ensemble dans un local.

Le retour aux affaires de J&TBF était-il nécessairement conditionné, dès vos retrouvailles dans un local, à la création de nouveaux morceaux et à la sortie d'un nouvel album ?

Thomas : On a donc repris avec un sens du timing exceptionnel fin 2019, avec l'envie de rejouer rapidement, refaire les anciens morceaux, voir ce que ça dit et se laisser guider par nos envies pour la suite. On avait donc prévu de refaire un premier concert en Mai aux Passagers du Zinc à Besançon, dans un lieu où on adore jouer et de tourner un peu ensuite. Aucune pression, juste l'envie de prendre du plaisir à rejouer ensemble et retourner jouer dans des lieux et des villes qu'on aime.

Tous ces plans sont vite tombés à l'eau, donc on s'est dit qu'on allait profiter de ce temps pour composer de nouveaux morceaux et de

manière assez incroyable, on est allé assez vite pour composer. Certains d'entre nous avaient déjà des bribes de morceaux, mais le plaisir de composer ensemble est vite revenu, et avec une efficacité qu'on n'a pas connue auparavant, il me semble ! De fil en aiguille, on a refait pas mal de morceaux, les dates prévues étaient sans cesse annulées ou repoussées, on a finalement acté le fait qu'on ne rejouerait pas avant d'avoir un nouvel album, d'être patients et de faire ça bien. Au final, on revient donc 7 ans après avec un nouvel album, c'est encore mieux !

Playful winds est votre quatrième album et sort en autoproduction. Qu'est ce qui a motivé le fait de ne pas sortir le disque par le biais d'un label ou même par une coprod' de plusieurs labels comme il en a été question avec Minor Noise ?

Hervé : Les années qui viennent de s'écouler ont été tellement étranges... C'était difficile de se projeter dans quoi que ce soit de manière sereine. Ça nous semblait compliqué dans ce contexte, sans avoir joué depuis un moment de solliciter des labels pour prendre des risques pour un groupe qui n'a pas joué depuis un moment. On a préféré faire les choses le plus simplement possible et s'occuper de la sortie de ce disque nous-même. On voulait avant tout donner vie à ce disque sans attendre des mois et des années avant de le sortir. C'est aussi pour ça que nous n'avons pas envisagé de pressage vinyl dans un premier temps, vu les délais de fabrication délirants du moment. Maintenant que la version numérique et CD va sortir et que tout est à peu près réglé de ce côté, on est en train de se pencher sur une version LP où nous allons collaborer avec d'autres labels. C'est dans les tuyaux...

Quelle a été la genèse de cet album ? Quel délai s'est écoulé entre la composition du disque et la sortie ?

Hervé : Comme le disait Thomas, on a recommencé à jouer ensemble en 2019 et on avait à cette époque mis quelques idées de morceaux de côté. On a donc mis à peu près deux ans pour écrire et enregistrer ce disque. Le processus d'écriture a été cette fois-ci radicalement

différents des autres. On a traversé une pandémie, on est tous très occupés, nous n'habitons à nouveau plus tous dans la même ville. Il a fallu changer nos méthodes pour rendre ce disque possible. On avait pour habitude de répéter intensément, d'écrire ensemble riff par riff et de s'acharner ensemble pour être tous pleinement satisfaits. Le contexte nous a forcés à changer et je crois qu'on a tous adoré ça. On a fait plusieurs sessions de quelques jours où on avait le temps, la tête uniquement à ça. C'était des sortes de parenthèses créatives dans une période très très anxiogène. Entre chaque session il pouvait se passer plusieurs semaines, plusieurs mois, où on travaillait chacun dans notre coin pour préparer la session d'après. Ce mode de fonctionnement nous a poussés à faire les choses de manière un peu plus spontanée, plus simple. On en a fait le leitmotiv de ce disque : la spontanéité. On a pu profiter d'une période où le temps ne comptait plus vraiment, où il n'y avait plus de délai à tenir, de pression de terminer quelque chose. On a pu avancer en se concentrant sur la musique pendant une année au moins. C'était vraiment le bonheur. Ensuite il a fallu terminer le travail commencé et avec le retour d'une vie un peu plus normale, il a fallu passer la vitesse supérieure. On a gardé notre envie de spontanéité alors on a avancé instinctivement en collectant les idées qui arrivaient. On a enregistré cet album en deux sessions, en

mai et novembre 2021. On a fini le mixage en janvier pour une sortie de disque en mars, autant dire qu'il a fallu être efficace ces derniers mois...

Difficile de classer la musique de J&TBF qui oscille entre stoner saupoudré de noise et heavy rock, avec comme dénominateur commun la mélancolie et les mélodies lancinantes. Est-ce que vos projets parallèles et les mutations de la scène « rock » depuis votre dernier album ont influencé votre musique en 2021 /2022 ? Qu'est-ce que vous écoutez actuellement ?

Thomas : C'était le but de cette pause aussi, se laisser le temps de faire autre chose musicalement et aussi avec d'autres personnes. On a tous eu des groupes pendant cette période (Red Gloves, Horskh, Go Spleen, Mercury Hill) avec qui on a tourné et enregistré des albums, ça a forcément enrichi et nourri nos influences. On sait mieux ce dont on a envie, continuer à creuser un sillon musical et une identité sonore qu'on veut affiner. Avec l'expérience on arrive plus facilement à retranscrire nos idées et envies. Effectivement, la mélancolie, les mélodies mineures, la lourdeur et l'efficacité font partie des idées directrices.

La période musicale est plutôt stimulante actuellement, un bon mélange de nouveautés et de fraîcheur notamment dans la scène Punk HxC (Turnstile, Angel Dust, Gender Roles)



mais aussi des reformations de groupes qui reviennent avec des albums incroyables (Quicksand, Failure, Hot Snakes). En France aussi, c'est assez stimulant entre l'ancienne garde (Hangman's Chair, Lane, etc...) et toute une nouvelle génération qui fait plaisir à voir (Lysistrata, Psychotic Monks, The Huile...).

J'ai deux souvenirs très précis des Jack sur scène. Le premier, c'était pour la release de la compil' Migthy où vous aviez partagé la scène avec Generic et les Flying Donuts. C'était la première fois que je voyais le groupe en live et on m'avait soufflé dans l'oreillette ce soir-là que vous étiez des stakhanovistes des répètes. Le deuxième, ce fût dans un caf' conc' de Gérardmer en 2014, lors de la sortie de Minor Noise où j'ai été soufflé par la puissance de la prestation que je qualifie toujours avec le recul d'hypnotique. Le live a-t-il la même importance que les expériences studios ? Prévoyez-vous de tourner intensivement pour ce disque ?

Thomas : Oui, on n'envisage pas la sortie d'un album sans faire des concerts derrière. On prend ça aussi en compte dans la composition, en recherchant une certaine efficacité live. Pendant la première période du groupe, on répétait effectivement très intensément, principalement car nous en avons besoin. On n'a jamais eu un niveau technique incroyable, j'ai par exemple commencé la basse pour jouer dans le groupe, donc il y avait du taf ! On était plus jeunes, on avait du temps, et on prenait plaisir à répéter pour avoir un rendu efficace. On suivait aussi l'exemple de nos « grands frères » de The Irradiates, qui répétaient et tournaient énormément. C'était un bel exemple à suivre et on se tirait un peu la bourre, c'était très stimulant.

Pour cet album, on va tourner un peu, mais on n'a plus les emplois du temps de l'époque. On travaille tous à côté donc on fera moins mais on a déjà une dizaine de dates prévues entre mars et juin, et d'autres pour la fin de l'année

Quels sont les thèmes développés dans les paroles de ce nouveau disque ? Le cinéma ou la littérature sont-ils des inspirations, ou bien c'est tout simplement les expériences de la vie qui dictent vos lyrics ?

Hervé : Le titre de cet album reflète l'humeur

collective dans lequel nous avons composé ce disque et écrit les textes. On a essayé de se laisser porter par un souffle collectif frais, joueur. Pour les paroles, j'ai toujours laissé les choses venir d'elles même. Tout est susceptible de se transformer en chanson. Il faut juste être curieux et attentif à ce qui nous touche. Un film, un livre, une expérience, un sentiment, une rencontre, un événement.

J'essaie de travailler sur les textes en laissant la possibilité aux idées d'avoir leur propre vie, de voir ce qui se décante et vient avec le temps, laisser libre court aux rêves, aux divagations, au hasard... J'aime aussi laisser du mystère dans les histoires, même pour moi. Par pudeur et par goût. Face à n'importe quel objet culturel je n'aime pas être tiré par le bout du nez, qu'on me dicte quoi ressentir ou quoi penser, j'aime bien rester libre. Alors j'essaie de faire la même chose : je construis un petit univers et je laisse beaucoup de marge d'interprétation.

On a toujours l'impression d'entendre un mur du son alors que chaque instrument est dissociable à l'oreille (ce qui fait la force de l'ensemble) avec toujours ces sensations d'urgence et d'instinctivité comme fil conducteur de votre musique. Bonne analyse docteur ? Un morceau des Jack doit-il toujours être puissant ou c'est toujours la mélodie qui doit primer ?

Thomas : Très bonne analyse ! On y a déjà un peu répondu dans les questions précédentes, mais effectivement on essaie d'avoir un rendu puissant porté par une mélodie très présente. On recherche un équilibre entre ces deux contraintes, avec trois guitares ça laisse pas mal de possibilités pour obtenir ce résultat, et on a toujours pris le temps de travailler pour que les sons se mélangent tout en gardant leurs identités. Par exemple lors des enregistrements, depuis 2011 on a gardé l'idée géniale de Serge Morattel (avec qui on a enregistré l'album Places to hide) d'enregistrer la basse en dernier, pour lui trouver la place idéale dans le mix de 3 guitares.

J&TBF version 2022 est-il fait pour durer ? Vous discutez déjà de continuer sur votre lancée et de produire un nouveau disque ?

Hervé : Très franchement, on en a aucune

idée... On a toujours fonctionné à l'envie et on n'a pas de raison de changer la recette. Ce groupe c'est une longue histoire d'amitié, mais aussi une complicité artistique forte entre nous 5. On essaie de toujours continuer de construire un univers musical singulier et on aime tous ça. J'ai donc envie de te dire qu'aujourd'hui il n'y a pas de raison qu'on ne poursuive pas à écrire cette histoire. Mais la vie réserve pas mal de surprise alors mieux vaut rester prudent.

La pochette est vraiment chouette, avec des couleurs plus gaies que les précédents disques. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Thomas : On avait une idée de ce qu'on voulait, on voulait continuer à utiliser une photo pour être dans la continuité des précédents albums, mais on voulait de la couleur, sortir du noir et avoir quelque chose de lumineux. On avait prévu un travail avec un photographe qui n'a pas pu se faire et on a dû retrouver une solution rapidement. Une amie photographe nous a conseillé le travail de Blanca Vinas, photographe espagnole, et en le découvrant on a

passé des heures d'émerveillement devant ses photos, toutes ses techniques différentes, des ambiances incroyables et beaucoup de couleurs. Le choix n'a donc pas été facile mais on s'est arrêté sur cette photo, avec de la couleur, de la perspective et une ambiance qui nous parlait. On a demandé à notre amie Flo Impure de construire une pochette en partant de cette photo, elle a bien réussi à la mettre en valeur, on est très contents du résultat.

Une dernière chose à ajouter ?

Merci à vous pour ce que vous faites depuis tant d'années et merci de nous suivre depuis nos débuts ! On a une dizaine de dates prévues en 2022, on espère vous croiser rapidement !

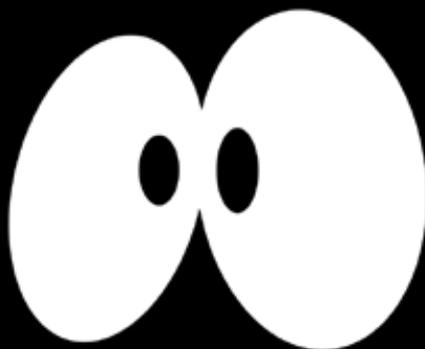
Merci les Jack, merci Elo d'Agence Singularités.

■ Gui de Champi

Photo page précédente : Playmo
Photo ci-dessous : Mickaël Begnis



Joyeux 50ème W-FENEC MAG !



BLACKOUT PROD

Toutes les références du label sur
www.blackoutprod666.com

NOUVEAUTÉS

**PANIC
MONSTER**
WE'RE
ALL
PRETTY
BIZARRE.
SOME
OF
US
ARE
JUST
BETTER
AT
HIDING
IT,
THAT'S
ALL.



1er album de **Panic Monster**



2ème album de **Supermunk**

**Pour fêter tout ça, retrouve une offre à 50 balles tout rond :
<https://blackoutprod.bigcartel.com/product/w-fenec-mag-50>**



CAPTAIN RICO AND THE GHOST BAND

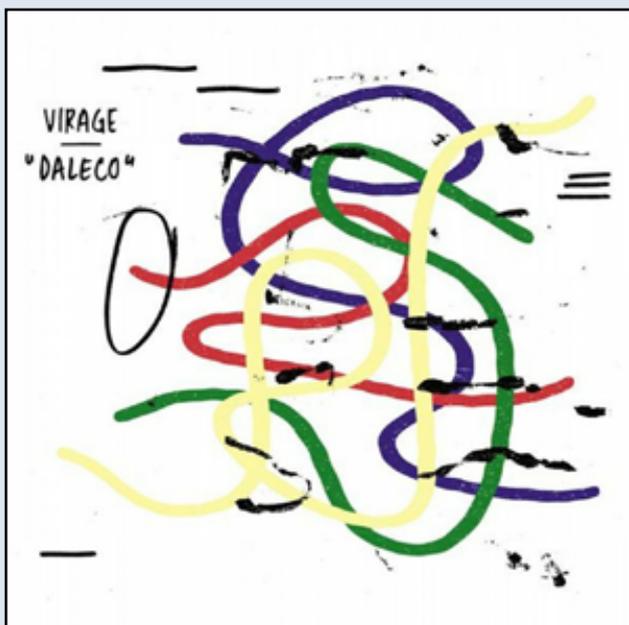
FRÉQUENCES D'OUTRE-TOMBE
[Autoproduction]

Je ne sais pas si ça aide d'être près de la mer pour faire de la bonne surf music, s'il faut sentir l'iode de bon matin, se taper un tube pour s'en imprégner, poser son ampli sur le sable et gratouiller face à l'océan, mais comme Captain Rico & The Ghost Band est originaire du pays basque, et qu'il excelle dans ce style, ça doit un peu ai-

der quand même. Le trio guitare / basse / batterie formé respectivement par Damien Ricaud, Ludovic Timoteo et Yves Manceau propose pour son deuxième album 11 tracks estampillés surf music of the 60s', dans un registre classique et efficace, tout en instrumental. Même si l'album s'intitule Fréquences d'outre-tombe et qu'une pelletée de titres («The beach of the damned souls», «Dance of the zombie warrior», ou «Dracula on a skateboard») semble glisser vers un creepy rock, les Basques alignent de la pure surf music, où l'oreille s'accroche aux riffs et tergiversations de la guitare qui sent bon la wax et le monoï. On a bien une entrée en matière du LP un peu plus garage et incisive avec «Sun worship», ou des parties plus cool comme «Last will», mais Captain Rico & The Ghost Band ne déviara pas de sa ligne de conduite, celle de prendre la vague, et d'offrir une bonne bande son pour les spots de la métropole et d'ailleurs.

■ Eric





VIRAGE

DALECO

[La Curieuse Collectif]

«Hey, ça te dit de faire une chronique d'un album d'accordéon ?» Pour moi, c'est comme si on me disait : «Hey, ça te dit d'aller chez le dentiste ?». Bref, mon «rêve» s'est réalisé sous la forme de l'album Daleco de Virage, un duo formé de François Castiello (accordéon, chant, compos) et Cyril Gilibert (batterie, arrangements). Une rencontre assez loufoque, car le premier a un parcours de l'accordéon assez varié (entre musette et jazz gipsy) et le deuxième vient plutôt du rock / punk à la batterie.

Pour ce projet, Castiello voulait explorer les possibilités sonores de l'accordéon plutôt que la mélodie, en jouant avec amplis et effets. Le tout, inspiré par les grooves de Gilibert, a mené à la création de Daleco. La plupart des huit morceaux sont instrumentaux, avec seulement deux plages avec du chant / spoken words. L'album commence en grande pompe avec le morceau instrumental «Melocactus». Les choses sont mises au clair d'entrée : ce ne sera pas de l'accordéon à la Yvette Horner, oh que non, mais plutôt des effets (distorsions entre autres), des riffs qui rappellent parfois AC/DC, et plein d'autres trucs rock, voire même métal par moment, le tout sur une batterie tant solide que groovy.

Je dois avouer que bien que le style musical soit indéfinissable, j'ai eu plaisir à écouter la galette à plusieurs reprises, tant les sons et morceaux sont intéressants. Ce groupe rappelle pleins d'autres choses sans jamais rien copier, et reste original tout au long de l'album. Le tout sonne très moderne autant dans la composition que le son. On voyage entre le jazz, la transe, le rock, voire même par moments en bordure du riff métal, dans des ambiances variées et parfois sombres. Je ne peux qu'inviter à aller écouter «Daleco» pour vous faire votre propre idée. Ce ne sera pas pour tout le monde, mais le disque reste très intrigant par son éclectisme, les mélanges de grooves, sonorités, genres, ambiances... Bref, ça vaut le coup d'aller y jeter une oreille.

■ Jérôme

Photo : Charlene Maisonneuve





THE FOLK MACHINE

HOUSE SHOWS (VOL 3)

[Production 386]

The Folk Machine c'est un principe initié par Forest Pooky quand parfois, pour changer de la routine solo, il embarque des copains avec lui sur une tournée et en profite pour graver quelques chansons sur un split CD.

Il y avait eu un premier volume avec Yotam Ben Horim (de Useless ID) et Six Mile Station en 2015, un second avec les ricains Seth Anderson et Spike McGuire en 2017 et cette fois-ci, c'est une alliance franco-française avec Stephan (bassiste de Dionysos) et Panic Monster (aka Olivier de Dead Pop Club, dont l'album a été chroniqué dans

le précédent Mag). Autre particularité de ce Folk Machine Tour, tous les concerts étaient privés, chez l'habitant principalement, rajoutant encore de la proximité, cassant la barrière artistes / public et permettant de délivrer ces chansons dans un cadre plus intimiste. Et quid de la musique, alors ? Pas de surprise, Forest fait du Forest avec deux morceaux qui ne sont nullement des chutes de studio et ne dépareilleraient absolument pas dans son deuxième album attendu. Ça arrive, ça arrive... patience. «Somewhere» donc et «Happy face», qu'il dédie à son grand frère, Daf (Uncommonmenfrommars) parti trop tôt et plus généralement à toutes celles et ceux ayant perdu un proche. Rappelons-nous des visages heureux... Stephan, que je découvre, enchaîne avec deux morceaux lui aussi, «Don't pretend to be my friend» et «Music owl», chouettes folk songs avec un poil plus d'arrangements que ses camarades. Très bonne surprise. Enfin, Panic Monster clôt cette aventure avec un inédit traitant de la procrastination, «Might as well be an astronaut» («la légende veut qu'il ait tellement attendu avant de trouver et écrire les paroles qu'au dernier moment, saisi du «panic monster», il en ait fait le sujet du morceau) et une version acoustique du titre «Jennifer Lawrence» de Maladroit, accompagné par les chœurs et «woo - ooh» toujours très justes de Forest pour l'occasion.

19 minutes qui passent crème tu l'auras compris, sur un petit cd à pochette cartonnée et cartonnée (joli dessin à nouveau de Jean Mi Turco). Support your local folk machine scene !

■ Guillaume Circus





THE QUILL

LIVE, NEW, BORROWED, BLUE

[MetalVille]

Avec la sortie de leur album *Earthrise* en pleine pandémie mondiale, The Quill a dû reporter ses concerts (quelques-uns sont calés début 2023...). Ils en ont profité pour ranger leurs armoires, et dans le fond de certains tiroirs, ils ont retrouvé des chansons... Des titres mis de côté au moment de choisir ceux qui seraient sur *Earthrise* et d'autres qui sont sortis il y a près de 20 ans sur diverses compilations. À cela, le groupe ajoute un peu de live et voilà donc *Live, new, borrowed, blue*.

On peut commencer avec le «live» même si les titres enregistrés au Sweden Rock Festival de juin 2019 (où le groupe partageait l'affiche du vendredi avec Kiss, ZZ TOP, Burning Witches ou Dream Theater !) ne sont placés qu'au milieu et en fin d'album. On a le droit au plutôt lancinant «Keep it together» (issu de *Born from fire*) et à «Hole in my head» qui s'étire sur plus de 8 minutes, joué en fin de concert. C'est un de leurs plus vieux morceaux (paru sur *Voodoo caravan*), ils savent donc le transfigurer et faire monter la sauce pour un final déchirant. La qualité est pas mal mais les pistes ont moins de mordant que les trois «new», à savoir trois «chutes» de *Earthrise*. Un «Keep on moving» version longue avec une belle divagation en son cœur, une errance musicale qui a été coupée au montage pour que le titre garde toute son énergie dans sa version «classique». Assez planant et un poil longuet, «Children of the sun» n'avait pas été

retenu malgré de beaux élans guitaristiques, ça aurait été dommage de le laisser dormir au fond d'un tiroir. Beaucoup plus expéditif et faisant honneur à des racines blues, «Burning tree» et sa voix filtrée n'avait pas trouvé leur place dans la track-list, un peu logique. Côté rareté, le combo escalade le «Mount Everest», un excellent morceau blindé de groove paru en 2000 sur une compil de rock suédois. Même s'il est sympa, les 3 autres plages, les «borrowed» (car «empruntées» à d'autres), valent davantage le détour. Dans l'ordre chronologique, on a une cover de Captain Beyond («Frozen over») paru sur un tribute (comme les deux autres) en 1999, une reprise du «S.O.S. (Too bad)» d'Aerosmith (sorti en 2000) et leur interprétation du gros «Where eagles dare» d'Iron Maiden enregistré quant à lui en 2003. Dans les trois cas, c'est le son de The Quill avec quelques aménagements (la voix un peu plus heavy pour ressembler aux Anglais par exemple, un son plus grave pour ne pas trop s'éloigner du style de la bande de Steven Tyler) et comme les morceaux sont bons, ça claque.

Pendant le confinement, on s'occupe comme on peut, The Quill a été assez bien inspiré de nous concocter cette petite compilation de morceaux oubliés et s'ils ont mis quelques lignes dans le livret pour expliquer d'où ils viennent, j'aurais aimé qu'ils s'étendent davantage à l'écrit et en photos sur chacun de ces titres, histoire d'en savoir un peu plus sur le groupe et ses aspirations.

■ Oli



SAXON

CARPE DIEM

(Silver Lining Music)

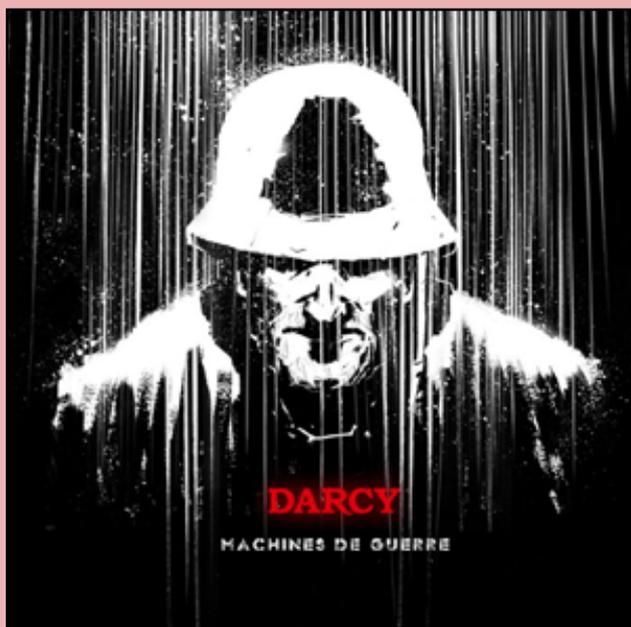
La dernière fois que j'ai évoqué Saxon dans ces pages, c'était pour évoquer Inspirations, chouette album de covers dont la chronique est assez récente (numéro 47 mon amour). Du coup, le retour aussi «rapide» de Saxon avec un nouvel album studio (le 23ème, si on met de côté la récréation Inspirations) me met en joie. D'autant plus que Carpe Diem, le nouveau bébé, est excellent.

On a beau avoir tout dit (et tout entendu) à propos de Saxon, n'empêche que je ne vais pas être avare en compliments à propos de Carpe Diem.

Car ce disque le mérite. À brûle-pourpoint et de manière assez instinctive, je dirais que l'album est puissant, remuant, tranchant, entraînant, intelligent et encore plein de trucs qui sonnent en «ant». Tu comprends ? Dès «Carpe diem (Seize the day)» et son intro en mode film de Moyen Âge, c'est parti pour 3'42 de heavy metal pas piqué des hannetons. Gros riffs, soli précis, refrain imparable, batterie surpuissante et vocaux sans retenue. La machine infernale est lancée. C'est pas beau de parler de l'âge des musiciens (qui dépasse la soixantaine), mais franchement, les gars en ont encore sous la santiag. Les morceaux s'enchaînent sans relâcher la pression (l'épique «Age of steam» que ne renierait pas Iron Maiden, le lancinant «The Pilgrimage» sur des faux airs du «Hells bells» d'AC/DC, le solide «Dambusters» à l'intro Motörheadienne). «Remember the fallen», le premier single, est un tube en puissance qui risque de faire des ravages en live, tandis que «Super Nova» risque de briser quelques nuques qui n'auraient pas été échauffées au headbanging. Clairement, Saxon fait du Saxon, avec des compositions abouties et un son démoniaque (merci Andy Sneap). Je suis moins client des morceaux plus mid tempo («Lady in gray» un poil mielleux, «Black is the night» au final bluesy), mais les morceaux speed qui s'en suivent n'en sont que meilleurs (le typique NWO-BHM «All for me», le gargantuesque «Living on the limit» clôturant le disque sur les chapeaux de roues). Aucune surprise sur la marchandise, le groupe est au top de sa forme et les amateurs de heavy metal ne pourront pas me contredire. Saxon n'est pas mort, vive Saxon !

■ Gui de Champi





DARCY

MACHINES DE GUERRE

[At(h)ome]

Un groupe qui ne laissera personne indifférent et scindera certainement les auditeurs en deux tels un wall of death dont les Darcy sont souvent les géniteurs en live. Je ne vais pas vous mentir, j'aime Darcy. Je les aime tellement que je connais leurs défauts et que je les accepte, notamment le fait d'être un groupe de punk rock qui chante en français et qui pourra faire penser à d'autres groupes dont certains ont des consonances «Haribo». Un discours sur un ou deux titres qui peuvent ressortir comme clivants voire démagogues.

Une fois passé cela, Machines de guerre est certainement un des (voire le) disque de l'année, par sa puissance et sa sincérité. L'équipe de Darcy, Irvin (chant), Vincent (guitares), Marc (basse) et Clément (batterie) viennent de jeter un gros pavé dans la mare rock. Et ce à plusieurs titres. Là où certains pourraient voir un rock français déjà vu, Darcy arrive avec de la fraîcheur et un style qu'il avait déjà mûri dans son précédent EP Fangio puis dans le titre en duo avec Kemar des No One Is Innocent «La Marine» sorti en single. En plus d'avoir écumé un bon nombre de salles et festivals, permettant ainsi de travailler ses titres et de voir leur impact sur scène, Darcy a également trouvé une nouvelle vie dans son nouveau line-up. Un clan, un vrai avec «la famille» qui les suit de dates en dates. Car si Darcy éructe sur scène, les gars sont avant tout extrêmement humains.

En termes de featurings, cet album n'est pas en reste. Le susnommé Kemar revient sur un «Viens chercher pogo» dont on vous laisse imaginer la puissance en live et ce, gageure s'il en est, sans aucun featuring. Darcy reste dans la Bretagne avec un superbe «Notre hymne» partagé avec Pierre de Merzhin qui met également le feu aux poudres. Un léger feat plus qu'un duo avec Niko de Tagada Jones (le fameux groupe «Haribo») qui est plus là pour les chœurs que pour un réel duo. Au niveau du son, Darcy est allé chercher Maz qui s'occupe du son live des No One Is Innocent, ainsi le disque doit s'écouter au niveau 11 pour être pleinement apprécié. Même le titre «Eva» en guitare/voix pousse les cordes vocales d'Irvin jusqu'à la rupture.

Darcy étonne par sa maturité sur cet album qui est, sur le plan musical, aux antipodes de leur précédent LP Tigre qui, aux vues de celui-ci devrait plutôt s'appeler Tigrou. Le vrai tigre est dans le moteur de cette Machine de guerre - titre choisi il y a plus d'un an et n'a rien à voir avec le triste contexte actuel. Les gars de Darcy sont des gamins sur scène et ont des étoiles dans les yeux quand ils ouvrent pour les groupes qui les ont inspirés. Nous aurons, nous spectateurs, des étoiles dans les yeux de les voir en tête d'affiche.

■ JC



DARCY

INITIANT NOTRE SÉRIE «DERNIER CONCERT AVANT LA FIN DU MONDE», DARCY NE S'EST POURTANT PAS LAISSÉ ABATTRE EN RÉUSSISSANT À JOUER SUR DES FESTIVALS LORS DES DEUX ÉTÉS DE LA PANDÉMIE ET EN FINISSANT L'ANNÉE AU TRIANON. 2022 EST CERTAINEMENT L'ANNÉE DE DARCY AVEC UNE SIGNATURE CHEZ AT(H)OME ET SUR RAGE TOUR POUR LES CONCERTS. LA MACHINE DE GUERRE EST EN MARCHÉ, D'AUTANT PLUS QUE LE NOUVEAU LINE-UP FAIT DE DARCY LA «NEXT BIG THING» DU ROCK CHANTÉ EN FRANÇAIS, PRÊT À SE FAIRE FAIRE UNE PLACE AUPRÈS DU «GROS 4» QUI S'APPRÊTE À SILLONNER LA FRANCE.

Même si le nom de Darcy commence à circuler, c'est une des premières rencontres avec le W-Fenec. Comment décrirais-tu le groupe si tu devais le présenter à quelqu'un qui ne vous connaîtrait pas encore ?

Darcy c'est le chant de la colère ! La colère est le seul moteur du groupe, et tant qu'il y aura des choses qui nous mettent en rogne, on continuera de faire du punk énervé et des paroles écrites sans concession. Mais comme tout le monde aime mettre dans des cases, nous on trouve clairement qu'on fait du rock français, c'est le style qui nous définit le mieux et qui nous plaît !

Vous sortez un 2ème album qui est aux antipodes musicaux du premier mais les textes restent rageurs. Quel est le moteur de Darcy et quel a été le déclic pour compacter vos chansons ? Vous donnez l'impression d'avoir stabilisé votre formule depuis votre EP Fangio et elle est super efficace.

Du coup je t'ai plus ou moins répondu à la première question concernant notre moteur qui est la colère. Le style musical a effectivement évolué, s'est étoffé. Fini l'idée de faire un album entier écrit avec un seul accord. Sur cet album on s'essaye à différents styles, le rock, le punk, le grunge, le metal et même un peu d'électro. Le fil rouge c'est les paroles, tant que je resterai indigné, je continuerai Darcy donc ça ne risque pas de s'arrêter. Mais j'ai aussi fait évoluer mon écriture. Sur «Tigre», c'était des textes écrits en moins de 15 minutes, sans travail de forme. Sur «Machines de guerre» on trouvera des rimes, des allitérations, des consonances et un travail sur les strophes, sans pour autant perdre la rage !

Nous avons eu de vos nouvelles dans notre

rubrique «Dernier concert avant la fin du monde» au Rackam avec L'Opium du peuple, nous vous avons revus avec Tagada au Trianon et à chaque fois cet amour que vous semblez dégager malgré des textes durs et engagés. Toujours un mot pour le groupe qui vous accompagne, un mot pour l'équipe de l'accueil... Vous ressemblez à ces joueurs de D2 qui jouent contre une équipe de Ligue 1 et qui n'attendent qu'échanger les maillots alors que sur scène, soit vous leur tenez la dragée haute, soit vous leur mettez une raclée. C'est ça l'esprit Darcy ?

C'est marrant parce que sur ces dates c'est littéralement ce qu'on a fait, on s'est échangés nos t-shirts de groupe [rires]. Non, on ne voit jamais une date comme une compétition, ce serait triste d'ailleurs. On pense avant tout à prendre du plaisir et à ce que le public reparte avec des souvenirs plein la tête et des bleus sur les bras ! Et c'est toujours un honneur et un plaisir de jouer avec des groupes comme Opium et Tagada ! Avec Clément, quand on était ado/jeunes adultes, on se tapait des kms pour aller les voir dans le grand ouest. Aujourd'hui, on se tape des kilomètres pour jouer avec eux. Alors s'il y avait un match à gagner, on l'a gagné parce qu'on a réalisé notre rêve, celui de partager la scène avec des groupes qui nous mettaient des claques sur scène.

Ce qui frappe aussi c'est cette volonté de faire des feat avec les chanteurs du plateau de la soirée, que cela soit dans une MJC parisienne avec Arno Futur, avec Slobodan de l'Opium ou même Pierre de Merzhin, c'est plus fun de faire des feat ? Il faut partager avec la famille ?

C'est quelque chose qui manque cruellement dans le milieu du rock je trouve, et que la scène

des musiques urbaines a bien compris. Oui il faut partager ! Aujourd'hui je ne me verrais pas sortir un album sans avoir invité d'autres artistes à y participer. Au delà des feats sur notre album, on a invité deux musiciens des 3 Fromages à participer à l'album, et d'autres artistes à venir faire des chœurs : Banane Metalik et Sin. Et c'est pareil pour la scène, dès que je sais qu'on va partager une date ou un festival avec un artiste qu'on apprécie, même si je n'ai jamais écrit ou réalisé de duo avec lui, je vais systématiquement lui proposer de venir chanter un titre avec nous sur scène !

Restons sur les featurings, et tout naturellement les trois de l'album. Peu de groupes peuvent se targuer de regrouper sur leur galette 3 chanteurs aussi réputés de la scène française. Ils ont tout de suite adhéré au projet ?

Oui tout de suite. Avant même d'écouter les titres, ils étaient déjà partants. Ce sont des artistes avec qui nous avons eu le plaisir de partager plusieurs fois la scène et qui sont toujours ok pour donner de la force. Ce sont aussi des artistes qui ont suivi avec intérêt l'évolution de Darcy, qui ont écouté ce qu'on fait depuis « Tigre » et qui ont d'ailleurs souvent été de bons conseils ! Quand tu joues avec des groupes qui ont plus de 25 ans de carrière et

qui prennent le temps de donner leur ressenti après ton passage sur scène ou l'écoute de ta maquette, tu écoutes les conseils et tu retiens le meilleur. Derrière forcément t'as envie de faire des feats !

Vous qui adorez la scène, ce n'est pas se tirer une balle dans le pied que de sortir un disque avec autant de featurings ?

Non il n'y a pas de raison. La scène c'est du partage, le feat c'est du partage. Tout ça fait sens !

Il est important aussi de parler de votre line up actuel. Vous avez fait appel à un nouveau bassiste entre l'EP Fangio et l'album Machine de guerre, vous semblez en symbiose totale tous les quatre sur scène, c'est juste une impression ?

Pas qu'une impression ! On fait partie de ces rares groupes qui continuent de répéter de manière hebdomadaire. On a la chance de vivre dans la même ville, ce qui n'est pas le cas de la plupart des groupes pros. Aujourd'hui, les groupes composent à distance, se renvoient les maquettes et font une semaine de résidence pour jouer les titres ensemble avant de partir en tournée. Nous, on compose, on joue et on répète toutes les semaines ensemble ! Forcément, ça se ressent sur scène, tout est





naturel, instinctif. Il n'y a pas de fake ou de scénario chez Darcy, t'as devant toi un groupe qui joue du rock, point !

Parlons de la pochette, elle est très sombre, comme les textes du groupe. Comment avez-vous travaillé l'artwork et qui l'a réalisé ?

C'est Bernard, le premier bassiste du groupe qui a réalisé cette pochette, c'est lui qui avait déjà réalisé les pochettes de «Tigre» et de notre EP Fangio. On voulait encore cette disposition «frontale» que tu retrouves sur ces 2 précédentes pochettes. Il n'y a rien de plus parlant que le frontal ! La deuxième exigence de cette commande était l'esprit logo, le truc qui frappe, qui cogne, qui marque l'esprit direct ! Et Bernard a dessiné ce soldat. C'est la première fois qu'on ne voit pas le regard du personnage sur une de nos pochettes, mais l'ajout de cette pluie nous invite presque dans l'intimité du soldat. On est sous la flotte avec lui, on ressent ce qui va se passer.

Vous avez dû attendre près de deux ans pour sortir le disque. Une sortie en février le positionne en pleine campagne électorale. Vous aviez déjà eu une chanson forte avec un premier feat de Kemar des No One sur «La Marine», vous revenez tacler le clan FN avec «Rediaboliser», c'est finalement opportun à une centaine de jours de l'élection ?

C'est moi qui ai proposé au label de sortir ce titre pendant la campagne. On a déjà entendu dire «c'est simple de taper sur le FN». Ça me met hors de moi. L'extrême droite n'a jamais gagné autant de terrain dans l'histoire de notre pays. Deux partis d'extrême droite se partagent littéralement 30% d'intention de votes et ça n'a pas l'air de choquer beaucoup. C'est clairement le travail de dédiabolisation du Front National qui nous mène à de tels chiffres aussi. Les voir dans

les médias est devenu chose normale, ça ne choque plus les gens d'entendre un mec dans un bar dire «je vais voter Marine». C'est devenu quelque chose de courant, de presque tolérable ! Cette situation est tout sauf tolérable pour nous et ce titre est un vrai exutoire.

Vous avez sorti deux clips «La force» et «Rediaboliser» à la structure complètement différente, peux-tu nous dire qui a travaillé avec vous sur ces deux projets ?

Oui, pour «La force» c'est Laurent Franzi, un photographe vidéaste qui nous accompagne quasiment sur toutes nos dates et qui s'était enfermé avec nous en studio pour l'enregistrement de Machines de guerre. Il en a sorti ce clip un peu «making of» qui représente bien Darcy, ce qu'on est dans l'intimité du groupe ! Il travaille déjà sur un prochain clip.

Pour «Rediaboliser», on avait envie de quelque chose qu'on n'avait encore jamais fait. Du dessin, et on a vite parlé de Carlos Olmo avec le label. Il a accepté tout de suite le projet car très sensible au sujet de notre chanson et il a capté l'essence et la raison de ce morceau du premier coup et nous a pondé cette pépite très rapidement, sans qu'on ait eu de retours à lui faire ! C'est un des clips dont on est le plus contents parce qu'on n'aurait pas eu toutes ses idées. Il a transcendé notre message en images !

Le mot de la fin ?

On ne lâchera jamais rien !

Merci au label At(h)ome et à Stéphane et Olivier pour leur confiance tout au long de la promo et à la Famille Darcy, vous êtes des frères.

■ JC

Photos : JC Forestier



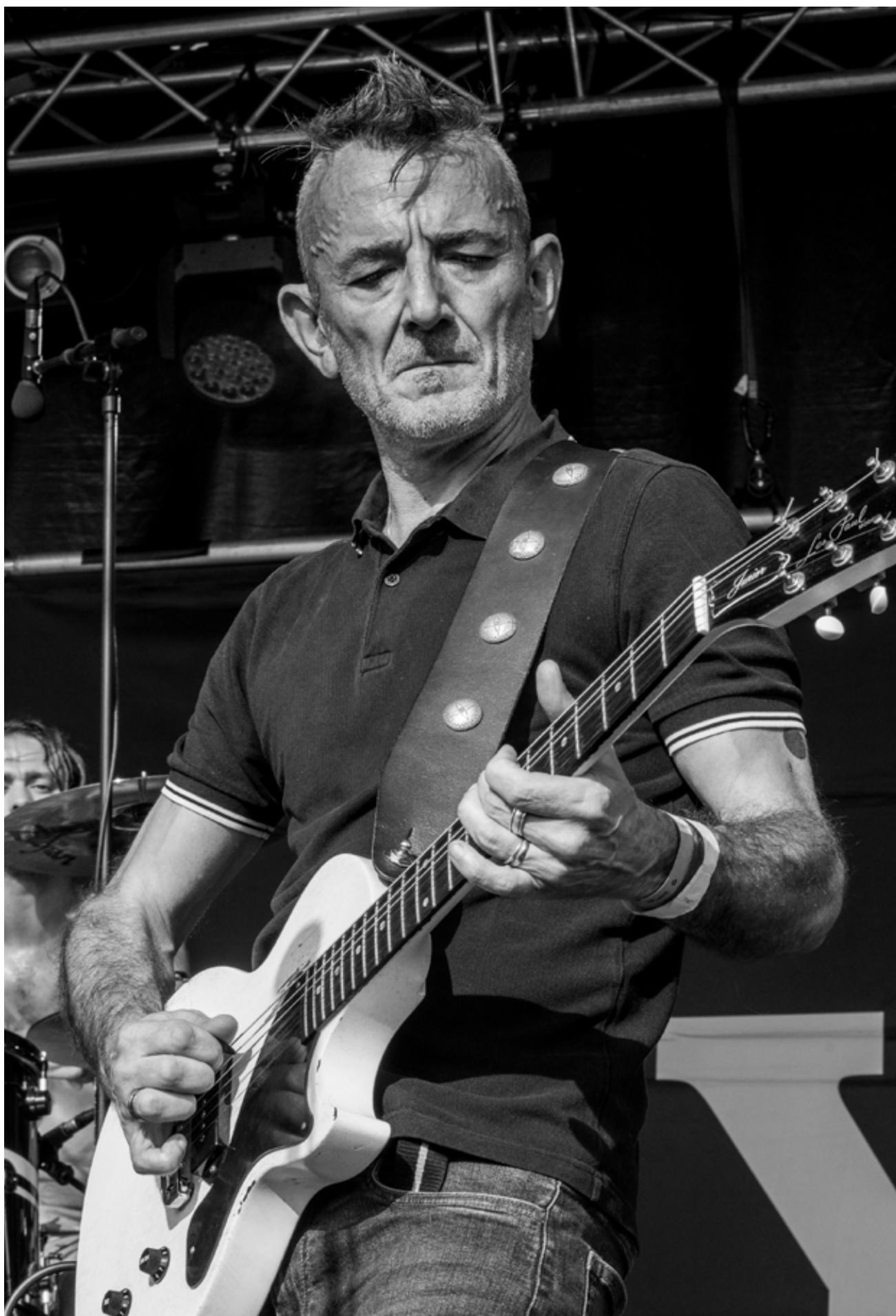
















LITTLE BOX

HANDLE WITH CARE

[La petite boîte]

Je n'ai aucun souvenir d'avoir reçu de disque promo de la part de Little Box (groupe ou attaché de presse compris). Je suis à la bourre sur certaines chroniques, je veux bien en convenir, mais un EP de 2014 resté sous blister jusqu'à aujourd'hui, ce n'est pas mon genre. En y réfléchissant bien (en même temps que je rédige cette chronique), je crois en fait avoir acheté ce disque dans un lot auprès d'un Lyonnais il y a un peu plus d'un an. Ce qui veut dire que j'ai plus d'une douzaine de mois de retard d'écoute, et là, c'est possible. Quoi qu'il en soit, j'ai envie de te parler Handle with care, premier EP de Little Box.

Cette chronique ne sert pas à faire la promo d'un disque sorti il y a 8 ans de la part d'un groupe qui semble ne plus exister depuis 2018 (merci les réseaux) mais bien à te parler d'un skeud qui a fait tilt dans mes oreilles en deux riffs et trois refrains. Six titres au compteur pour ce court format du quatuor d'Annonay en Ardèche, mis en boîte au Warmaudio Studio (UMFM, Flying Donuts, Fleau) et masterisé chez Jason Livermore au blasting Room (Descendents et des milliers d'autres). Au programme : du punk-rock teinté de pop, gavé de mélodies et énergique à souhait. C'est frais, entraînant et surtout, ça n'a pas pris une ride. Les amateurs des groupes de Serrières (Uncommonmenfrommars, The Pookies et tout ce que la famille Follain aura touché de près ou de loin) ne seront pas perdus à l'écoute de cet EP, surtout au niveau des voix (les refrains

sont bluffants, notamment sur «Without saying anything») et les autres passeront forcément un bon moment à l'écoute (et à la réécoute) de Little Box, si tant est qu'ils ne soient pas allergiques aux guitares et qu'ils aient quelques accointances avec les morceaux francs et directs. Franchement, ça méritait bien une chronique tardive. En tout cas, tu peux écouter le disque sur <https://littlebox.bandcamp.com> et peut être qu'avec un peu de chance, tu pourras trouver un exemplaire du digisleeve à l'artwork soigné.

■ Gui de Champi





LES THUGS

KEXP Session 10-07-2008

Vinyle 25 cm / Digital



VANILLA BLUE

Dark Cities

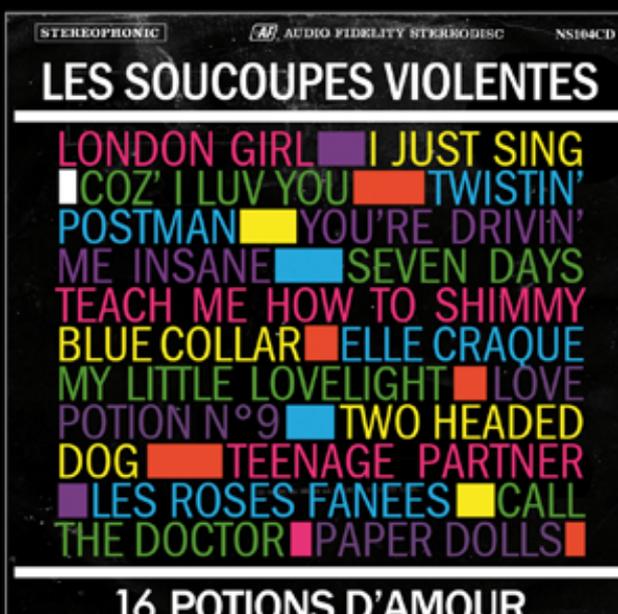
LP couleur + CD inclus / Digital



FOGGY BOTTOM

Dans Cet Endroit

CD Digipack / Digital



16 POTIONS D'AMOUR

LES SOUCOUPES VIOLENTES

16 Potions d'Amour

CD Digisleeve / Digital

WEB: nineteensomething.fr • SHOP: nineteensomething.bigcartel.com

MUSIC: nineteensomething.bandcamp.com

W-FENEC
MAGAZINE

HAPPY #50 !!

Pour l'occasion, offre spéciale :

5 CD* = 50€ port compris

<https://tinyurl.com/waswwdj>



(*) BURNING HEADS Under Their Influence, FOGGY BOTTOM Dans Cet Endroit, SOUCOUPES VIOLENTES 16 Potions d'Amour, THE FLICKER Your Last Day On Earth, LES THUGS Live Paris 1999



DERYA YILDIRIM & GRUP ŞİMŞEK

DOST 1

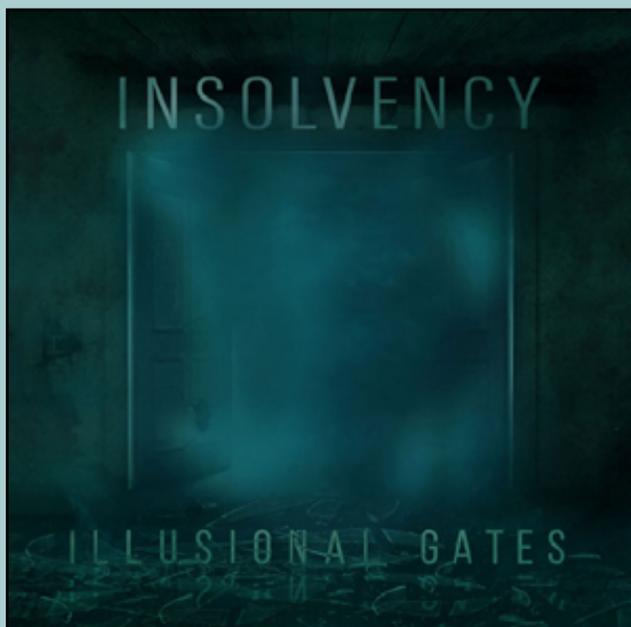
(Catapulte Records / Les Disques Bongo Joe)

Petit retour en arrière. Début 2020, comme je le fais très souvent avec les festivals qui m'attirent, j'exécute un travail de repérage et d'écoutes des artistes présents à l'affiche de La Villette Sonique afin de préparer au mieux mon «planning de visite» (avant de constater avec désarroi un peu plus tard l'annulation de cette édition). Comme à l'accoutumée, pas mal de formations me sont déjà familières mais certaines m'ont échappées dont Derya Yildirim & Grup Simsek. J'avais un bon pressentiment sur ce nom étrange d'origine turque car je me doutais que derrière tout ça se cacherait très probablement une création à base de sons orientaux accompagnés d'un petit je-ne-sais-quoi. Au bout de quelques secondes d'écoutes de leur premier disque Kar yagar, ce petit je-ne-sais-quoi se livrait naturellement à mes oreilles : le psychédéisme sous différents formats (rock, pop, funk, folk...). Comme si les Doors étaient turcs (le nom de la référence est interchangeable en fonction du titre joué) ! J'étais davantage frustré de ne pas pouvoir découvrir cette formation berlinoise menée par la chanteuse et joueuse de ba lama (luth turc) Derya Yildirim, accompagnée de musiciens européens, dont un français, tous liés au label stéphano-londonien Catapulte Records (Guess What, L'Orchestre du Montplaisant, Phat Dat).

La bande a sorti l'année dernière son deuxième album, le premier volet d'un diptyque appelé Dost («ami» en turc), le suivant étant attendu prochainement car le groupe est sorti du studio en décembre dernier. Dost 1 continue sur la lancée de Kar yagar, en tout cas dans les grandes lignes puisque Derya Yildirim & Grup Simsek continue son exploration psyché-pop à la fois dans des reprises de chansons folkloriques traditionnelles anatolienne («Hop cerkez», «Deniz dalgasiz olmaz») mais également à travers des morceaux originaux tous plus aboutis les uns que les autres. Au menu de ce Dost 1 : «The trip», morceau inaugural instrumental, dévoile un univers psychédélique inspiré des BO de films turcs classiques des années 70 ; «Haydar haydar» est une ballade soyeuse dont les textes sont issus d'un poème alévi d'Anatolie traitant de philosophie et de spiritualité ; «Deniz dalgasiz olmaz», quant à elle, est une chanson joviale et dansante qui se trouve être une version personnalisée par Derya d'une chanson folklorique traditionnelle mettant en valeur la beauté du saz ; sur la sensible «Hastane önü», Derya évoque avec passion la maladie d'après un poème autobiographique de sa tante ; «Hop cerkez», chanson folklorique anatolienne d'Ankara, est dépayssante notamment avec son solo final d'orgue et de flûte et invite inévitablement au voyage ; enfin «Sunrise» conclue le disque de manière cosmique en laissant notamment s'exprimer un clavier aux sons mystérieux.

Vous l'aurez compris, Dost 1 est une œuvre riche et unique, et sa réussite n'est pas le seul fait de son écriture ou bien de ses instruments. En effet, la somptueuse et vibrante voix de Derya est un marqueur fort de la personnalité de cette formation, si bien que quand vous aurez découvert Derya Yildirim & Grup Simsek et cette façon astucieuse de se réapproprier le passé, nul doute que vous constaterez in fine qu'il n'existe pas deux groupes comme ça.

■ Ted



INSOLVENCY

ILLUSIONAL GATES

[Autoproduction]

Antagonism of the soul avait placé Insolvençy sur l'échiquier métal français avec l'intention de ne pas être un simple «pion», s'ils ne sont pas encore les rois, ce nouvel opus les amène, au moins, au rang de «cavalier». Cette pièce aux déplacements fantasmagiques, capable des meilleures surprises, combinant à la fois puissance et finesse, présente dans les corps à corps et qu'on cherche à préserver.

Depuis ce premier album, le groupe a grandi (avec d'autres concerts malgré la période), a du faire face à un changement de batteur (Prosper

a remplacé Mickael) et s'est fait de nouveaux amis qui sont venus renforcer les compositions. Les amateurs de featuring seront ravis d'entendre la voix de l'américain Ryan Kirby (Fit For a King) et de l'australien CJ (Thy Art Is Murder), ils apportent leur petite touche personnelle dans l'univers d'Insolvençy et s'intègrent assez facilement dans le décor. Aussi sympathiques soient ces guests et leurs prestations, c'est assez négligeable comparé au travail de Pierre Le Pape (Melted Space entre autres) qui, s'il n'est pas officiellement membre du groupe, a fait passer ses claviers dans Illusional Gates, les boucles et les arrangements électroniques sont assez présents mais ne dénaturent pas l'essence metalcore du combo, c'est donc un gros boulot de fond qui a été abattu pour réussir à se fondre dans la mêlée, apporter un vrai plus sans modifier l'ADN préexistant. On ne perd donc rien en blast, en mélodies en variations dans les chants (une belle palette de nuances du plus clair au plus growl), en riffs incisifs, en rythmiques millimétrées... Les touches de synthé mettent en relief certains éléments et ajoutent de la profondeur quand le quatuor décide de donner de l'air à ses morceaux, le retour à la brutalité n'en est que plus percutant.

Insolvençy continue sa route et sa progression, évitant les pièges, se décalant pour mieux attaquer, trois pas de côté, deux pas en avant, c'est avec ce genre de crochets qu'ils marquent des points et se rapprochent de la place du roi. Gardons donc un œil sur eux si on ne veut pas être mis en échec.

■ Oli





EXISTANCE

WOLF ATTACK

(Black Viper Records)

Tout est parti d'un mail reçu de l'attaché de presse d'Existance (salut Roger !). J'ai été intrigué par la pochette de Wolf attack, troisième album du groupe présent dans le circuit depuis une bonne douzaine d'années. Ce n'est clairement pas le type d'artwork que je préfère, mais je ne sais pas pourquoi, j'ai été comme attiré. Et comme je suis un peu curieux sur les bords, je suis donc allé écouter ce qui se tramait derrière tout ça. Grand bien m'en a fait, car cela aurait été dommage de passer à côté d'un (très) bon disque de heavy metal.

En onze titres (dont un dernier en français, reprise du groupe H Bomb dans lequel officiait le défunt père du chanteur Julian), Existance place la barre très haut. Du style «record du monde du saut à la perche». Véritable rouleau compresseur doté de deux artificiers aux guitares et d'une basse/batterie atomique, le quatuor parisien est le mix parfait entre les tubes de Saxon, les mélodies imparables d'Iron Maiden et la rage de Judas Priest. Rien que ça. Produit par François Merle (guitariste du légendaire combo français Manigance), ce disque a tout pour plaire : un son béton, des compos irréprochables, des refrains, que dis-je, des hymnes à hurler pendant les concerts, et des soli de guitares de haute volée. Les réfractaires aux voix perchées gorgées de delay et les allergiques au heavy qui sent bon les années 70/80 ne trouveront pas leur bonheur avec ce disque, tandis que les aficionados du style ne manqueront pas d'être comblés à l'écoute de ces titres efficaces et variés. Car ce disque regorge de bonnes chansons, qu'elles soient fun («Rock 'n roll»), mid tempo («Jenny's dreams», «Sniper alley»), thrashisantes («Peracher of insanity») ou tout simplement heavy ! («Highgate vampire», «Gwendoline»). Et c'est incontestablement «Power of the gods», LE tube du disque, qui décroche la timbale du «morceau qui va te trotter dans la tête un bon moment». La palette vocale du chanteur (large et distrayante) et les compositions solides et variées font de Wolf attack un disque indispensable pour tous les amateurs du genre. C'est parfaitement exécuté, c'est frais même si ce style musical peut sembler désuet et surtout, c'est clair, net et précis. Chapeau.

■ Gui de Champi





JIM LINDBERG

SONGS OF THE HELKHORN TRAIL

(Epitaph)

Dans la série «Bon les copains, les trips avec les guitares saturées à max qui me font saigner les oreilles, la batterie qui m'explode la cage thoracique, la basse qui rentre en résonance avec mon palpitant et moi qui suis obligé de gueuler comme un veau pour me faire entendre, ça me saoule ! j'ai besoin de calme, chanter avec ma guitare, un peu de nature, plus d'acoustique. Je vais faire un album perso et je reviens !», voilà Jim Lindberg, frontman du mythique Pennywise (que je ne prends même pas la peine de présenter tellement c'est une des références de punk-rock US) qui prend la tangente pour la jouer en mode solo.

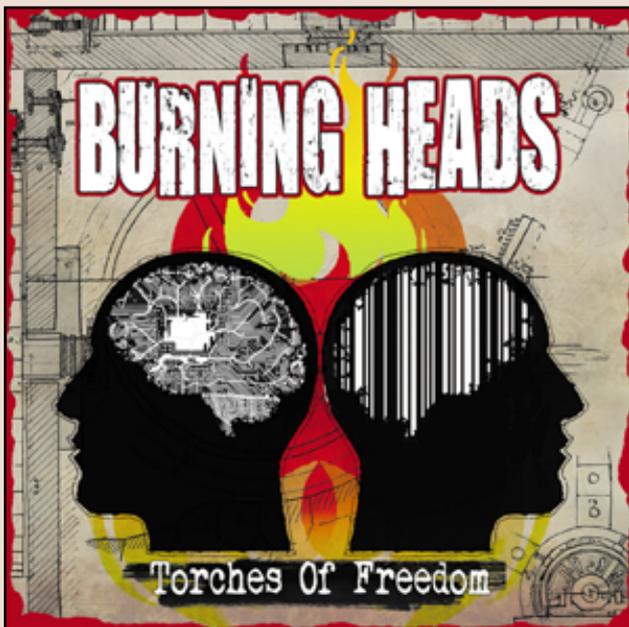
Pour ce premier LP personnel, et contrairement à ce que pourrait laisser entendre l'artwork, Jim Lindberg n'est pas parti à dos de mule, et s'est mis à écrire seul, avec sa guitare, au milieu du Canada, dans le bled paumé, ...pardon, la ville d'Helkhorn et ses 461 habitants. Accompagné de Marc Orrell, guitariste des Dropkick Murphys, de David Hidalgo Jr, batteur de Social Distorsion et de Joe Gittleman, bassiste des Mighty Mighty Bosstones, Jim Lindberg s'assied autour du feu de bois avec ce joli petit monde pour plus de 40 minutes de rock folk relativement convenu. Balades plus ou moins jouées, single «The palm of your hand» ou «I feel like the sun», très youpi content, titres plus épurés et plus mélancoliques comme «Hello again» ou «Long way to go», voire folks comme «On fire». Les arran-

gements sont variés (ici un violon, là une trompette...), les guests nombreux. Il faut dépasser le titre introductif un peu trop entendu et gentillet pour apprécier vraiment l'album (sauf si tu fais partie de la fanbase punk-rock de Pennywise et que tu espérais un nouvel About time, alors là, même pas la peine de tendre l'oreille, non, non, n'essaie surtout pas). En bref, dans la série des chanteurs de bons groupes rock en mode solo qui découvrent la campagne, après le Cold as a clay de Greg Graffin et le superbe Into the wild d'Eddie Vedder, voici la vision de Jim Lindberg avec peut-être un semblant d'optimisme, de joie en plus, et de la folie en moins (mais passé 55 ans, on arrive peut-être moins facilement à hurler «Fuck authority»).

■ Eric

Photo : Brent Broza





BURNING HEADS

TORCHES OF FREEDOM

[Kicking Records]

Pour évènement exceptionnel, format exceptionnel ! La sortie d'un album des Burning Heads est toujours quelque chose de particulier, alors la team HuGuiGui a déployé la grande technologie et ses bons mots pour te faire part de son avis sur Torches of freedom, 14ème album de nos orléanais préférés.

- Alors mon bon Circus, t'en penses quoi de ce nouveau disque des Burning ? De mon côté, j'ai toujours cette petite appréhension quand il s'agit de les enfourner dans ma hi-fi. Sera-t-il aussi bien que le précédent ? Je me pose décidément trop de questions car ce disque, n'ayons pas peur de le dire, passe comme une lettre à la Poste.

- Et bien non seulement je n'en pense que du bien mais je divulgâche direct, pour moi c'est leur meilleur album depuis Taranto ! Oui m'sieur ! Pas un morceau n'est à jeter et il regorge de tubes qui auraient tout autant eu leur place sur Escape ou Super modern world.

- Le meilleur depuis Taranto ? Ah ouais, carrément. Tu n'y vas pas avec le dos de la cuillère. Mais je te rejoins sur cette analyse, même si j'ai un sacré faible pour le double album précédent [Choose your trap]. Je pense que la production de Guillaume Dussaud y est pour beaucoup. En tout cas, «Wrong direction» et «Not a robot» auraient pu figurer sur la tracklist du génial album power pop/punk qui n'a pas eu l'intérêt qu'il méritait. Et pour rebondir sur ta dernière

phrase très pertinente, je considère Torches of freedom comme un patchwork réussi de tout ce que les Burning Heads ont fait de mieux dans leur carrière. «Gwardeath & Nasty» aurait pu se retrouver sur Escape, «C.O.L.L.A.P.S.E.» sur Be one with the flammes et «Anger of yesterday» a des faux airs de «Reaction». Et ce chant, qu'en penses-tu ?

- En effet mon cher Gui, on retrouve ici tout ce qu'on aime chez les Burning et les fans de la première heure ne seront nullement dépayés. Pour ceux un peu sceptiques, qui ont des boutons quand on leur dit «le changement c'est maintenant», il y a des petites touches de nostalgie et clin d'œil par ci par là. Le morceau «Gwardeath & Nasty» qui commence par un bon vieux «Hey you!», le titre clin d'œil «Endless loop (in my head)», une petite souplesse reggae (pas plus qu'il n'en faut), des mid tempos efficaces... et pour ce qui est du chant, dire que Fra fait grave le job est un doux euphémisme. Déjà sur leur compil Under their influences, c'est son morceau qui sonnait le plus Burning, sa voix étant assez proche de celle de Pierre, l'essai est transformé ici. On est vraiment en terrain familier ! Même l'artwork est... hum. dans la lignée des précédents, ahaha.

- On peut également citer cette fabuleuse reprise de «In my head» de Ravi sur le tribute du premier album (sold out depuis longtemps) où Fra fait un travail formidable. Pour en revenir à notre sujet principal, c'est à tout fait vrai : le chant de Fra s'intègre parfaitement aux mélodies du combo d'Orléans. Fra ne copie pas le chant de Pierre. Non. Il se l'approprie. Avec une nuance de taille : ses influences. Tu ne trouves pas que ça sonne bien à l'anglaise tout ça ?

- Complètement ! La touche punk hxc américaine en mode vénère est moins prégnante et s'est étoffée de références plus anglaises dans le chant. mais aussi dans les guitares. Là-dessus c'est le retour de Phil qui a été déterminant. On dirait que le gars a été cryogénisé et il revient 20 ans après, comme si de rien n'était, avec plein d'idées, de gimmicks et apportant un jeu plus aéré, moins frontal. Ça leur ouvrait davantage de possibilités au niveau des compos et ils s'en sont plutôt bien saisis, non ?

- Cryogénisé ? Mais mon bon Circus, je crie au génie là ! N'oublions pas, pour faire toujours notre référence à Taranto, que ce disque a été composé à l'époque de Escape et que notre bon Phil est donc à l'origine de cette pelleté de tubes. Quoi qu'il en soit, j'en reviens à dire, mais cela me semble important d'être souligné, que Torches of freedom est d'une diversité attrayante. Pas-

ser d'un morceau punk hardcore («Gwardeath & Nasty») à une sucrerie («The way you lie», mon titre préféré) bourrée de mélodies vocales (chapeau aux chœurs qui sont parfaits du début à la fin) puis rebondir sur un morceau quasi mélancolique («Wrong direction»), c'est du grand art. Et que dire de ce final complètement inédit mais tout de même familier dans la sonorité ?

- Un peu qu'on va en parler de «Once in a blue moon» ! Ce dernier titre est complètement dingue ! Et c'est celui-ci, perso, mon préféré (avec «Wrong direction»). Surtout la deuxième partie, instrumentale et ces riffs de la mort qui tue, alors qu'on aurait pu penser le morceau terminé. On s'éloigne un peu des Burning, je trouve, avec les quasi 6 minutes mais ça ne laisse augurer que du bon pour la suite. L'Histoire jugera si Torches of freedom mérite d'être sur le podium des albums (conversation toujours sujette à discordes, voire disputes irréversibles) mais la cuvée Burning de 2022 est un excellent cru. J'imagine que tu ne me contrediras pas.

- Effectivement, je ne vais pas te contredire. Tel un chat, ce groupe retombe toujours sur ses

pattes et je me réjouis par avance des concerts qui intégreront ces chansons dans la setlist. Et à celui qui me rétorquera que les Burning sans Pierre, ce n'est pas les Burning, je lui répondrai ceci : certes, les Burning sont dorénavant sans Pierre, mais il a été remplacé par un roc(keur) et tu n'auras qu'à écouter ce disque pour te rendre compte que le Fun, la Passion, et l'Énergie sont toujours au programme !

■ Gui de Champi et Guillaume Circus





...LARNING

BURNING HEADS

OYEZ OYEZ, MESDAMES, MESDEMOISELLES, MESSIEURS, C'EST LE RETOUR DES BURNING HEADS ! NOUVEL ALBUM (LE 1ER AVRIL, ET CE N'EST PAS UNE BLAGUE), NOUVELLES TOURNÉE, JBE FAIT UN TOUR D'HORIZON DE LA QUESTION. FUN, PASSION, ÉNERGIE, C'EST PARTI !!!

Salut JBe, ça fait plaisir de retrouver les Burning avec un nouvel album studio. Il s'est passé pas mal de choses depuis la sortie de Choose your trap, le précédent (double) album. Vous avez été sur la route (encore et toujours), vous avez fêté vos 30 ans lors d'une super tournée, une journée vous a été dédiée au Hellfest (et quelle journée !), Pierre est parti, Fra est arrivé, Phil est revenu, vous avez fait le sujet d'un super bouquin, vous avez sorti un chouette album de covers en faisant participer plein de copains, vous avez sorti un 45 T chez Kicking et avez donc enregistré ce nouvel album. Quel regard portes-tu avec du recul sur cette période riche... et mouvementée ?

Rien de tout ça n'était évidemment prévu à l'avance mais tout s'est encore une fois presque parfaitement enchaîné. Avec le recul, je pense que toutes les options qui se sont offertes nous ont permis de faire une transition plutôt souple pour repartir avec un nouveau line-up.

Je pense qu'on aura même réussi à se sortir de la période Covid sans trop de dégâts pour le groupe, grâce notamment à l'album de reprises, *Under their influence* puis à la sortie du livre *HEY YOU!*, une histoire orale des Burning Heads de Gwardeath et Nasty Samy qui nous a permis de faire quelques «conférences» un peu punk et de revoir du monde alors que les concerts (debout) n'étaient pas autorisés.

Mais ce qui a aussi été décisif dans cette période, c'est la tournée *The Big Takeover* avec Le Peuple de l'Herbe et Brain Damage en octobre-novembre 2019. Ce sont eux, les premiers qui ont crus en nous : la tournée s'est décidée fin 2018 sur une idée de Fab et du Peuple de l'Herbe. On les a tout de suite mis au courant de notre situation et ils ne nous ont pas lâchés malgré le grand flou de la période pour nous car on savait que Pierre arrêterait à la fin de l'année,

Phil arrivait à peine dans le groupe, on projetait de faire un album de reprises, il n'y avait pas encore de chanteur défini pour le groupe... juste l'envie d'avancer. Ces concerts ont été un vrai baptême du feu : c'étaient les premiers avec le nouveau line-up, Phil n'était quasiment pas remonté sur scène depuis une vingtaine d'années, Fra incorporait tout juste le groupe et on n'avait fait que quelques répètes à cinq avant les premières dates. chaud !!!

Heureusement qu'on n'était pas tout seuls sur la route. Grâce aux gars du Peuple de l'Herbe et de Brain Damage et à leur bienveillance, on a pu appréhender les concerts avec beaucoup moins de stress. Les retours qu'ils nous faisaient et l'accueil du public sur l'ensemble des dates nous ont confortés quant à l'avenir du groupe.

Fra apparaît sur l'album de cover *Under their influence* sous l'identité du chanteur de *The Eternal Youth* et non des Burning Heads. Peut-on en déduire que son contrat à durée indéterminé prend effet au premier avril avec la sortie du disque et que la période d'essai du 45 tours *Fear is a liar* a été concluante ?

Tous les contrats prennent effet au 1er avril : c'est une bonne date pour signer un contrat (rires). Non, comme tu peux le voir, son contrat, si contrat il y a, a pris effet bien avant la sortie du prochain album. Et le 45 T était un petit «en cas» de cette fin d'année, histoire de faire patienter un peu en attendant la suite. Pour reprendre la boutade du Tomoï : Fra a participé à un concours avec l'album de reprises, il a rendu sa copie en premier, ce qui est vrai, alors on l'a embauché !

Le processus d'écriture de ce disque a-t-il commencé avec Pierre ? En étant aujourd'hui à cinq avec un chanteur exclusivement dédié au chant, avez-vous changé votre ma-

nière de composer ?

Torches of freedom est 100% Burning Heads actuel : aucun des morceaux n'a été commencé quand Pierre était encore dans le groupe. À la rigueur, on avait pensé faire un album de reprises avec Pierre mais sans jamais concrétiser l'affaire ni choisir de morceaux. Ce qui a changé, c'est justement que nous sommes 5 et que Fra, même s'il est uniquement dévoué au chant, est aussi un excellent musicien. On s'est même aperçu qu'il était un très bon arrangeur !!! La façon de composer a un peu évolué du fait de la distance qui nous sépare et des frontières qui sont apparues à l'intérieur même du pays avec les attestations de déplacement et les interdictions de changer de département. On a un peu plus travaillé à distance du coup, nous aussi. Sinon, Phil est arrivé au local avec une énorme boîte à riffs dans laquelle on s'est pas mal servi pour les nouveaux morceaux...

Pour les nuls en anglais, de quoi causent les textes de ce nouveau disque ? Et bravo pour le clin d'œil aux auteurs du livre HEY YOU!

Et ouais, merci. Le morceau s'y prêtait bien, c'était l'occasion de leur rendre hommage, Fra a sauté dessus !!! Sinon, les textes sont un peu des reflets de notre société. Ça navigue de l'addiction aux pharmacopées aux doutes sur le sens de la vie, de la gestion politique catastrophique des différents gouvernements aux mouvements de masse sur les réseaux sociaux mais ça parle aussi d'amour !!!

J'ai la chance d'écouter l'album depuis quelques semaines et j'ai l'impression d'entendre un best of des Burning, avec des brûlots comme «C.O.L.L.A.P.S.E» ou «Gwardeth & Nasty» qu'on aurait pu trouver sur Escape, des hits qui auraient leur place sur Super modern world et des titres plus pop à la Taranto (Once in a blue). Je me trompe ?

Bah merci !!! En tout, je crois qu'il y a eu plus d'une vingtaine de morceaux qui ont été composés. Certains ne sont même pas sortis du local, on a fait un choix pour ceux qu'on voulait vraiment enregistrer. On ne voulait pas que le disque soit trop long, on a donc aussi pu choisir entre les morceaux qu'on avait enregistrés pour pouvoir sortir un album cohérent et en

plus avoir trois morceaux assez représentatifs de l'esprit Burning Heads à mettre sur un EP (Fear is a liar).

C'est une volonté ou bien vous vous êtes laissé aller au gré du vent ?

Il n'y a pas eu vraiment de volonté de ressembler à tel ou tel album, sauf peut-être au niveau du tempo général ou j'ai un peu fait du forcing pour le tirer vers le haut.

Les influences plus «anglaises» de Fra se ressentent sur le disque, a-t-il consciemment ou inconsciemment déjà imposé son style ?

Évidemment, Fra ou Phil apportent leurs influences, ça a d'ailleurs toujours été le cas, je pense, à chaque changement de musicien. Et oui, la Normandie n'est vraiment pas loin de l'Angleterre et Fra a écouté beaucoup de groupes Punk et Post Punk British pendant sa jeunesse, ce qui en effet se ressent sur Torches of freedom.

Un mot (ou dix) sur Guillaume (encore un !) Doussaud, le producteur de l'album. Fra a bossé avec lui avec The Eternal Youth et Ravi, mais de votre côté, ça faisait longtemps que vous n'aviez pas confié le bébé à un membre extérieur de la famille (que ce soit Pierre ou Dudu votre sondier employé de la diplomatie française)

Oui, c'est vrai. On ne le connaissait pas, ni son studio, si ce n'est de réputation, le Swan Sound Studio est l'ancien Studio de La Souleuvre, mais par contre, Fra le connaissait très bien et savait que ça pourrait nous convenir. On lui a fait confiance et encore une fois, cette option était la bonne !!! Le studio est très agréable, perdu dans le bocage normand, on peut y faire du bruit sans déranger personne. Il y a une très belle salle de prise pour les batteries et il est très bien équipé. En plus, il y a un sleeping, une cuisine, etc., ce qui fait qu'on a pu y rester en immersion une bonne quinzaine de jours sans peiner.

Guillaume «Su-Sucre» est très bon dans son rôle d'ingénieur studio, il connaît parfaitement son matos, mais il a même eu aussi un rôle de production car le gars a une très bonne oreille et est très patient. Il travaille vite, a de bonnes idées et sait très bien faire sonner un mix.

Même la mise à plat sonnait déjà grave !!! Bref, c'était une très bonne découverte pour nous et je pense que nous sommes tous très fiers du résultat. Bon, c'est vrai qu'il travaille vite mais je crois qu'il a quand même passé beaucoup de temps sur l'album !!!

Autre nouveauté de taille : le disque sort chez Kicking Records. Depuis la fin de l'aventure Yelen, vos disques sortaient sur votre propre label. Il y a bien eu quelques 45 T et même le live américain sortis sur d'autres labels, mais un album studio hors Opposite, ça fait presque vingt piges. Qu'est-ce qui a motivé ce choix ?

C'est une sorte de coprod qu'Opposite fait avec Kicking, on sort sur les deux labels et on partage les frais. En plus, Kicking bosse déjà avec [integral] qui est aussi le distributeur pour Burning Heads avec Opposite, il peut prendre en charge ce business, ce qui est bien cool pour nous aussi. Et puis, même si Boris et Ben font du bon boulot pour Opposite, le label est un «à côté» géré par leur asso PPandM. Pour Kicking ce n'est pas pareil : pour Mr Cu!, ce label est un boulot à plein temps, on voit la différence.

Pour un groupe qui passait son temps sur les routes de France et de Navarre, le confinement a dû être un sacré choc. Comment s'est passée cette période ?

Si on parle de la route et des concerts, c'est clair que ça nous a rajouté un coup sur le moral mais de toute façon, on n'était pas encore tout à fait prêt à reprendre la route.

Si on reprend la chronologie :

- fin 2018, Peter arrête le groupe, on se retrouve à quatre avec Philippe qui reprend la guitare mais on n'a pas de chanteur.

- début 2019, on enregistre l'album de reprises *Under their influence*, il nous faut encore un peu de temps pour finaliser l'album car on ne peut poser les chœurs qu'une fois que toutes les voix des différents chanteurs et chanteuses sont elles-mêmes posées sur les morceaux.

- fin 2019, Fra intègre le groupe et on part faire le Big Takeover Tour pour dix dates avec Le Peuple de l'Herbe et Brain Damage.

- début 2020 on pensait sortir *Under their influence* mais le confinement nous a stoppés net. On en a profité pour sortir un morceau tous les deux jours sur les réseaux sociaux pendant





la deuxième partie du confinement. Avec les dix-neuf morceaux, on a pu tenir jusqu'à la fin !
- fin 2020, HEY YOU!, une histoire orale des Burning Heads sort, on en profite, vu que les concerts (debout) ne sont pas autorisés, pour faire quelques dates de présentation du livre avec Guillaume Gwardeath et Nasty Samy, vite arrêtées pour cause de couvre-feu et re-confinement non confinés.

- début 2021, enregistrement de Torches of freedom et sortie physique de Under their influence (Kicking Records).

- et enfin à partir de l'été : des concerts !!!

Bon, on n'a pas encore retrouvé notre «rythme de croisière», loin de là, mais on a quand même la chance d'avoir pu jouer en cette fin d'année, ce n'est pas le cas de tous les groupes, j'en suis bien conscient.

Les Burning sont tous intermittents ? Malgré les aides de l'État, la période de la pandémie aurait-elle pu saborder le groupe ?

Tous sauf Fra, qui a quitté son taff fin 2019 et entrepris une reconversion. Il pensait aussi pouvoir profiter des concerts et peut-être devenir intermittent mais la «pandémie» est passée par là et malheureusement, il en est encore loin. Comme tu vois, on a quand même réussi à avoir des projets pour nous aider à tenir tout le long de cette période.

Perso, j'avoue que j'ai quand même eu un énorme coup de blues à la fin du confinement (mai-juin 2020) et j'ai mis pas mal de temps à remonter, ce qui explique peut-être un peu pourquoi l'album Under their influence a mis autant de temps à sortir en physique. Le manque de concerts s'est fait grave ressentir, certes il y a eu dix dates fin 2019 avec le Big Takeover, sinon, 2018 avait été assez «maigre» en terme de concerts (il y a eu de très bonnes dates quand même, dont Le Hellfest mais en fait la vraie période de concerts remontait à la tournée des 30 ans fin 2017. presque 3 ans avant !!!

Ça a l'air de se détendre du côté des restrictions sanitaires. Quel est l'avenir à court, moyen et long terme pour les Burning ?

À court terme, l'album Torches of freedom sort le 1er avril, tout est prêt, il n'y a plus qu'à le mettre dans les bacs. Encore bravo Mr Cu! pour

ce timing !!! On sort quelques singles pour teaser, ainsi que des clips !!!

À venir, une bonne dizaine de dates, fin avril-début mai, pour promouvoir l'album, puis quelques dates sur l'été et l'automne car il a fallu jongler entre les boulots des uns et les tournées des autres puis une tournée qui s'organise sur la fin de l'année en novembre-décembre.

Taranto comprenait le frontal «Bush a bush». Si je vous propose de sortir un 45 T avec un titre s'intitulant «Rase Poutine», vous relevez le défi ?

Ah mais ça c'est déjà fait, c'est même un morceau de Boney M !!!

Tribune libre, cher ami. S'il y a quelque chose à ajouter, c'est le moment.

J'aimerais remercier toutes les personnes qui ont permis au groupe d'être là où il est aujourd'hui, je sais que tu en fais partie aussi alors : merci eul'Gui. Peace.

Merci JBe, merci KK.

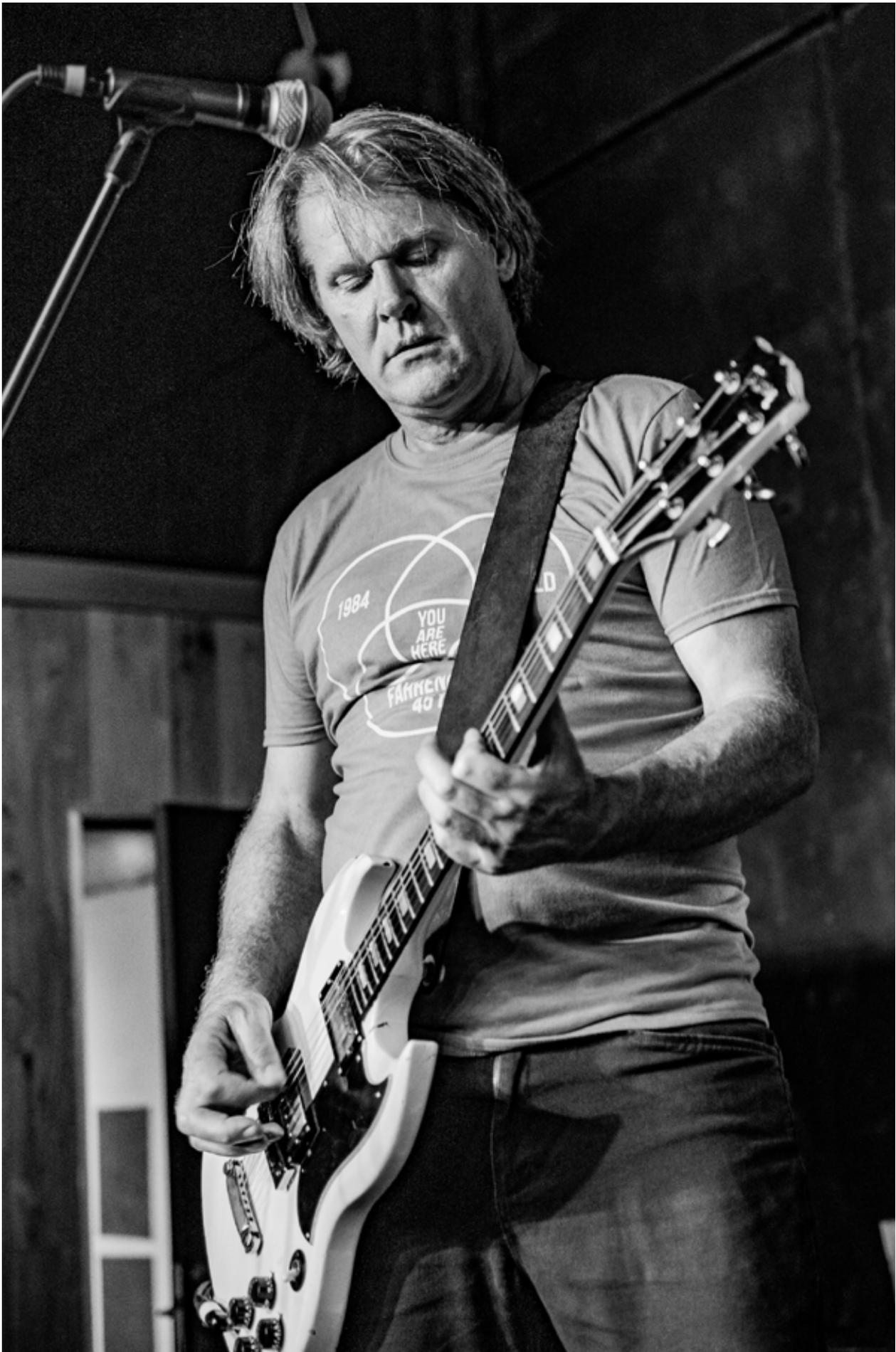
■ Gui de Champi

Photos : JC au Chorus (Clermont-Ferrand)











CHOIR

HYATUS

[Araki Records / Isca Riot]

Choir, c'est quatre amis de Paris et de sa région ayant sorti l'année dernière leur premier album, Hyatus, sur Araki Records (Sheik Anorak, L'Effondras, Tabatha Crash, Aalborg), à savoir une œuvre instrumentale de sept titres qu'on ne sait pas vraiment où placer dans l'échiquier du style rock, et c'est tant mieux ! Ce programme contient souvent pas mal d'effluences post-rock et «indie», accompagnées d'une petite folie noise et un degré moindre de rock fourre-tout. D'ailleurs, pour vous situer, le quatuor évoque Can, Slint, Clues,

Pink Floyd, Sonic Youth, Jesus Lizard, Unwound ou encore Shipping News parmi ses influences. Moins évident en termes de ressemblances pour certaines formations que d'autres, je ne peux cependant rester de marbre quand je lis toutes ces entités qui ont fait, et qui font encore mon bonheur aujourd'hui. La majorité de ces groupes cités ont d'ailleurs le point commun d'avoir une liberté de création totale. Comme Choir.

Ce patronyme peut se comprendre de deux façons : il y a le choir français qui signifie «tomber» ou «être entraîné vers le bas», et le choir anglais se traduisant par «chœur» ou «chorale». Étant donné l'absence de chant (qui tend parfois à manquer sur certains titres), la signification française semble plus appropriée pour ce groupe qui, en effet, dessine des ambiances musicales assez renversantes, sans être un grand pilonneur de tympanes. Non, Hyatus c'est plutôt de manière générale un joli équilibre de douceur et de perturbations, une gifle et une caresse à la fois, de l'exaltation, de l'émotion grâce à un sens aiguisé de l'harmonie, le travail d'écriture minutieux des cordes n'étant pas étranger à tout cela. Si vous vous sentez à l'aise avec les ambiances instrumentales progressives et vallonnées, et que vous aimez le «post-rock pas chiant» (Choir se décrit ainsi), foncez vite découvrir cet aventureux Hyatus.

■ Ted

Photo : Laurent Hannoun





LIONHEART

SECOND NATURE

[Metalville]

Lionheart n'a pas besoin de biographe. Le background de ses cinq musiciens britanniques se suffit à lui-même pour savoir de quoi on cause. Et le dossier est si volumineux qu'il a fait l'objet d'un insert dans le digipack sous forme d'une liste sous le blaze de chaque zicos et d'un «circle of bands» dont je ne résiste pas à te faire profiter en cliquant sur ce lien hypertexte ! Dennis Straton, Lee Small, Steve Mann, Clive Edwards et Rocky Newton ont donc notamment joué dans Iron Maiden, United Nations, House of X, Michael

Schenker Group, UFO, et des dizaines d'autres formations. Les types ont donc de la bouteille et tu sais sur quel chemin tes oreilles vont s'aventurer quand il s'agit d'enfourner la réédition de Second nature.

Initialement paru en 2017, le deuxième album (qui succède à Hot tonight édité en 1984) a fait l'objet d'un petit lifting sonore et s'est vu agrémenté de deux titres bonus dans le cadre de sa distribution internationale via Metalville. Une belle manière de souhaiter à l'auditeur la bienvenue dans le monde merveilleux de son classic british rock un poil poussiéreux mais tellement scintillant et parfois même étincelant. Les tubes se bousculent dans ce disque à l'artwork un peu douteux, et les fans de guitares tranchantes et mélodieuses, de descentes de tom et de cha(n)t perché en auront pour leur argent. Pas la peine de passer tous les titres en revue, ils méritent tous de figurer en heavy rotation sur les radios hard FM. Ce groupe t'évoquera successivement Europe, Night Ranger, Foreigner et toute la team des biens peignés de la scène hard rock qui font pleurer les filles et les garçons. Même le synthé et les balades ont touché mon petit cœur de rockeur, c'est dire. Ça sonne parfois un peu vieillot, mais c'est finement exécuté par une bande de musiciens parfaitement aguerris. Back to the 80's en mode retour vers le futur. Bien joué les man !

■ Gui de Champi



Singularités

AGENCE ATYPIQUE
DE RELATIONS PUBLIQUES

Fier partenaire du petit renard
des sables depuis 20 ans !



Merci à l'équipe de passionnés d'être encore si productive, d'avoir su se renouveler et de nous offrir la possibilité, à nous, attachés de presse, de leur proposer toute notre diversité !

Wfenec, c'est de la passion évidemment mais également, une très belle ouverture d'esprit qui permet à chaque projet d'exister.

Longue vie à vous, enjoy le #50 et on rempile jusqu'au #100.

Augmentez votre visibilité par les médias

ILS NOUS FONT CONFIANCE :
IGORRR • RISE OF THE NORTHSTAR • RAGE TOUR • RUSH FESTIVAL
ROCK IN BOURLON FESTIVAL & MANY MORE...

www.agencesingularites.fr



CASSE GUEULE

MANNUS

L'INTELLIGENCE ACCIDENTELLE

[Gonzaï Records]

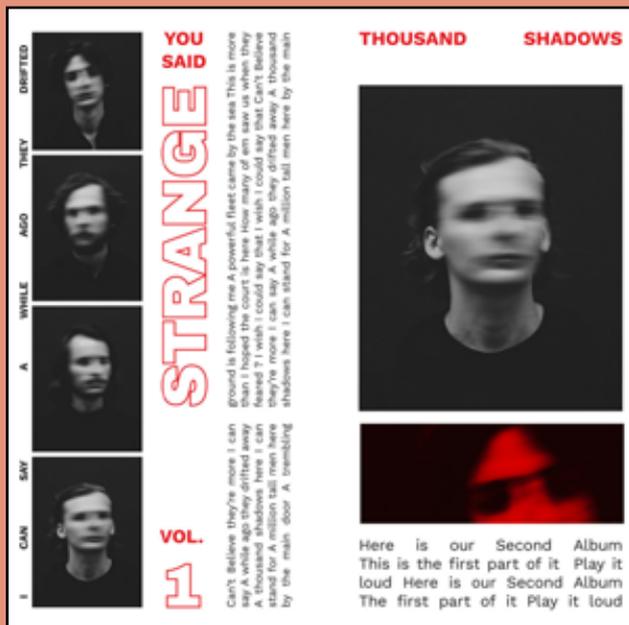
Le groupe sujet à cette chronique est, à coup sûr, l'un des plus incongrus de tous ceux qui sont passés sur nos pages. Un OMNI (Objet Musical Non Identifié) dont on vous avait déjà parlé, rappelez-vous, lors de La Ferme Électrique en 2019. Son nom ne s'invente pas : Casse Gueule ! Et le moins que l'on puisse dire, c'est que ce trio de «turbo-chanson française» - composé de Pierre Le Dentiste (synthés et boîtes à rythmes), Matthieu Philippe De l'Isle (synthés) et de l'excentrique John Toad au chant - porte à merveille son petit sobriquet. Il vient de sortir un 33 tours chez Gonzaï Records (oui, on parle bien du label du magazine culturel parisien), un «stopera» (un opéra qui dystope) nommé Mannus : L'intelligence accidentelle, soit un album-concept d'anticipation dans lequel des sujets aussi variés que le télé-chômage, le manger fabriqué avec les poubelles ou encore l'humanité confinée dans une barre d'immeuble de la taille de l'Europe, y sont abordés. Le trio a un certain sens de l'humour (c'est peu de le dire), de par son écriture loufoque, et sa musique renforce le propos.

Mannus : L'intelligence accidentelle, c'est grosso-merdo du son s'inspirant des courants eighties mis en lumière par la magie des Moog et Korg, soutenus par des boîtes à rythmes très rustiques et porté par un chanteur survolté qui se fout complètement (volontairement ?) de la

notion de justesse et de tonalité. Ce qui donne un truc bien casse-gueule mais plutôt unique dans le paysage musical français. Le mérite de ce disque se situe dans l'univers exclusif que réserve chacun de ses titres (synth-pop pour «Conçu pour être content», electro/hip-hop pour «Choisir d'aimer», dark-ambient pour «Partie de la vie», variétés kitsch pour «Tombé sur toi», NIN low-cost pour «Mr Raccourci»), si bien qu'il vous sera difficile de vous plaindre au bureau du service après-vente de Casse Gueule, sauf si bien sûr le style du trio vous horripile. Car il est clairement clivant, le groupe situant son univers à mi-chemin entre DAF, Queen et Daniel Balavoine (tu sais, le dossier de presse raconte souvent des conneries, mais là on a envie de les croire).

Même si certains titres sortent du lot («Conçu pour être content», «Postérieur»), l'expérience Casse Gueule se vit avant tout sur scène. L'écoute du disque ne suffit pas à supplanter le côté vivant et théâtral du trio et son énergie contagieuse.

■ Ted



YOU SAID STRANGE

THOUSAND SHADOWS VOL. 1

(Exag' Records / Le Cèpe Records)

La France compte désormais un certain nombre de groupes à haut potentiel, We Hate You Please Die, Johnny Mafia mais également You Said Strange. Découverts lors d'une des summer sessions de l'Empreinte, un peu par hasard, les YSS avaient produit un set au cordeau de rock indé qui nécessitait de se plonger corps et âme dans leur discographie. Il a fallu commencer par le Salvation prayer de 2018 qui avait la particularité d'avoir été travaillé auprès de Peter Holmsström des Dandy Warhols. Belle carte de visite en

attendant la sortie en fin d'année dernière de ce Thousand shadows Vol. 1 enregistré en famille avec du matériel vintage qui se prête à merveille à leur rock psychédélique.

Ce qui aiguise notre curiosité de prime abord est ce «Vol. 1» qui laisse présager une suite, dans un laps de temps suffisamment rapide pour ne pas laisser trop longtemps ce premier volume solitaire.

La production a été construite comme un échange entre les voix et les chœurs et les différents instruments. Le «Mourning colours» quasi initiatique peut s'apparenter à des incantations vaudous tant les voix sont mises en avant et les chœurs travaillés. Une entrée en matière tout en douceur avec une montée en puissance progressive où les voix laissent place aux instruments qui se déchainent en harmonie. Sur «Run away», des cuivres arrivent à la toute fin du morceau pour ouvrir de nouveaux horizons. La production est léchée et ces milliers d'ombres nous entraînent dans leur danse onirique, presque shamanique à certains moments. L'auditeur se laisse entraîner, capté tout au long de l'album par toutes ces sonorités savamment distillées. Le mix et la prod sont vraiment deux atouts supplémentaires de ce disque. Les voix sont travaillées comme des instruments et permettent une superbe cohérence sur tout l'album. Il nous tarde d'écouter le second volume.

■ JC

Photo : JC Forestier





THE HARTS INDUSTRY

ALL COVERED IN GOLD

[Autoproduction]

Les The Harts Industry reviennent avec leur nouvel EP, *All covered in gold*, qui comporte 5 titres pour un total de 22 minutes 34s de pur bonheur. Ceci «malgré» l'ambiance assez mélancolique de la galette. Les thèmes de l'album touchent «aux désillusions et les désirs d'une génération malmenée par des épreuves telles que l'abandon, le sentiment d'échec ou encore la perte de confiance en soi», comme mentionné par le groupe lui même. Le résultat est un très bon rock efficace, avec de bon riffs, proposant des couches de guitares intéressantes et atmosphériques. Les chansons sont très bien écrites, autant dans les mélodies, les grooves que dans les arrangements. La dynamique des chansons garde l'auditeur intéressé tout le long de l'EP. À la première écoute, cela m'a personnellement rappelé du Quicksand actuel, et par moments du Nada Surf de la grande (bonne) époque. Tout est bien et il n'y a rien à jeter (selon moi). Je recommande donc cet EP de tout cœur, et vais suivre ce groupe dorénavant.

■ Jérôme



SEVEN EYED CROW

ICARUS

[M&O Music]

Alors que j'allais m'atteler à la chronique de cet EP, j'apprends la mort de Mark Lanegan et j'hésite à écrire ces lignes tant je sais que l'article va être influencé par cette triste nouvelle. Comment à cet instant ne plus entendre que des lamentations, des plaintes et la mélancolie dans les cinq nouveaux titres des Bordelais ? Et si la rage de «*Eyes wide shut*» était celle du désespoir ? Tout ça pour revenir au point de départ ? À quoi bon ? Le nerveux «*Until*» me semble désormais déchirant, «*To my old man*» n'est-il pas un message d'adieu ? Les méandres narratifs de «*Visions*» ne sont-ils pas le signe que nous sommes perdus ?

L'humeur du moment peut nous faire ressentir différemment la musique, quand on connaît par cœur certains morceaux, ils peuvent servir de refuge, apporter du réconfort, quand on ne les maîtrise pas forcément (et qu'ils sont pour certains pas si simples à suivre et à mémoriser), ils agissent comme des éponges et se teignent de nos sentiments. Penses-y quand tu écouteras *Icarus*, car les Seven Eyed Crow ont évidemment mis autre chose que de la tristesse dans ces titres, ils y ont mis de l'envie, des idées fouillées, des sons soignés, des ambiances scintillantes, et si on trouve de la douleur aux détours de quelques passages, cet EP brille aussi sur quelques facettes... Shine on you crazy diamond.

■ Oli



YOU SAID STRANGE

DÉCOUVERTS LORS DES SESSIONS D'ÉTÉ DE L'EMPREINTE, SEULE PARENTHÈSE ROCK DANS L'ÉTÉ 2021 SUR PARIS AVEC LA TERRASSE DU TRABENDO / SUPERSONIC, YOU SAID STRANGE AVAIT MARQUÉ DES POINTS PAR SON ROCK PSYCHÉ EN OUVERTURE DES MSS FRNCE. LE GROUPE DE GIVERNY A SORTI EN FIN D'ANNÉE 2021 SON NOUVEL ALBUM, THOUSAND SHADOWS VOL.1 QUI CONFIRME TOUT LE BIEN QUE NOUS PENSONS D'EUX. L'OCCASION NOUS EST DONNÉE DÉCHANGER AVEC EUX SUR CE DISQUE ET PARLER DE LOIN EN LOIN DU VOLUME 2 ET IL ÉTAIT HORS DE QUESTION DE LA LAISSER PASSER.

Tout d'abord, comment allez-vous et comment avez-vous vécu cette période de pandémie ? Cela a-t-il influencé votre façon de composer ou l'album était déjà « dans les tuyaux » avant le covid ?

Ça va, on commence à voir la lumière au bout du tunnel j'ai l'impression, non ? Pour la quatrième fois peut-être. D'abord, comme beaucoup de groupes, ça a été une énorme déception de voir toutes nos tournées partir en fumée, puis très vite on a réalisé que le monde entier était à l'arrêt. On s'est donc vite mis au boulot pour être prêt à sortir un album quand tout repartirait. Le deuxième album était déjà en route avant le premier confinement mais disons que ça a accéléré les choses.

Vous êtes une fratrie qui constitue le socle du groupe, comment en venant de Giverny arrive-t-on à créer un groupe de rock et cette ville est-elle inspirante ?

Alors, Martin (basse/chant) et moi (guitare/chant) sommes frères et partageons le chant lead sur scène mais le groupe est né de la rencontre entre Matthieu (batterie) et moi à la première édition du festival Rock In The Barn à Giverny. Matthieu vient de la ville d'à côté, il faisait partie de la bande d'ados intimidants qui venait foutre le bordel l'été au meilleur spot de baignade dans la rivière de mon village. Je ne sais pas si à l'époque on était fait pour être ensemble mais le destin a fait qu'on s'est rencontré en plein pogo. La semaine d'après il m'a invité à jouer nos premières reprises dans sa chambre, depuis on ne s'est jamais quitté. Le groupe a eu différentes formations, ça a pas mal bougé. Mon frère nous a rejoints à la basse et au chant sur l'écriture du premier EP, Riggi est venu jouer du clavier et du tambourin sur la tournée de ce même disque en 2015. On avait un autre guitariste à l'époque, qui a dû nous quitter pas longtemps après et Riggi a repris la gratte au pied levé.

La musique a une très grande place dans notre éducation. Le papa de Matthieu faisait partie d'un groupe de cold wave dans les années 80 qui s'appelait Brigade Internationale, ils ont même assuré la première partie des Bérus à l'Olympia, big up Nono !. Les parents de Riggi ont la plus grosse collection de cds de tout le

comté et nos parents organisaient le «Festival de Giverny» avec de la chanson, du rock, du théâtre... de 1998 à 2011.

Pour ce qui est de l'inspiration environnementale, je pense que nos nuits blanches dans les collines et forêts de Giverny ont largement contribué à tracer le chemin que nous avons emprunté musicalement.

Pour le précédent album vous avez collaboré avec le guitariste des Dandy Warhols Peter Holmström, un effet Monet ?

Ahah un effet Monet ? je n'en sais rien. Ce qui est sûr c'est qu'on est fan de son travail, les Dandy Warhols sont une grosse référence de notre adolescence et ce que Peter fait en solo de son côté est absolument génial ! On est allé enregistrer notre premier album chez eux à Portland pour donner suite à leur tournée française pour laquelle on avait assuré les premières parties. Un lien très fort s'est créé entre Peter et nous, il a vraiment apporté sa patte sur la production de l'album et a même enregistré quelques grattes sur certains morceaux. Ce fut une sacrée expérience.

Il y a un côté DIY chez You Said Strange mais on retrouve cela avec d'autres groupes normands comme les We Hate You Please Die. La liberté passe par la maîtrise et une sorte d'artisanat ?

Disons qu'il y a tout un tas de rôles importants autour d'un groupe de musique, (label, tourneur, éditeur, attaché de presse, manager, tour manager etc.). On a plus ou moins endossé tous ceux-là à la fois au début parce qu'on n'avait pas vraiment le choix finalement. Faire tout soi-même on l'a fait et c'est dur. Aujourd'hui on a un tourneur (Persona Grata), une attachée de presse (Anne-Laure Bouzy) et des label/éditeurs (Exag Records, Le Cèpe Records, Freakout Records) avec qui nous sommes très heureux de travailler ! Ce qui importe c'est de trouver les personnes qui saisissent la direction choisie par le groupe.

Cet album a été enregistré en parfaite autonomie à Evreux. La première question concernant cet enregistrement, avez-vous également enregistré le(s) volume(s) suivant(s)



lors des mêmes sessions ?

Ce qui est intéressant avec cette «autonomie» c'est qu'on a pu faire l'expérience d'écrire les morceaux et les enregistrer en même temps, chose que l'on n'a jamais faite.

Écrire et enregistrer simultanément demande du temps et du recul, c'est un luxe que l'on peut rarement se payer en studio. En montant le nôtre, on s'est affranchis des contraintes du temps et de l'argent. Toutefois certains morceaux qui n'ont pas trouvé leur place dans la version finale de *Thousand shadows Vol.1* apparaîtront sur le *Vol.2* en cours d'enregistrement et donc d'écriture.

Vous avez travaillé autour d'une vieille console analogique au Morris Laney Studio avec votre ingé son Théophile Durand c'était nécessaire de travailler sur ce type de console et en famille ? Et cela façonne-t-il le son *You Said Strange* ?

Cette console analogique on nous l'a filée il y a bien longtemps. J'imagine que ça a forcément un impact sur le son et sur la manière d'enregistrer, malheureusement je suis complètement nul dans ce domaine. Ceux qui ne le sont pas ne sont pas à côté de moi aujourd'hui

quand je réponds à tes questions. Pour ce qui est de la famille, disons qu'au vu des circonstances cloîtrées de l'enregistrement, ce qui allait sortir de là ne pouvait être que très personnel. Une intervention extérieure aurait été peut-être complexe. Théophile fait notre son depuis des années, quand il est aux manettes c'est très fluide pour nous, on se comprend et on avance bien.

Vous avez fêté la sortie de cet album à la Maroquinerie avec notamment la présence de Raphael de WHYPD. Comment s'est passée la soirée, je pense que vous attendiez cela depuis longtemps ?

Ouais carrément ! On a tous vu des concerts incroyables à la Maroquinerie, c'est une salle qu'on adore. On avait déjà eu la chance d'y jouer il y a quelques années en première partie de Cabbage, mais de revenir en «headliner» pour fêter la sortie de notre album ça été juste énorme ! Francis Mallari a ouvert la soirée avec un super concert, Raphael de We Hate You Please Die a assuré un DJ set dans le bar entre les concerts et est aussi venu chanter sur scène avec nous, apportant toute sa fougue sur une de nos chansons. Notre super copain

Darko de Animal Triste nous a également rejoints à la guitare sur deux morceaux, c'était fou ! Une soirée riche en émotions ! Ce fut un honneur de jouer devant une Maroquinerie comble de visages inconnus mais aussi des gens qui nous soutiennent depuis longtemps ! Quelques jours plus tard le gouvernement annonçait l'interdiction des concerts debout.

Comment s'est fait le choix de votre première partie Francis Mallari ?

Francis est surtout connu en tant que bassiste/chanteur de Rendez-Vous, groupe dont on est fan et que l'on suit depuis quelques années. On les a même fait jouer deux fois dans notre festival [Rock in the Barn]. Après leur premier album et de très longues tournées, Francis a sorti des chansons de son côté en solo. On a été très touchés par la sincérité et la fragilité

qu'il en ressort. Il a accepté notre invitation et est venu ouvrir cette soirée, accompagné de deux musiciens dans un set intimiste. Point pratique, les aléas de la vie nous ont réunis chez le même tourneur quelque temps avant la Maro.

Il y a une nouvelle scène qui semble créer une émulation sans concurrence, comme si les groupes se tiraient vers le haut. Nous pouvons citer, Mss Frnce avec qui vous avez partagé une affiche cet été à l'Empreinte grâce à un tourneur commun, Cosse qui vient de faire des dates en fusionnant avec TRukks, WHYPD. Cette génération semble pouvoir redonner une nouvelle jeunesse au rock made in France.

Ouais cette scène française est dingue, on s'en rend vraiment compte sur la route devant



les concerts des autres groupes. Une certaine solidarité se crée en ce moment comme une envie commune de faire bouger les choses.

Comment un groupe de Giverny se retrouve à enregistrer une session pour KEXP ?

Alors ça, va savoir... On s'est réveillé un matin avec chacun une notification instagram «KEXP a mentionné You Said Strange dans une publication». La radio de Seattle a publié une photo de l'un de leurs chroniqueurs phare «Kevin Cole» un vinyle de notre premier album à la main. Pendant ses vacances en France Kevin est passé chez «Balades Sonores» à Paris. Fan du label «Fuzz Records» (le nôtre à l'époque) et attiré par la pochette, il est rentré aux USA avec notre disque sous le coude. On y est allé au culot, on l'a contacté pour lui demander l'impossible à nos yeux et il nous a répondu «si vous faites une tournée par chez nous, on fera volontiers une émission !».

Bon bah du coup on a organisé une tournée à l'arrache grâce à nos contacts sur place, ami.e.s et familles rencontrés lors de l'enregistrement de l'album à Portland deux ans plus tôt. Voilà, on est parti comme ça pour deux dates à New York, six dans le nord-ouest entre Portland, Seattle et Boise et on a pu finir sur une session KEXP.

Les photos de votre pochette sont signées par Charlotte Romer, elle est très présente à vos côtés la considérez-vous comme une membre du groupe à part entière ?

Oui, elle occupe une place très importante au sein du groupe depuis quelques années maintenant. Elle a aussi signé la pochette du premier album qui nous a valu l'intérêt de Kevin Cole justement. Elle était d'ailleurs présente sur la tournée américaine et quand les conditions le permettent elle nous accompagne sur d'autres dates. C'est assez important pour nous de construire une identité visuelle. On aime beaucoup son travail, c'est aussi elle qui signe nos photos de presse et pratiquement toutes nos photos live. Ça fait des années que l'on se suit et que nos travaux évoluent parallèlement, nous sommes tous très contents de cette évolution.

En parallèle de votre groupe, vous participez activement à l'organisation du festival, vous arrivez à gérer les deux ? C'est nécessaire de tout pouvoir gérer de A à Z et de faire vivre la scène locale ?

Oui Martin est à la programmation et à la tête de l'organisation puisque le festival est né de son initiative. Depuis, c'est toute une équipe de potes qui s'est formée autour du festival, le groupe compris dedans. On occupe tous des postes clés, Théo notre ingénieur du son est à la régie générale, Matthieu et Riggi sont à la technique et moi je me balade entre l'accueil artiste et la régie du site (la ferme).

Je ne sais pas si on gère bien les deux mais de manière générale on se débrouille toujours pour atteindre nos objectifs. C'est un apprentissage permanent, on essaie d'apprendre de nos erreurs pour améliorer les choses chaque année.

Rock In The Barn et You Said Strange évoluent en même temps. On se permet d'inviter des gens rencontrés sur nos tournées à venir sur le festival, que ce soit sur scène ou dans l'équipe et à l'inverse, le festival nous offre des rencontres que l'on retrouvera sur les routes.

Pour ce qui est de la scène locale, c'est hyper important pour nous de créer un espace où elle puisse s'exprimer. Cette scène, on en fait partie, et quand on monte cet événement on aime à penser que c'est le genre de festival dans lequel on pourrait jouer. Au-delà de la scène locale, il y a tout un vivier de groupes incroyable en France ou en Europe prêts à faire péter les amplis. Dans une époque où l'on nous rabâche que le rock est mort, c'est important pour nous tous et pour tout le monde d'exposer cette scène qui à encore de longues années devant elle.

Pour cet album vous avez travaillé avec Daniel James Goodwin comment s'est faite la rencontre et quel a été son apport sur le disque ? Vous a-t-il challengés sur certains de vos choix ? Entre KEXP à Seattle et Goodwin à Woodstock vous vous éloignez de Giverny...

Je ne sais pas si tu as eu l'occasion d'écouter l'album Plum de Wand, mais c'est un pur bijou, peut-être l'un des meilleurs albums de ce dé-



but de siècle à nos yeux.

En pleine écoute de cet album pour la centième fois dans le camion sur le retour d'une tournée, on a regardé sur Discogs les crédits du disque. Dans la catégorie «mixed by -» il y était écrit Daniel J. Goodwin. Au-delà du mix qui est complètement dingue, on peut sentir que le gars a apporté autre chose qui est plus de l'ordre de la production, un vrai point de vue, des vrais partis pris. En inspectant la longue liste des groupes avec lesquels il a bossé, on est tombé sur This Is The Kit. La réponse à la question précédente se confirme ici puisque quelques mois plus tôt nous avions programmé This Is The Kit à Rock In The Barn. On a contacté Kate, la chanteuse qui nous a gentiment refilé l'email de Daniel. Il y a six heures de décalage entre Woodstock et Giverny. Quand Martin lui a envoyé les maquettes de Thousand shadows Vol.1, il fallut moins d'une heure à Goodwin pour répondre avec enthousiasme : «Je n'ai pas encore fini l'album mais je suis déjà conquis. J'ai déjà pas mal d'idées en tête !» . Il a plié l'affaire en dix jours. La première

version du mix qu'il nous a envoyée est restée la version définitive, l'efficacité à l'américaine c'est assez troublant (rires). On n'a rien eu à redire, tout était magique. Il a fait ressortir des choses qu'on ne pensait même pas avoir enregistrées, il a donné à l'album une dimension dingue à nos yeux. Comme pour Plum et c'est un honneur, il s'est permis de produire et s'est investi personnellement en proposant son propre point de vue. On est très heureux de cette collaboration et on le garde évidemment sous le coude pour le Vol.2 .

Le mot de la fin ?

Un grand merci à vous et à très vite j'espère !

Merci au groupe pour sa disponibilité et les points de vie perdus à l'empreinte avec Mss Frnce et à Anne-Laure Bouzy qui a mis tout en œuvre pour que cette interview voit le jour.

■ JC

Photos : JC Forestier



**De belles choses
pour de bels gens...**



MonDisquaireEstMort.fr



Retrouvez les
parutions avec
le Kiosque :



**Musique, CD, Vinyles
Livres, billetterie...
boutique en ligne
73000 CHAMBERY**



contact@mondisquaireestmort.fr - FB : Minimal-Chords

WWW.MONDISQUAIREESTMORT.FR



DEAD HORSE ONE

WHEN LOVE RUNS DRY

[Requiem Pour Un Twister]

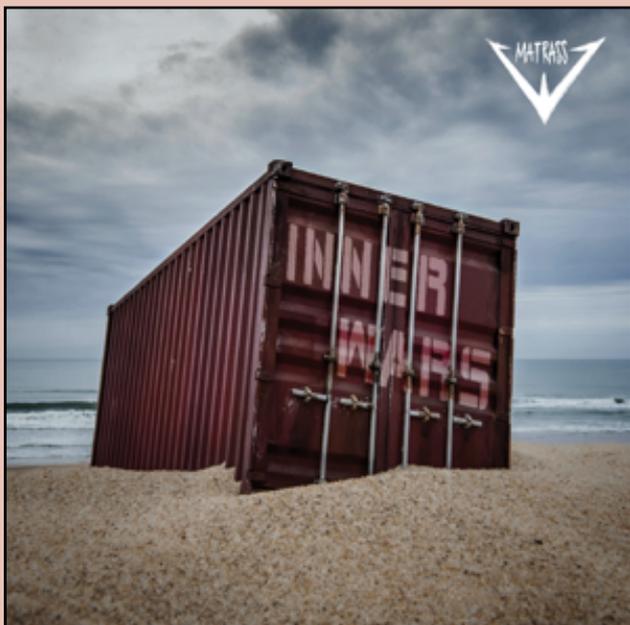
Avec la pochette de *Without love we perish*, on savait que Dead Horse One appréciait la peinture, avec celle de *The west is the best*, on avait compris qu'ils aimaient les gens de dos, celle de *When love runs dry* mixe donc leurs deux grandes passions... Comme pour l'Art, on peut interpréter à loisir ce choix de mettre en lumière une personne qui admire l'œuvre de Pieter Claesz («Vanité au tireur d'épine») comme une forme de prise de recul. S'il est toujours très touchant, le groupe a pris un peu de hauteur et semble vouloir s'écarter un peu de ses précédentes productions, c'est un peu plus rugueux, plus abrasif, l'adjectif «post grunge» que j'avais un peu de mal à cerner sonne bien plus évident («Nevermore» !!!). S'ils avaient directement choisi de représenter la peinture, on aurait disserté sur la Renaissance, le questionnement sur la mort, les influences du passé, la religion, l'art, l'anatomie ou la guerre, en se focalisant sur cette spectatrice, en augmentant le grain (comme sa distorsion), en saturant un peu l'image vers le rouge (couleur sanguine s'il en est), Dead Horse One se dévoile un peu avant même de passer à l'écoute de son «Core».

C'est le premier des 4 nouveaux titres de cet EP «de transition», un peu comme un échantillon, un test pour voir comment la sauce peut prendre, si le nom «Core» m'évoque immédiatement le chef d'œuvre de Stone Temple Pilots, ici, je ne suis pas sûr qu'il faille faire une correspon-

dance, les Américains semblant plus «sages» que les Français sur ce coup, gros riffs, rythme saccadé, mélodies venimeuses, on est loin de l'esprit shoegaze et parfois en territoire métallique ! Le tempo se calme un peu pour «Static king» qui semble survoler une tranquille ligne de basse avant d'appuyer sur les pédales et emplir l'atmosphère de noise. L'excellent «Nevermore» a déjà été évoqué, il enfonce le clou avec brio. Les amateurs de sons plus clairs attendront la fin de l'EP et la ballade épurée «Mentally homeless». La dernière piste est une version «piano» de «Static king», histoire de prouver (le fallait-il vraiment ?) que le morceau était particulièrement riche et harmonieux, la guitare «unplugged» qui vient appuyer le clavier est tout aussi belle que rebelle (c'est toujours mieux que moche et remoche), le chant se fait plus timide et fragile, difficile de ne pas fondre à l'écoute de cette version totalement différente de l'originale mais tout autant indispensable.

Alors, soit *When love runs dry* est une incartade en terres grunge/métal/noise totalement assumée et sans lendemain, soit, c'est un grand panneau de signalisation qui indique la nouvelle voie suivie par le combo. Peu importe, je suis client !

■ Oli



MATRASS

INNER WARS

(La Tangente)

Jusqu'à ce 25 janvier 2022, je n'avais pas connaissance de l'existence de Matrass, quintet bordelais sévissant depuis 2016. Mais Clément Duboscq a corrigé cette lacune. Et je ne peux que l'en remercier. Car j'ai pris une sacrée claque à l'écoute d'Inner wars, deuxième EP de cette solide formation emmenée par la voix envoûtante de Clémentine Browne, nouvelle venue en remplacement du précédent chanteur.

Pourtant, sur le papier, ce n'était pas gagné d'avance, car Matrass ne remplit pas les critères qui m'engagent à poser le disque sur ma platine et à enclencher le bouton «play» de ma hi-fi. Comme quoi, c'est tellement bon de sortir des sentiers battus et de se laisser porter par son instinct. Et pour le coup, je ne regrette pas ce

voyage dans l'univers généreux des musiciens du Sud-Ouest. Subtilement généreux, même. Car mélanger avec brio ce bouillon de culture avec les des ingrédients aussi divers et variés que le post rock, la fusion, le jazz, le stoner et même le spoken word, ce n'est pas donné à tout le monde. Alternant voix douce et cris torturés (me faisant parfois penser des ambiances vocales de Kirsten Haigh de Senser sur Asylum), Clémentine joue avec nos émotions pendant que ses compères mélangent les genres en retombant toujours sur leurs pattes. «Parasites», qui ouvre cet EP, démarre les hostilités de la plus belle des manières avec un riff pachydermique mis en lumière par un duo basse/batterie explosif puis, par une alternance de sonorités jazz et funk pour retomber dans le chaos sonore. «The tide» suit la même trajectoire avec sa guitare arpège harmonieuse lancinante et son mur du son oppressant et incontrôlable. «Y», subtil et posé avant que la machine (ff)fusionnante, alternative puis chaotique ne s'emballe, est une belle réussite, au point de ne pas voir défiler les presque 9 minutes de mon titre préféré du disque. «Berserker» est peut-être le titre le plus facile à aborder pour son côté rentre dedans sans fioriture mais avec beaucoup de rage et de mélodie. Touché coulé, encore une fois. «Soldier», clôturant toute en souplesse et en nervosité, ce format court (pas si court que ça avec 30 minutes au compteur), voit la participation au chant et au violoncelle de l'artiste Qlay. Inner wars est un disque aussi riche en mélodies en tout genre qu'en émotions diverses et variées, et je suis bien heureux de m'être laissé surprendre par ces talentueux musiciens.

Clément, si tu as encore des pépites du genre, tu me fais signe, hein ?

■ Gui de Champi
Photo : Théo Pierrel





NÉFASTES

SCUMANITY

[Source Atone Records]

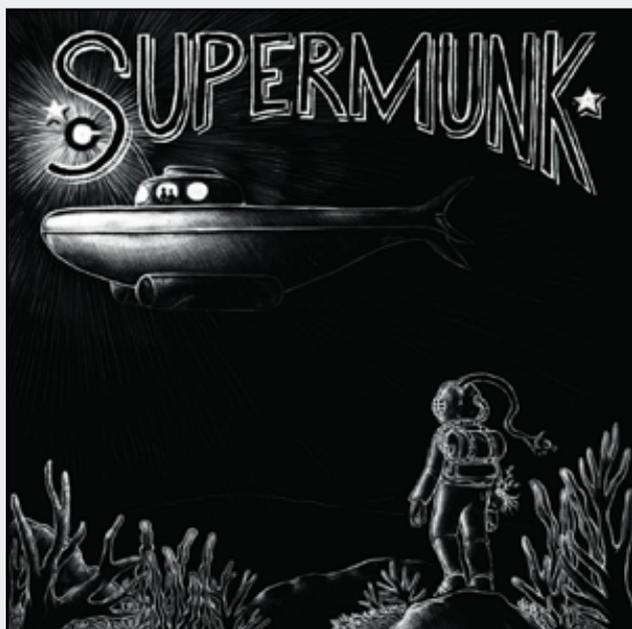
Thématique et artwork mortuaire, couleurs baignantes dans des nuances noires et blanches, typographies gothiques, un titre d'album correspondant à un mot-valise entre «scum» (la crasse) et «humanity» : Pas de doute, Néfastes nous annonce l'apocalypse et la violence. Ça tombe plutôt bien, puisque cela faisait un long moment que je n'avais pas eu de black métal à chroniquer, étant originellement plutôt attiré par d'autres extrémités sonores comme le death-métal ou le punk-hardcore.

Néfastes n'est ni plus, ni moins, que Julien Truchan, le chanteur de Benighted, accompagné de Liem N'Guyen (guitares) et Olivier Gabriel (basse), deux anciens du même groupe. Des retrouvailles et un malin plaisir à faire du bruit ensemble les ont menés à sortir un premier disque Scumanity en juin 2021 sur Source Atone Records, label monté notamment par Krys Denhez (Demande à la Poussière). Et dès l'introductive «Progéniture décadente» (oui, ça chante aussi en français), on est déjà impressionné par le niveau de violence et de rapidité de la bête. À noter qu'aucun batteur n'est crédité, on devine alors qu'elle a été programmée, le résultat est de toute évidence bluffant.

Le chant de Julien l'est également. Varié (scream, gémissements, quelques growls, ...), il s'adapte facilement aux différents climats du disque et à ce que proposent les guitares (brutal/blast, envolées harmoniques...), ce qui confère cette folie inhumaine et misanthrope à ce disque. Relativement brut de décoffrage (pas de claviers notamment), sans oublier le travail de profondeur atmosphérique des cordes («Supplice» est un très bon exemple), Scumanity révèle quelques zones d'inattendus (l'interlude patchwork de «Charognards» et l'intro à la Ministry de «Carved into the flesh») histoire d'équilibrer ce qui peut l'être dans cet enclos démoniaque de trente minutes.

■ Ted





SUPERMUNK

ALL YOU NEED IS AIR

(Kicking / BlackOut Prod / Des Gens de l'Occident)

Troisième disque pour les Ardéchois, qui avaient commencé en étant la suite logique d'Annita Babyface and The Tasty Poneys... sans ladite Annita. En formation resserrée donc, power trio, ils auraient pu continuer et s'appeler The Tasty Poneys mais Supermunk ça sonne bien aussi. Super, même !

All you need is air, voilà sûrement ce que se dit la personne sous le scaphandre de la pochette, en voyant ses amis qui semblent s'éloigner mais en cette période plus que trouble, nous, ce dont on a besoin c'est d'amour (comme le chantaient les scarabées) et surtout d'espoir. À défaut, faisons le plein d'oxygène (tant qu'il est encore gratuit) et repaissons-nous des onze titres de cet album. Celles et ceux (dont je fais allégrement partie) qui aiment ce style, en gros de l'indie punk mid-tempo mélodique, ne seront pas déçus. Et quand on voit le CV des musiciens, il était inconcevable d'en être autrement puisqu'on retrouve quand même mister Forest Pooky (je ne vais pas vous faire l'affront de le présenter mais préciser néanmoins qu'il s'agit pour moi d'une, si ce n'est la plus belle voix du circuit punk rawk actuel), Le Bazile (là aussi, un des meilleurs batteurs, que je prends toujours plaisir à voir marteler ses fûts pour Not Scientists) et le bassiste Ben n'est pas en reste. J'ai découvert en avant-première, dans l'interview des Supermunk réalisée pour ce mag #50, que c'était un grand fan des Cure. Si ce

n'était pas flagrant jusqu'à présent, cela ne fait plus aucun doute maintenant et on le comprend mieux à l'écoute de «Quarantined», dont on se demande bien de quoi parle le morceau, ahaha ! Juste avant, «That's what I'll do tomorrow» traitait d'un thème qui m'est malheureusement cher, quand bien même je rédige cette chronique un mois avant notre deadline. Du jamais vu ! J'ai sûrement cherché un certain réconfort dans ces chansons aux mélodies sucrées, sans prétention et ça fonctionne. Mais c'est aussi ce que je pourrais leur reprocher ; de manquer un poil d'ambition. Avec ce line-up de fou, j'ai envie d'être tourneboulé, renversé, comme j'avais pu l'être avec l'album de The Pookies par exemple, or je ne passe «que» un très bon moment en leur compagnie. Comme si tu retrouvais des potes de fac 10 - 20 ans après et qu'ils sortaient une bouteille de Pic Saint-Loup alors que tu sais que dans leur cave il y a de l'excellent Pommard 1er cru. J'ai mis des guillemets, hein parce que ça n'empêche nullement de passer une bonne soirée et perso je suis mieux avec Supermunk qu'avec 95% de ce qu'on reçoit au W-Fenec. Mais c'est mon côté exigeant. On a un peu l'impression que ce groupe est une sorte de parenthèse récréative d'avec leurs autres activités musicales plus sérieuses. Bon, je roumègue et c'est là que mes enceintes crachent le titre «I'm burning», plus intense - «Crayons and pens» ayant commencé à faire monter la tension auparavant - et qui justifie (à mes oreilles) à lui seul l'achat de ce disque. On fait de toute façon de très bons repas à base de Pic Saint-Loup et j'ai jamais bu de Pommard.

■ Guillaume Circus



SUPERMUNK

QUOI ENCORE ??? BAH OUI, ENCORE. ET TANT MIEUX. FOREST POOKY EST UNE NOUVELLE FOIS AU SOMMAIRE DU W-FENEC MAG, MAIS CETTE FOIS-CI POUR NOUS PARLER DE SUPERMUNK, TRIO POWER PUNK ROCK (ET BIEN PLUS ENCORE) QUI SORT EN 2022 SON DEUXIÈME ALBUM ET DONT TU N'AS PAS FINI D'ENTENDRE PARLER.

Salut Forest. Dis-moi, ça faisait longtemps qu'on n'avait pas discuté ! (depuis trois numéros du W-Fenec mag) Et pourtant, aucune trace de Supermunk dans notre magazine et notre base de données vieille de 24 ans. Du coup, tu ne vas pas y couper : présentation des troupes, curriculum vitae de tes collègues (toi, on te connaît !), influences et tutti quanti.

Hey Guillaume, merci en premier lieu pour

l'intérêt porté à Supermunk et à nos créations musicales en général depuis 24 ans :)

On est basé en Ardèche, à Peaugres, tout proche de mon village d'enfance que certains connaissent sous le nom de Serrières City Rock. Notre bassiste se nomme Ben Bacon, illustre collectionneur de vinyles et spécialiste méchamment pointu de The Cure. Sa culture musicale est aussi étendue que sa collection de t-shirts de groupes est fournie, pour ne pas



dire infinie. Le Bazile serait notre percussionniste, notre «Infinity stone» du tempo, qu'il manie d'ailleurs à la baguette. Un style de jeu unique dans notre scène et au-delà, il se trouve être aussi le batteur de nos frères, Not Scientists. En ce qui me concerne, je vais citer un spectateur de notre Kicking concert à Victoire 2, Montpellier, en ouverture des Sherrif le 10 décembre 2021 : «Votre guitariste chanteur, il est là pour le spectacle».

On joue tous les trois ensemble depuis 2007. Supermunk existe sous ce nom depuis 2011. Un premier album Photophobic en 2016, un EP en 2018 Stuck in the darkness, et ce nouvel album All you need is air qui sort ce début d'année en co-prod sur plusieurs labels français. Pour les influences, là sans trop réfléchir, je dirais Samiam, The Cure, Copyrights, George Michael, Alan Watts, Not Scientists, The Beat-

les, Maladroit, Little Big, Georges Moustaki. Je pense que tu devrais proposer toi-même une liste d'influences pour notre musique, non ?

Comme pour chacun de tes groupes, on peut dire que c'est rythmé et animé du côté des compos et du chant. Vu tes nombreux projets et avec Le Bazile qui est souvent sur la route avec Not Scientists, comment fonctionne au quotidien Supermunk ? Qui compose, ça répète régulièrement ?

On fait comme dans la vie, au mieux avec les outils qu'on a ! Hors période de composition, on répète peu. Bazile est effectivement très pris avec Not Scientists entre leurs répétitions, enregistrements, et l'organisation du groupe. Je suis dans la même situation de mon côté avec Forest Pooky. Nous sommes tous les deux intermittents et on s'investit énormément dans

la gestion de nos groupes (tournées, studio, composition, vente de disques, merch...). C'est un vrai boulot à temps plein. Ben Bacon n'est pas en reste car il a un taff physiquement épuisant, en extérieur et les pieds dans la flotte, hiver comme été. On essaie d'avoir une vie privée en plus de tout ça donc tout le monde est très occupé au final. On se retrouve quand on décide de composer ou quand on a des dates de prévues. Supermunk est une excuse pour arriver à se retrouver tous les trois et s'obliger à prendre le temps de se capter. En plus, on arrive à faire des supers morceaux alors c'est un peu le paradis sur terre, si tu veux.

Ce nouvel album est intitulé All you need is air, avec un sous-marin sur la cover, c'est une allusion aux Beatles ? Et pourquoi cette thématique des pochettes noires et blanches ?

Bien sûr ! Double référence même. Initialement, on avait demandé à notre pote Delphine Tournier de faire la pochette. On lui avait posé quelques contraintes, un sous-marin, un scaphandrier et le fond bleu de Yellow submarine. De la couleur donc. L'année Covid a tellement tout repoussé qu'arrivé le moment de s'y attaquer, elle n'était plus dispo. Quelques jours avant d'avoir Delphine au téléphone, j'ai eu le plaisir de rencontrer Flavie Basile, une illustratrice super douée de la région lilloise, que des amis m'ont présenté à un de mes concerts solo en Belgique. Elle faisait des dessins superbes d'astronautes et de scaphandriers, on lui a proposé et après réflexion elle a accepté, malgré la deadline méga courte. Il se trouve que Flavie ne dessine qu'en noir et blanc ! La pochette ressemble tout à fait à ce que l'on avait en tête, en beaaaauuuuucoup plus joli ! Et c'était sa première pochette de groupe alors on est plutôt fiers que ce soit avec nous ! Son taf est ici : <https://www.instagram.com/basile-flavie/>

Vous y verrez ce que vous y verrez, mais pour moi, le scaphandrier avec l'arrivée d'air coupée et le sous-marin qui s'éloigne m'évoquent l'abandon d'un ami qui ne demande qu'à respirer.

Sur les deux premières productions, vous organisiez tous les ans et à dates plus ou moins régulières une seule semaine de tour-

née. Vous envisagez de tourner plus intensivement pour celui-là ?

Tu évoques notre tournée annuelle et traditionnelle de septembre. Cette période fixe est un moyen pour nous de réserver et de nous imposer dans nos plannings de fous, un créneau pour Supermunk. Bon, là on a dû sauter deux sessions et ça paraît compliqué pour 2022. Ce qui se profile en revanche, grâce notamment au soutien de Kicking Records, ce sont des Kicking Fest durant toute l'année, donc des apparitions ponctuelles en compagnie de nos frères de label, les Sheriff, Eternal Youth, Burning Heads, Muscu, Forest Pooky full band.

On aimerait bien sûr jouer plus. Je pense que cet album est notre meilleur jusque-là et on a envie de le jouer, de le partager. On marche plus aux propositions finalement, aux opportunités qu'on nous offre qu'à notre propre initiative niveau booking. On manque tout simplement de temps.

Comment décrirais-tu l'évolution de Supermunk depuis votre premier album paru en 2016 ?

Je n'ai pas vraiment de point de vue sur notre évolution. Je pense que c'est plutôt à toi de répondre à ce genre de question, non ? On compose et on joue avec spontanéité et je ne prends pas vraiment le temps de faire de l'autocritique artistique. Il faudrait que je dise que nos chansons sont meilleures, qu'on joue mieux... peut être que c'est vrai. On a un peu trop mangé. Nos corrections de lunettes sont un peu plus fortes... Ça, c'est une évolution autocritiquable, je pense. Je vais écrire ça comme réponse, c'est plus pertinent.

Le disque sort chez Kicking Records mais aussi sur d'autres labels (Paranoïa, Monster Zero, BlackOut Prod, Des gens de l'Occident) : pourquoi avoir choisi une coprod' ? Deux labels avec des fanzineux, c'est pour choper des articles plus facilement ?

Si nos autres groupes tournent plus et ont relativement plus de moyens, Supermunk tourne peu et pour tout te dire, on a claqué toutes les économies du groupe dans l'enregistrement de All you need is air. Ce disque n'aurait jamais été pressé si on n'avait pas été entourés et soutenus par Kicking Records, Monster Zero,

Des gens de l'Occident, Paranoïa et bien sûr BlackOut Prod ! Il se trouve que ce sont des labels de passionnés et d'amis. C'est plutôt surprenant que l'on n'y trouve que deux fanzineux finalement.

Tu l'avais évoqué lors de notre dernier échange (numéro 47, le fameux) : tu as mené nombre de projets en 2020/2021 (Cover stories, l'enregistrement de ton prochain disque solo, participation au premier album de Panic Monster). Mais quand All you need is air a-t-il été composé et enregistré ? Ça s'est aussi passé au Warmaudio ?

Mec, depuis 2003, j'ai sorti au moins un album par an et c'est sans compter les featurings sur les disques des amis ou ma présence en studio en tant que coach vocal et assistant linguistique, à corriger, remanier les textes en anglais des chanteurs francophones. Si 2020 a été calme, 2021 a été débile. Entre novembre et février 2021, j'ai été en studio pour Cover stories, All you need is air, le prochain Forest Pooky, le prochain Maladroit et We're all pretty bizarre. Some of us are just better at hiding it. de Panic Monster. Et en décembre, on a enregistré le nouveau split 6 titres The folk machine

sur lequel figure Stephan en solo (bassiste toulousain de Tango Juliett, Noisy Neighbors, Dionysos...) et Panic Monster (Olivier de Dead Pop Club, Maladroit)... c'est la guerre des neurones ! Comme s'il fallait rattraper le temps perdu des confinements. Mais je digresse.

Supermunk a enregistré en février 2021 donc, à Warmaudio. Cette session a remplacé le studio du 16 mars 2020. On avait dû abandonner le studio NSR de Laurent à la Garde Adhémar pour rentrer chez nous dans la nuit, l'ordre de confinement se faisait sentir. Juste avant de quitter le studio à 3h du matin, on a composé le titre «Quarantined» qui est sur l'album, sans s'imaginer une seule seconde que ça durerait plusieurs semaines... Ce titre contient une certaine nostalgie, celle du calme et du ralentissement de la vie au premier confinement qui était plutôt cool au final.

Tu connais mon niveau d'anglais (hein ? quoi ? Sorry, I don't understand). Rien que pour moi (et nos lecteurs), peux-tu me dire de quoi parle les textes de Supermunk ? C'est toi qui t'y colles exclusivement ?

Yes, of course buddy, I'd love to.

J'écris tous les textes de Supermunk. Les



années et l'expérience m'ont appris que les autres membres du groupe ne connaissent pas bien le contenu des textes. J'en ai fait une petite bataille perso alors on en cause en tournée dans le van, quand ils sont obligés d'écouter. Je leur récite les textes en espérant qu'ils les retiennent un peu. Sur All you need is air, «Bicyclist» est co-écrit avec Le Bazile sur son désamour des cyclistes de route, «Burning» est co-écrit avec Ben Bacon sur les aléas de la vie, la difficulté de faire face aux emmerdes persistantes du quotidien. Pour le reste, je suis toujours inspiré par les relations humaines au sens large, le danger d'être trop sûr de soi, le danger d'être trop timide, procrastinateur, j'ai écrit sur le mouvement qui a suivi la mort de Georges Floyd... Vous y trouverez aussi un hommage à la musique que je salue pour m'avoir donné les outils d'une auto-psychothérapie plutôt réussie sur ces 25 dernières années, en composant et gueulant mes rimes sur scène plutôt que sur les gens. Encore que, j'ai un passif de mec qui gueule sur les gens depuis la scène aussi. À méditer.

Question perso : Supermunk, groupe dans lequel tu chantes et joues de la guitare, est-il le bon équilibre entre ton projet solo acoustique et Maladroit dans lequel tu tiens la basse et où n'assures pas le chant principal ? À l'époque du premier album, avais-tu en tête que le groupe durerait ?

Mon équilibre se trouve dans la multiplicité des groupes sociaux dans lesquels j'évolue. Ce n'est pas une question musicale mais humaine. Je joue avec des gens que j'aime et que je respecte, qui sont de confiance et dont la parole a de la valeur. J'aime évidemment jouer seul et partir en train ou en caisse et être face avec moi-même, ça peut ressembler à une sorte de méditation de voyager seul avec sa guitare. Une fois sur place, tu rencontres des gens qui sont plutôt cools et là encore c'est l'humain qui fait que je suis toujours en activité. J'ai donné plus de 1000 concerts sur 5 continents et joué certains morceaux des centaines de fois devant 2, 50, 100, 1300 personnes. C'est toujours un besoin de monter sur scène bien sûr, mais avec le temps et les kilomètres parcourus, la musique est devenue secondaire. Ce qui me sert d'équilibre, ce sont les

rencontres, les discussions, se rendre compte que mes croyances sont biaisées, cornées ou érodées et parfois apporter des infos aux gens qui leur font dire qu'eux-mêmes disent parfois de la merde. L'équilibre, c'est l'échange. Sinon c'est de l'entre-soi et l'eau qui stagne, ça moisit.

Tribune libre pour terminer : quelque chose à ajouter ?

Merci à toi et à l'équipe de W-Fenec pour votre passion, que votre motivation à écrire sur les groupes peu exposés dans la presse reste enflammée aussi longtemps que le soleil est chaud !

Les dates de concert de Supermunk sont disponibles sur le site de notre booker Kicking Booking.

Not Scientists sortent de studio, guettez les infos qu'ils partageront sur leur album à venir.

The folk machine de Forest Pooky, Stephan & Panic Monster est dispo en physique et téléchargement sur forestpooky.bandcamp.com et donne des concerts privés chez l'habitant. La première tournée était du 16 au 27 février, si ça vous branche de les accueillir dans votre salon ou autre lieu privé, contactez production386@yahoo.fr

Les Cover stories Video Podcast vont reprendre et clôturer la série sur YouTube/ForestPookyTV.

Vous êtes belles, soyez forts !

Merci Forest Pooky !

■ Gui de Champi
Photo live : David Basso

SUPERMUNK

All you need is air

3RD
ALBUM

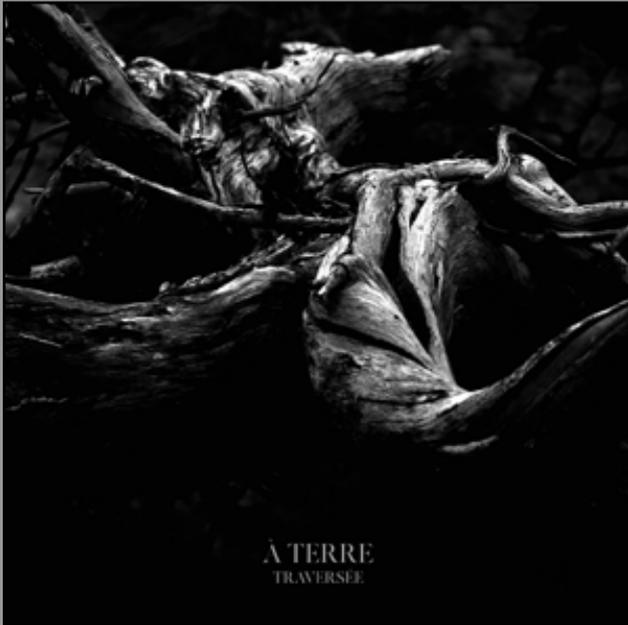


BLACKOUT PROB

LP, CD & Digital

Available on www.kickingrecords.com





A TERRE TRAVERSÉE

[Autoproduction]

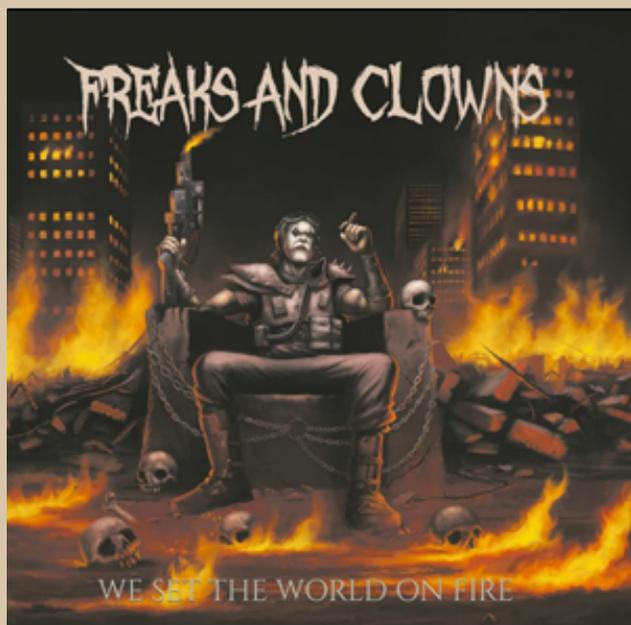
La chronique de Notre ciel noir n'est pas encore archivée sur le site (elle est parue dans le Mag #48, elle devrait donc bientôt passer en ligne...) que j'ai déjà dans les oreilles la suite des aventures d'A Terre. Et si tu as aimé le premier épisode, celui-ci est au moins aussi bien. Composé avec les mêmes ingrédients : variation des chants, lourdeur et pesanteur des riffs, alternance de moments lumineux et obscurs, jeux sur le noir et blanc (quelle pochette !), idées plus ou

moins étirées, les gars du Sud-Ouest enfoncent le clou conservant leurs thèmes (le champ lexical est toujours aussi sombre : «tourmente», «décombres», «désolation», «détresse», «lésions»...) et annoncent des titres «plus personnels». Certainement que leurs textes sont plus proches de leur réalité, entre amour et déception, chacun pourra, à son niveau, calquer ces sentiments forts sur les siens ou des souvenirs.

Indépendamment de ces considérations, le post-hardcore proposé est de grande qualité, la production est excellente (elle est signée Eric Dorléans, le guitariste de Infero Lasta qui a monté son studio au Sud de Bayonne) et les compositions très soignées. Elles ne sortent pas vraiment du cadre habituel du style mais les montées en tension comme les déflagrations sont maîtrisées et particulièrement efficaces. Le groupe se permet même un «Seulement toi» plutôt court (moins de 4 minutes) mais ô combien déchirant, c'est le morceau le plus marquant de cet EP qui n'en comporte que trois, le premier («Cinquième colonne») est assez «classique» (bien que le chant grave sorte un peu de l'ordinaire) et le deuxième («Résurrection») est un modèle pour tous ceux qui voudraient apprendre à marier les atmosphères (quel régal que ces transitions rythmiques quasi invisibles). Ces trois pistes assez variées laissent penser que A Terre devrait nous épater en passant en version longue, on a hâte.

■ Oli





FREAKS AND CLOWNS

WE SET THE WORLD ON FIRE

[Metalville]

Quelle différence y-a-t-il entre le bon et le mauvais heavy metal ? Le bon heavy metal, c'est un groupe qui va jouer fort, qui va shreder à tout va et qui va envoyer un chant bien perché. Le mauvais heavy metal, c'est un groupe qui va jouer fort, qui va shreder à tout va et qui va envoyer un chant bien perché. mais c'est du mauvais heavy metal. Tu connais la chanson (ou plutôt la réplique empruntée aux Inconnus) un peu burlesque mais s'appliquant à ravir une fois l'écoute de We set

the world on fire, troisième album de Freaks and Clowns, achevée. Explication de texte.

Le groupe suédois, en activité depuis 2017 et puisant son inspiration dans le metal des 80's (plus proche de Wasp qu'Iron Maiden, si tu vois ce que je veux dire) avec des sonorités empruntées à Avatar et consorts, exécute un heavy metal assez bordélique, un poil dérangeant et, reconnaissons-le, un peu chiant. Pour te faire un résumé concis, c'est fort bien exécuté, ça sonne fort (très fort même) ça défouraille à chaque fournée de riffs, mais on tourne assez vite en rond (d'autant que le disque, avec treize morceaux au compteur, est long, mais loooooooooooooong). Et puis se farcir le chant assez spécial du maître de cérémonie, Christe Wahlgren, une heure durant se révèle une mission assez pénible. Mais paradoxalement, Freaks and Clowns sait se montrer terriblement efficace quand il faut envoyer des refrains fédérateurs et se révèle intrigant quand les guitares pleines d'effets entrent en action. D'où ce sentiment mitigé à l'écoute de We set the world on fire : ça détonne mais ça se révèle assez rapidement relou ! À réserver aux aficionados du genre, au risque de te choper une bonne migraine.

■ Gui de Champi





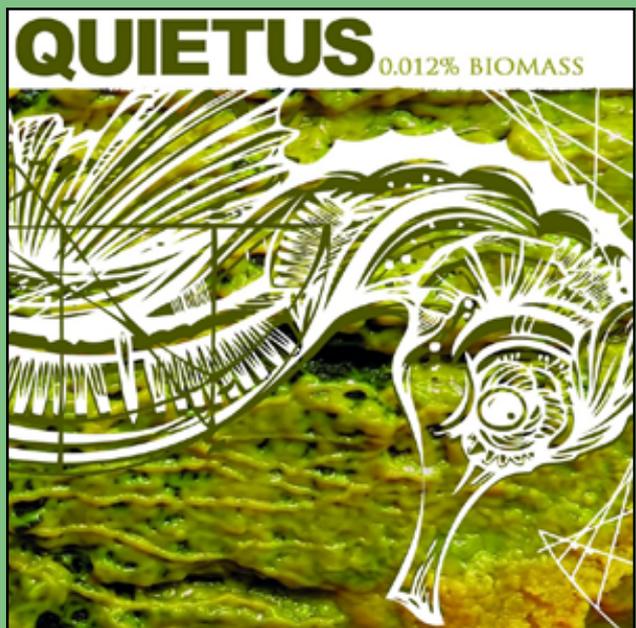
NORDSIND

LYS

[Araki Records]

Souvent, il fait bon de se laisser emporter par les vagues sonores, quelles qu'elles soient, sans intellectualiser ce qu'on est en train d'écouter. Juste profiter du moment. C'est ce qui m'est arrivé récemment avec Lys de Nordsind, un groupe de Copenhague amalgamant le post-rock au métal. Pourtant, je ne suis plus vraiment un grand admirateur de musique instrumentale rock-metal. En ayant légèrement abusé de ce genre dans le passé, au moment même où c'était «la mode», je suis souvent assez frustré de presque déceler en avance ce qui va se passer dans ces genres de chanson. Pas de bol, car j'attends de l'art qu'il me surprenne, qu'il me questionne. Dans le cas présent, les règles sont déjà établies depuis longtemps, les habitudes et les codes sont bien présents : introductions mystérieuses et/ou très aériennes, alternances entre montées et descentes, progressions musicales bien travaillées, son dense d'usage dans les climats, parcours mélodiques tentant de te tirer les larmes des yeux, quelques rares incartades insoupçonnées (genre, du black !), et j'en passe. Et pourtant, cette bande-son, que l'on pourrait situer entre un onirisme séducteur et quelque chose de plus liturgique, a éveillé chez moi un certain intérêt et de l'admiration, car c'est objectivement bien branlé. J'ai comme qui dirait été ébloui par ce Lys («lumière» en danois).

■ Ted



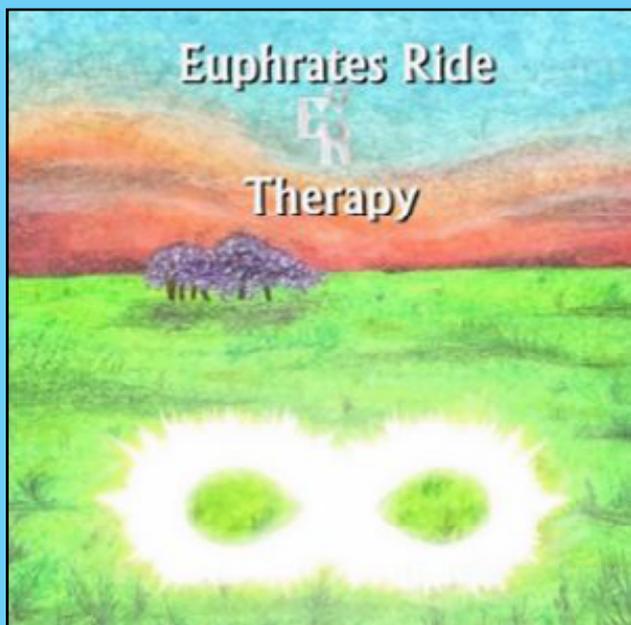
QUIETUS

0.012% BIOMASS

[Autoproduction]

Leur premier album *Chaos is order yet undeciphered* a permis d'installer leur nom dans le paysage chaos-core français et plutôt que d'attendre encore de longs mois et un deuxième LP, les Quietus passent par la case EP avec ce *0.012% biomass* qui présente un hippocampe et 4 titres (3 sont intitulés en français mais restent anglais). Difficile d'évaluer l'évolution du combo en si peu de temps mais il est évident que leur son est encore plus lourd. Certains passages sont carrément doom et là où les parties claires étaient assez limpides, ici, quand ils relâchent la pression, on a toujours un petit peu de grain qui traîne et les variations sont donc davantage marquées par les rythmiques que par la couleur des sonorités. Et le combo a gardé tout ce qu'il avait déjà amené, à savoir des enchaînements chaotiques, des passages très noise, du spoken word détachant le texte de la musique, des agressions subsoniques et une sacrée dose de virages en épingle pour quiconque chercherait à les suivre d'un peu trop près. Et même si c'est «Oiseau de malheur» qui est pour l'heure mis en avant par le groupe, je t'encourage à écouter le sournois «Peau de chagrin» qui tient plus de Sleepers que de Balzac.

■ Oli



EUPHRATES RIDE

THERAPY

[Tamaris Records]

Te parler, dans ce numéro 50, d'un album intitulé Therapy alors la couverture du mag' est consacrée au cultissime groupe du même nom, c'est un sacré clin d'œil. Et surtout une belle coïncidence. Je ne te cache pas que j'ai toutefois quelque peu forcé le destin quand j'ai reçu un email de l'attaché de presse et suis allé prêter une oreille attentive au nouvel album de David Mauro, alias Rigil Kent aka (pour ce projet) Euphrates Ride. Et j'ai vite été projeté dans l'univers particulier de

ce disque qu'il convient de contextualiser.

Le dossier de presse révèle en effet qu'après une sérieuse période dépressive, David est hospitalisé en urgence, et ce pour plusieurs mois, dans une clinique psychiatrique. L'idée de se libérer de ses douleurs et ses angoisses par le biais de la musique donnera naissance au bien nommé Therapy qui est enregistré en 2021, à sa sortie de clinique. 6 titres pour un peu plus de 30 minutes de sonorités apaisantes, mélange de pop, de rock progressif aux relents psyché. Les morceaux sont longs, les introductions sont posées (celle de 'Trans part. II' ne dure pas moins de quatre minutes !) afin de transporter l'auditeur dans l'univers de l'artiste de la meilleure manière qu'il soit. Décomposé en trois parties (plongée dans le passé, vécu du présent et projection vers le futur), ce disque personnel a également pour humble vocation de mieux appréhender l'univers de la psychiatrie. Du côté strictement musical, le mélange de spleen (le superbe 'Gathering the waves'), de rage contenue (les 'Trans part. I & II') et de candeur ('Colours of grey' me rappelant avec nostalgie mes écoutes successives et ininterrompues de OK Computer lors la sortie du chef-d'œuvre de Radiohead) procurent de belles sensations. Ce disque, simple et épuré en apparence mais riche en mélodies et sonorités diverses, est une vraie bouffée d'air frais. Le genre de disque qui mérite une écoute attentive pour en déceler tous les trésors sonores. Un chouette moment.

■ Gui de Champi





BRNS

LA PATIENCE A DU BON ! FREINÉE PAR LE COVID, LA SORTIE DE CELLULOID SWAMP, LE NOUVEL ALBUM DE BRNS, NOUS A APPORTÉ SON LOT DE SURPRISES. IL SEMBLE QUE LES BRUXELLOIS AVAIENT DES CHOSES À SORTIR ET À EXPÉRIMENTER PUISQUE LEUR POP INDÉ A PRIS UNE TOURNURE PROTÉIFORME. UN PEU PLUS DE CLAVIERS, DE VOIX, UN NOUVEAU MEMBRE, UN «NOUVEAU SON» ET UN STYLE QUI L'EST TOUT AUTANT. PAS DE PANIQUE ! ANTOINE ET TIM NOUS EXPLIQUENT TOUT CELA.

Bonjour BRNS, c'est un grand plaisir de vous retrouver avec ce nouvel album Celluloid swamp. J'ai cru lire que ce disque est prêt depuis 2018. J'imagine que c'est le Covid qui a tout retardé, pouvez-vous revenir sur la genèse de ce disque ?

Antoine (basse-clavier-chant) : C'est un disque qui a été entièrement réalisé durant l'année 2018 : on a fait plusieurs sessions collectives de composition (avec Tim et Diego) en Normandie pendant l'année et, parallèlement à ça, Tim et moi avons apporté des morceaux composés chacun de notre côté qui étaient déjà dans un état d'avancement assez important. Comme on voulait faire un disque court et efficace, la finalisation de celui-ci l'a été assez logiquement, on a été droit au but, tant au niveau de la composition que de la production. On s'était programmé les sessions de studio à New-York (octobre 2018) sans avoir terminé tous les morceaux du disque, ça nous a foutu un bon coup de boost et j'ai un souvenir d'un mois de septembre intense, à bosser d'arrache-pied pour figoler tous les titres ! Et puis de fait, après l'avoir enregistré, tout a pris du temps et puis il y a eu Covid.

Celluloid swamp, un marais de celluloides, quelle est la signification de ce titre, est-ce que cela a un rapport quelconque avec le très bel artwork coloré et cartoonesque de Monsieur Pimpant ?

Antoine : C'est une sorte d'oxymore un peu futuriste qui évoque un univers acidulé, un peu sucré-salé qu'on retrouve dans cet ensemble de chansons. On a suivi tout l'artwork de Pimpant : il nous a envoyé toutes les étapes de

la pochette : d'abord un personnage, puis un cactus, puis la typo, etc... On s'est bien imprégnés de son univers et ça nous a évoqué une version un peu tordue de l'esthétique Mario Kart sur N64. Celluloid swamp, ça pourrait être le nom d'un circuit d'un Mario Kart imaginaire !

Chose étonnante, l'enregistrement du disque s'est déroulé à NYC, c'est une première je crois. Pourquoi aller aussi loin ? Est-ce que c'était pour sortir de votre «zone de confort» ou simplement une invitation/opportunité que vous ne pouviez pas refuser ?

Antoine : On avait fait la connaissance d'Alexis (NDLR : Alexis Berthelot, producteur et ingénieur ayant bossé notamment pour Gojira, Pneu et Marc Ribot) lors de notre passage à SXSW à Austin en 2015. Il nous avait proposé de venir enregistrer un disque avec lui à NYC car il pouvait nous avoir des tarifs accessibles au Studio G à Brooklyn, où il travaillait beaucoup. On avait passé beaucoup de temps à enregistrer et mixer sur notre disque précédent, Sugar high et je crois que ce processus un peu laborieux nous a donné envie d'aller à New-York enregistrer dans un laps de temps très précis (7 jours de studio) pour aller à l'essentiel. On a pris l'avion (presque) les mains dans les poches et on a réenregistré nos maquettes avec le matos disponible au Studio G.

Vous écrivez dans le livret du disque qu'Alexis Berthelot vous a fait sonner comme jamais auparavant. Comment doit-on le comprendre ? Qu'il vous a fait passer à un stade supérieur en terme de sonorité/production ou plutôt que vous n'aviez jamais sonné aussi diffé-

remment qu'avant ?

Antoine : Disons qu'Alexis a plusieurs cordes à son arc : il connaît très bien le Studio G et son backline, et c'est un excellent producteur/mixeur. On se réécoutait les sons de nos maquettes, puis de concert avec lui, nous refaisons un nouveau «son» avec le backline pléthorique disponible sur place. On se mettait d'accord sur la couleur du son à la prise, ce qui a considérablement simplifié le travail au mixage. La plupart des gros choix de production avaient été directement posés en studio. Au mixage, on a pas fait 60.000 aller-retours, globalement on était ravis des partis-pris d'Alexis, et tout sonnait très large, les batteries, notamment. Celluloid swamp est sans aucun doute notre disque le mieux produit.

J'ai oublié une chose importante à signaler, c'est l'arrivée aux claviers et au chant de Nele

de Gussem au sein de BRNS. Elle a (ou a eu) une expérience significative dans plusieurs formations tels que Maya's Moving Castle, Delvaux, Future Old People Are Wizards ou encore son projet perso Uma Chine. Comment s'est déroulé son recrutement et quel est son rôle au sein du groupe ? Est-elle de passage comme le fut Lucie ou bien est-elle une membre du groupe désormais ?

Antoine : On a arrêté de travailler avec Lucie car elle habite Paris et que ce n'était donc pas super simple de caler des répétitions. J'ai vu Nele jouer avec Future Old People Are Wizards au Recyclart pendant l'été 2018 et elle m'avait laissé une forte impression. Quand on a commencé à chercher un nouveau claviériste, j'ai suggéré qu'on contacte Nele qui a répondu par l'affirmative ! Concernant sa place dans le groupe, bien sûr qu'elle est un membre du groupe ! Mais nous n'avons pas encore compo-



sé ensemble. Elle apparaît vocalement sur Celuloid swamp, mais sur des parties qui étaient déjà écrites. En tout cas, c'est super agréable de travailler avec elle et j'espère qu'on aura l'occasion de travailler à 4 sur le prochain !

Je trouve que ce nouveau disque est vraiment à part des autres, comme si vous aviez voulu ouvrir un nouveau chapitre de votre histoire. Les voix ont l'air d'être davantage mise en avant, j'ai l'impression que les claviers sont plus présents qu'auparavant, que les textures sont plus protéiformes, on a même droit à un titre électro-hip-hop avec «Familiar» en compagnie de Les Hommes-Boîtes. Le ressentez-vous ainsi ?

Antoine : Oui c'est le cas ! Je crois qu'il y a beaucoup plus de fun et de liberté que sur les deux disques précédents, qui a posteriori me paraissent parfois un peu ternes et ascétiques ! Ici, tout fleure bon la douce folie, tant par les synthés technicolor que par les voix de l'espace ! Les morceaux ont beaucoup de relief, c'est assez marrant d'ailleurs car en live, les anciens morceaux paraissent beaucoup moins arrangés. Je pense qu'on a retrouvé une belle fraîcheur, on ne s'est pas refusé grand chose et il y a un peu 5 disques dans un disque. Personnellement, c'est quelque chose dont je suis très fier !

On trouve des titres vraiment surprenants parsemés d'ambiances disparates, qui ne ressemblent pas vraiment à du BRNS, comme «Lighthouses» ou encore «Money» qui m'a fait penser un peu aux travaux de Dave Longstreth de Dirty Projectors. Vous n'aviez pas d'appréhension sur le fait de potentiellement dérouter l'attention de vos fans, quitte à ce qu'ils n'adhèrent pas à la direction artistique choisie sur ce disque ?

Tim (batterie-chant) : Disons qu'à chaque disque, on ne sait pas vraiment si ce qu'on compose ressemble à du BRNS, et puis on a un peu le nez dedans à vrai dire. Nos influences se sont élargies et nos bagages musicaux ont évolué. On s'est laissés aller plus loin, tester de nouvelles choses. Pour «Money», Antoine avait proposé une base tantôt lo-fi, tantôt électro-brut et c'est assez naturellement qu'une voix RnB s'est posée dessus... Des fois, faut

pas chercher (rires) ! Je pense que si on avait un jour eu des appréhensions à dérouter nos fans, on n'aurait jamais composé de musique ensemble. C'est cette liberté qui fait peut-être ce qu'est BRNS encore aujourd'hui. Beaucoup d'artistes fonctionnent certainement ainsi, comme Dave Longstreth et c'est clairement ce qu'on recherche aussi.

L'objectif actuellement, c'est de jouer les morceaux sur scène ? Comment se passe la tournée ? Comment s'adaptent-ils dans votre set-list ? Y-a-t-il une prédisposition particulière pour les jouer par rapport aux anciens ?

Tim : Pour l'instant, la tournée, c'est un bon gruyère... Avec les reports et annulations, c'est difficile de trouver une constance. Mais ça ne nous a pas empêché de répéter et de faire des résidences, de roder un set varié et efficace. Les premiers concerts avec la nouvelle set-list composée à quasi parts égales d'anciens et de nouveaux morceaux se sont très bien passés malgré peut-être un peu de trac. Comme quoi, après 2 ans d'absence, ça peut revenir. Je dirais que ce sont plutôt les anciens morceaux qu'on a pu un peu retravailler pour qu'ils se mêlent bien aux nouveaux. C'est un chouette travail de se les réapproprier.

Avec l'évolution du groupe, et au regard de la question précédente, est-ce que vous prenez encore du plaisir à jouer vos vieux morceaux, je pense par exemple aux tubes «Mexico» ou «My head is into you» ?

Tim : Il y a des morceaux qui sont devenus un peu autoroutiers pour nous. Quand on chante «Mexico» pour la 10 000ième fois, on peut avoir tendance à faire sa liste de course en la jouant ! Mais il faut se les réapproprier ces morceaux-là, comme je le disais. Ou au moins en sélectionner l'un ou l'autre qui nous procurera autant de plaisir que le public aura de l'écouter. Et puis, mine de rien, on a beaucoup de morceaux maintenant, c'est aussi l'occasion d'en jouer certains qu'on n'a peu ou jamais défendus sur scène.

BRNS, c'est aussi des side-projects ou des participations diverses, je pense à Namdose avec les Ropoporose, à Paradoxant, le projet solo d'Antoine, mais également à Tim et sa

participation sur un album de Blondy Brownie, idem pour Diego avec One Horse Land. C'est important pour vous de déconnecter de BRNS dans le but éventuel d'y apporter de nouvelles idées par la suite ? Ou c'est vraiment des invitations que vous acceptez presque par politesse ?

Tim : Ça n'est certainement pas par politesse ! Si on participe à un autre projet, c'est que ça nous branche. Et puis c'est évidemment cool d'avoir du temps à côté et des occasions pour se diversifier. Par ailleurs, Antoine, Diego et Nele ont chacun leur projet solo qui leur permettent également d'aller plus loin et de manière plus personnelle dans la composition. Des fois, ça fait du bien de sortir du groupe pour composer seul. Quant à Namdose, ça a été une réelle occasion pour BRNS de se mettre au défi de composer totalement en double groupe et dans un laps de temps très court. Aller droit au but et chercher l'efficacité live. C'était une super expérience et la tournée a très bien suivi. Juste avant la Covid, ouf !

Dans une très ancienne interview, en 2014, Antoine relevait le fait que vous n'aviez pas une maturité de dingue et que ce côté foireux et bancal vous représentait bien. Est-ce qu'on peut considérer que BRNS a évolué sur ce

point ? Est-ce que vous avez une «meilleure» estime de vous depuis tout ce temps ? Et plus généralement, quel regard portez-vous sur votre évolution et comment vous voyez votre avenir en termes de création, des idées pour le prochain album ?

Tim : C'est très difficile de savoir si on est devenu mature dans la musique. Je pense que l'immaturité peut justement amener de joyeux accidents et nous surprendre dans la composition d'un morceau. Je ne sais plus qui avait dit que notre deuxième album était celui de la maturité, mais je pense que cela n'était pas vrai. BRNS a toujours composé à l'instinct et je pense que ça sera toujours le cas. La maturité pourra peut-être nous aider à trancher sur l'un ou l'autre choix artistique mais je pense que c'est cette incertitude, ce côté bancal qui nous aide à trouver des idées. Pour l'avenir, on va déjà tenter de présenter dignement notre album encore tout chaud et on espère vraiment que les conditions nous le permettront. On a hâte de jouer !

Merci à Anne-Laure Bouzy et aux BRNS

■ Ted

Photos couleur : Alice Khol

Photo noir et blanc : Mayli Sterkendries







BRNS

CELLULOID SWAMP

[Yotanka]

Dans la vie d'une formation musicale, nombreuses sont les évolutions qui la traversent. Elles peuvent être à peine décelables (Motörhead ou AC/DC sont les groupes qui me viennent spontanément à l'esprit), mais la majeure partie du temps elles sont bien présentes, c'est ce qui d'ailleurs peut diviser les fans (on les entend souvent d'ailleurs parler d'un «avant» ou d'un «après» suivi du nom de l'album qui marque le ou les changements). Ce n'est pas anodin, à vrai dire, c'est même tout à fait logique puisque l'être humain n'est pas chimiquement fait pour tout aimer. Et puis, il y a une autre catégorie d'évolution qu'on pourrait appeler, sans se casser la tête, une révolution. Soit parce que le groupe change ses membres, ses kits d'instruments, son style musical, son producteur, ou tout simplement sa manière de redéfinir sa créativité. C'est exactement là où se situe BRNS avec Celluloid swamp, son dernier album sorti en novembre dernier chez Yotanka.

Il y a quatre ans, Sugar high montrait déjà les signes d'une volonté de franchir un nouveau palier, de s'éloigner progressivement de cette pop sombre un peu monolithique pour expérimenter de nouveaux amalgames sonores. Et puis, les premiers singles de Celluloid swamp ont commencé à se montrer sur la toile, à commencer par «Familiar». Ce dernier est un morceau assez particulier puisqu'il s'agit d'un titre aux relents électro/hip-hop partagé avec Les Hommes-

Boîtes, pas vraiment un registre habituel pour les Bruxellois. J'étais clairement perplexe à ce moment-là, «Suffer» a suivi ce processus de teasing et nous découvrons alors un groupe s'acquinant avec le RnB. Encore une surprise qui laissait pantois. C'est véritablement avec «Money», troisième single, que j'ai retrouvé un peu le BRNS que j'avais laissé avec Sugar high. Et encore ! Ce morceau me plaît beaucoup car il me rappelle sur certains passages les travaux de Dirty Projectors, une formation qui elle aussi a considérablement changé de visage après Swing lo Magellan. Peu avant la sortie du disque, le superbe clip animé de «Get something» me convainc définitivement de découvrir la suite.

Celluloid swamp est un disque à part dans la discographie de BRNS pour plusieurs raisons qui sont plus ou moins importantes. La première, vous l'aviez sûrement deviné, c'est son style beaucoup plus coloré et bigarré qu'auparavant (pop, rock, Rn'B, electro, hip-hop...) qui est dû à la fois à la prise de liberté que s'est permis le quatuor et l'élargissement de ses influences. La deuxième raison, et non des moindres, c'est sa production. Enregistré à New-York par Alexis Berthelot, Celluloid swamp a énormément bénéficié du backline du studio G d'où cette mise en avant des claviers et des voix, et il s'agit objectivement du meilleur son qu'ait pu bénéficier le groupe à l'heure actuelle. La troisième raison n'a peut-être pas eu d'influences sur ce disque mais en aura à l'avenir, c'est l'arrivée d'une nouvelle claviériste, Nele de Gussem (Future Old People Are Wizards), dont on peut entendre le talent vocal sur trois morceaux.

Court, efficace et pétillant, Celluloid swamp déroute sur les premiers instants, puis ses couleurs nous charment progressivement. La variété de cette galette permet aussi de combattre une certaine forme d'ennui qu'on peut avoir quand les morceaux deviennent un peu trop consanguins. Mais il est regrettable de faire la fine bouche quand on se fait livrer dans nos écouteilles des superbes compositions tels que «Get something» (cette deuxième partie absolument frissonnante !), le dodelinant «Suffer», la touchante «Inverted», l'indomptable «Profound pressure» ou encore le morceau final entraînant «Off you go daddy».

■ Ted



CARVER

WHITE TRASH

[Araki Records]

Fondé à Nantes par Tom Baudelin (Café Flesh...), David Escouvois (Francky Goes to Pointe à Pitre...) et Nicolas Monge (Nihil...), Carver a sorti il y a presque un an un EP de 4 titres intitulé White trash, deux ans après un 7 titres numérique Bouncing in the yards. Avant d'enfourner le disque, on se dit qu'au vu de qui est derrière le volant, ce vaisseau - de type noise-rock mâtiné de math-rock - est sous bon contrôle. Alors, on embarque pour 14 minutes, c'est très court mais assez pour atterrir avec la tête en vrac. White trash est en effet un parcours semé d'embûches, à commencer par cet énergique «Priests» à la basse rugissante, aux phrasés de guitares alambiqués et cette batterie qui pilonne sec. Cette voix ressemblant à David Yow (Scratch Acid, The Jesus Lizard) nous rappelle définitivement dans quoi on a foutu les pieds. On pensait que «Calypso» allait doucement nous calmer les nerfs, que nenni ! C'est faussement calme et casse-gueule, on adore ! «Everyone knew» est un super titre de noise qui avec un son plus ample pourrait être un super titre de métal qui tâche. White trash se termine avec «The girl next door» qui poursuit l'entreprise de saccades entrepris quelques titres auparavant. Ça paraît un peu démonstratif dit comme ça, mais dès que tu auras pris connaissance de ce disque, tu comprendras assez vite que c'est outrageusement rock et que ça sonne terriblement bien au final.

■ Ted



PENSÉES NOCTURNES

DOUCE FANGE

[Les Acteurs De L'Ombre Productions]

Alors que c'est le septième album de Pensées Nocturnes, c'est le premier chroniqué dans nos pages. Et je me demande encore un peu pourquoi. Parce qu'au moment de peser le pour et le contre, il y a pas mal de poids du mauvais côté de la balance... Le projet de Léon Harcore n'a aucune limite mais si je n'ai rien contre la liberté artistique, il y a des fois où les pires idées sur le papier (croiser le black metal avec de la musette) n'accouchent pas des meilleures créations. Si sur ce Douce fange, il y a quelques passages fort sympathiques (notamment l'intégration des divers samples qui vont piocher autant dans C'est arrivé près de chez vous que dans La cuisine des mousquetaires), des sonorités intrigantes et des amalgames heureux (le côté folklorique de «Fin défunt»), c'est trop souvent le bordel pour que j'adhère et que j'ai envie de me plonger plus profondément dans cette mélasse. Si tu lis ces lignes, c'est que le côté «pour» est aussi représenté et qu'il faut défendre bec et ergot le travail réalisé sur l'univers graphique du digipak, les textes, qui (une fois compris, donc lus) sont gavés de références historiques et humoristiques et un ton radicalement hors de notre temps (je te laisse juste imaginer de quoi peut être composé «Gnole, torгноles et roubignoles»). Bref, dommage que l'ensemble soit aussi fouillé que fouillé.

■ Oli



BEN & FIST

RIEN N'EST GRAVE

(Dispear Records)

Ce qui est plaisant avec le Punk Rock, c'est que ça fait généralement « tilt ». C'est immédiat. Dans l'urgence. En gros, ça passe ou ça casse. Avec Ben & Fist, on est clairement dans le premier schéma. Le trio de Auch, composé de Ju (batterie/chœurs, Dirty Fonzy), Mott (guitare/chant) et Fabulle (basse/chant), présente Rien n'est grave, troisième album succédant à Pourquoi ça irait mieux en 2015 et Au pire on se sera bien marré en 2017. Et clairement, ça le fait !

Enregistré et mixé par Fabien Lefloch (Justin(e), Ultra Vomit) au studio Chipolata Framboise et masterisé par Alexandre Borel (UMFM), le groupe aime à dire que ce disque s'inscrit dans sa pure lignée « déprestive ». Voilà. La vie n'est pas gaie mais c'est pas pour ça qu'on va se morfondre, hein ? Ça joue (bien) dans un style proche de NoFX (Los Angeles) et Justin(e) (Nantes) et ça chante (bien aussi) en français dans le texte et ce dans la lignée d'Intenable (Bordeaux) et consorts. En mode west coast quoi. Quant aux voix, je suis clairement plus sensible à la sonorité du chant en anglais mais quand c'est (très) bien réalisé et que c'est bien écrit, autant le souligner, tu ne crois pas ? Le groupe enchaîne les tubes à cent à l'heure ('Ensemble ou jamais', 'Pas né pour briller', 'Pleurir'), lève le pied (au plancher) pour poser les ambiances mid tempo ('Je, nous à terre', 'Du sens pour exister') et s'avère bougrement efficace quand il s'agit de faire rimer mélodies et énergie (tous les titres !) dans des formats relativement courts (trois morceaux dépassent à peine les 3 minutes). Ça fait du bien par où ça passe, et surtout, c'est finement joué. Ce disque est une véritable bouffée d'air frais que je ne peux que te recommander. Ouais, carrément. Un disque calibré pour le live par un groupe qu'on a hâte de retrouver sur les planches des scènes de France et de Navarre (ou sur le carrelage des bistrots).

■ Gui de Champi
Photo : Meliphotographie





latetedelartiste.com

yann.landry@latetedelartiste.com

Nos sorties du moment :



IMPARFAIT « Telemas », 20 mai Fusion rap metal Telemas Records



LES 3 FROMAGES « V », 10 mars Rock en français Autoprod

Attaché de presse spécialisé Rock, tous médias : web, presse, radio, télé. En moyenne, sur une période de 4 mois,

La Tête de l'Artiste, en association avec Give'em Promotion, apporte environ 100 résultats :

diffusions radios, playlists, articles, interviews, chroniques...

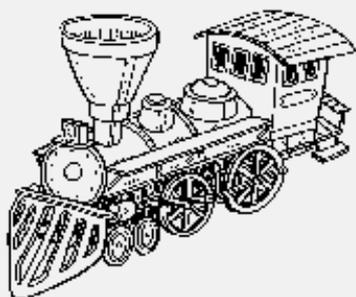
Notre mot d'ordre : **Grandir ensemble !** avec une relation au quotidien.

C'est cette mentalité indé qui nous plaît chez W-FENEC, bravo et merci à l'équipe pour leurs 50 numéros !



IN FRENCH IN THE TEXT Et tout les mixer après l'écoute de ce disque unique!



WONDERFLU**LONG DISTANCE****WONDERFLU****BUBBLEGUM / LONG DISTANCE**

(Influenza Records)

Entre Lota schwager premier EP du quatuor parisien Wonderflu chroniqué dans ces pages en janvier 2011 par l'ami Cactus et Long distance paru en décembre dernier, il s'est passé dix ans et autant d'EP (sans compter un double album et un split album !). Pour sûr, le groupe ne fait pas semblant et comble inévitablement ses fans. On se croirait dans les 70's quand les groupes de l'époque enregistraient un album par an ! Et comme nous avons reçu à la rédac' les deux derniers EP, je ne vais pas me faire prier pour t'en parler.

Honneur à Bubblegum donc, sorti en novembre 2020. Cinq titres, tous assez courts (on ne dépasse pas les 2'44), dans une ambiance noisy lofi bricolo indie rock bien efficace. Dans un délire assez proche des fringuants Dinosaur Jr. et des mystérieux Eels été rappelant les débuts de Dionysos, Wonderflu s'éclate à jouer des morceaux simples, sans prétention mais mélodiquement acidulés et vraiment bien branlés (même si on a l'impression que c'est un peu branlant, ce qui apporte un charme tout particulier). J'ai un faible tout particulier pour «January ends», morceau d'ouverture qui donne bien le ton à cet EP rentre dedans. Pour les fans des groupes de Seattle de la fin des 80's (si tu vois où je veux en venir) et des artistes sans limite d'inspiration.

Long distance, paru fin 2021, est un peu plus péchu, un peu plus nerveux, un peu plus rock 'n' roll, un peu plus tout ça quoi ! Mais avec cette constance de proposer des morceaux convainquants. Jouant pied au plancher et toujours avec des morceaux ne dépassant pas les 180 secondes, Wonderlu n'y va pas par quatre chemins pour balancer un rock poisseux, au son garage et à l'attitude Stoogienne. L'ombre de Nirvana plane sur ce disque brut et sans concession. Une vraie réussite, avec pour point d'orgue le génial «Open spaceship» et le torturé «You've never wanted to speak». En sept titres et quinze minutes, Long distance va assurément te faire passer un bon moment. Deux EP, deux ambiances avec pour dénominateur commun la Classe. Avec un grand C, bien sûr.

■ Gui de Champi





LES TROIS FROMAGES

V

(Coop Breizh / Believe)

- Mais tu ne vas pas chroniquer Les Trois Fromages dans W-Fenec, c'est une blague.
- Oui ce disque est une blague, c'est le concept.
- Donc pas de chronique.
- Si comme c'est une blague, je vais faire une chronique décalée en parlant de leur chanson influencée par Kenji Girac au titre évocateur «Latino latina» ou celle par Michael Jackson («We are the world») qui s'appelle «On est le monde».
- Et pourquoi pas Maître Gim's ?
- Parce que les mecs ne se prennent pas au sérieux et jouent quand même, ça doit tourner en live
- Tu sais que tu es en période d'essai JC ?
- Bon bah... une brève alors ?
- Ok mais c'est ton premier avertissement, il n'y en aura pas d'autres.

Donc pour faire bref des mecs qui jouent sans se prendre la tête en allant piocher des styles de merde pour en faire des choses décalées. Cela ne laisse personne indifférent en positif ou négatif.

■ JC



ANIMAL TRISTE

NIGHT OF THE LOVING DEAD

(M2L)

La Normandie c'est plutôt petit, alors forcément, les musiciens se croisent, tapent la discute, échangent, partagent des aventures et évoquent leurs racines profondes. Quand les dénominateurs communs s'appellent Nick Cave ou Bruce Springsteen, ça donne envie de faire autre chose et pourquoi pas un truc qui tendrait vers ces deux patrons du rock américain qui a de la classe. C'est ainsi que les six compagnons d'Animal Triste ont décidé de lancer leur «super groupe» [sur leurs différents CV on trouve en effet quelques combos qui ont marqué les esprits comme Radiosofa, ou Darko]. Et bien qu'ils soient six, ce qui marque avant tout, c'est la chaleur de la guitare et de la voix, le reste, c'est pour faire en sorte qu'on se sente bien, c'est un tas de détails qui font que ce n'est pas seulement de bonnes chansons avec une mélodie accrocheuse et un style identifiable mais qu'Animal Triste va bien au-delà de cette apparente simplicité pour s'assurer que chaque seconde de musique soit un nectar. Et s'il faut le renfort de Peter Hayes (Black Rebel Motorcycle Club) pour élever encore le niveau, alors, ainsi soit-il (et «Tell me how bad I am» peut devenir un des titres de l'année). La classe américaine.

■ Oli

NADA SURF



MERCREDI 26 FÉVRIER 2020
LILLE - LE SPLENDID

DERNIER CONCERT AVANT LA FIN DU MONDE

Assister à un concert de Nada Surf, c'est comme se rendre à une fête où se retrouvent les membres d'une grande famille. Il y a de ça dans ce lien qui unit le groupe le plus francophile de New York et le public de chez nous. Voir Nada Surf, Daniel, Ira et Matthew, ainsi que Louie Lino aux claviers pour cette tournée, c'est comme revoir ses oncles préférés, ceux qu'on admire et qui passent en coup de vent, toujours prêts à repartir vers des horizons lointains après vous avoir raconté mille et un épisodes de leur vie inspirante. Ce mercredi 26 février 2020, nous sommes à Lille, dans la file

d'attente devant le Splendid, une salle très connue qui est un ancien cinéma du quartier de Fives. Le Splendid, c'est exactement là que le groupe fit l'un de ses premiers concerts en France, en 1996, il y a 24 ans, une éternité. A l'époque, je les avais ratés. Depuis, je les ai vus et revus très régulièrement. J'ai même eu la chance d'interviewer Daniel Llorca, le bassiste, en juillet 2003 lors d'un festival estival à St Pol sur Ternoise. Le dernier concert de Nada Surf vu, c'était il y a un peu plus de deux ans auparavant, le 3 février 2018 exactement, à l'Aéronef de Lille et nous avons passé une excellente soirée

dans une salle comble et chaleureuse. Mais ce soir est particulier. Il y a cette menace pesante, dont tout le monde parle. Dans la file d'attente, sans masque, sans gel hydro-alcoolique non plus, ça n'est pas encore de rigueur, de même que le concept de distanciation sociale, on parle beaucoup du virus, de son avancée, de l'Italie débordée et des touristes partis ou revenus de Chine et qui ne sont sans doute pas contrôlés comme il le faudrait. On trouve juste que c'est un peu exagéré par les médias qui font flipper tout le monde avec le Covid 19. Chacun y va de sa théorie, personne ne comprend rien dans la cacophonie ambiante. Je ne le savais pas encore, mais ce concert de Nada Surf serait le dernier concert de la « vie d'avant ». Quelques jours plus tard on entrait « en guerre » et le Grand Confinement commençait.

Je n'étais pas revenu au Splendid depuis de nombreuses années. La salle est restée dans son jus, sombre, un peu poisseuse, décrépite, mais ce n'est pas sans un certain charme. Il y fait chaud très vite. Le public est déjà nombreux et s'amasse lentement mais sûrement dans la fosse ainsi qu'au balcon. En regardant vite fait à droite et à gauche, je reconnais quelques visages. La première partie est assurée par John Vanderslice, un songwriter propriétaire d'un studio californien réputé et producteur entre autres de Spoon ou Grandaddy. Le personnage est très attachant. Ses cheveux bleus, son humour, son interaction avec le public dans un jeu de questions-réponses, sa bonne humeur, ses anecdotes, tout cela fait mouche et détend l'atmosphère. Pour définir son univers artistique, il faut penser à des ballades pop, simples, enjouées, accompagnées des beats d'une boîte à rythmes vintage avec laquelle Vanderslice joue allègrement en triturant quelques pédales d'effets. L'homme est un ami cher des Nada Surf, il leur déclare une très touchante admiration. C'est donc très complices que Matthew Caws, Ira Elliot et John Vanderslice partagent un titre. Le public est conquis. Vient ensuite la prestation des attendus Nada Surf. Ça démarre sans fioritures par une fournée de titres

classiques et incontournables : «Looking through», «Whose authority», «Hi-speed soul», «Friends hospital». Le son est un peu brouillon au début mais tout le monde s'y retrouve. Le nouvel album, Never not together est sorti il y a quelques jours. Le très beau premier single «So much love» est entamé après qu'un technicien soit intervenu pour régler les problèmes de son du bassiste, qui semblait s'agacer de ce souci depuis quelques titres. Ce groupe est très fort pour écrire des tubes puissamment évocateurs de nostalgie. C'est ce qui m'a toujours plu chez eux, cette capacité à vous embarquer, à vous faire chavirer émotionnellement. Il y a du raffinement, de l'intelligence, de l'humilité et une modestie à toute épreuve qui sont leur marque de naissance indélébile. Le concert se poursuit, la set list est surprenante car il y a peu d'extraits de ce nouvel album. En voyant Matthew chanter en lisant sur un aide-mémoire le très difficile texte chanté-parlé (à la «Popular») de «Something I should do», je comprends que cette première date de la tournée européenne est placée sous le signe de l'anxiété, que c'est une date de rodage, de réglages. Je leur pardonne volontiers, je suis très heureux de les revoir, surtout ce jour-là. Trois titres en rappel, dont le fabuleux et habituel (et très prémonitoire pour le coup) «Blankest Year» dont le gimmick « Oh, Fuck It » est repris en chœur à chaque fin de concert du groupe. Encore un excellent moment partagé.

Quelques jours plus tard, Nada Surf sera le premier groupe à subir cette calamité des concerts annulés, reportés, et jouera le jeu en faisant double date parisienne pour respecter la règle des jauges. Le monde entrait en confinement, la vie telle qu'on l'avait toujours connue, avec ce qui en faisait son sens, son sel, sa raison d'être, était soumise à des règles de restrictions jamais vues et on ignorait quand et comment tout cela se terminerait. Nada Surf restera pour toujours mon dernier concert d'avant le merdier mondial.

■ Chris Hamilton

LICE

ASTROLAB - ORLEANS

@JC FORESTIER











VILLA FANTÔME

VILLA FANTÔME

[At(home)]

Autant évoquer et balayer le sujet tout de suite, comme ça, c'est fait. Villa Fantôme est le nouveau projet de Pierre et Manu, respectivement chanteur et batteur de ce grand orchestre qu'était La Ruda, abandonnant en cours de route son Salska d'origine. Une formation qui a fait chavirer nombre cœurs de rockeurs et qui, en presque vingt ans, a produit dix albums et joué plus de 1.000 concerts. Un véritable groupe de scène que j'avais vraiment plaisir à voir et à entendre, même si j'ai quelque peu lâché l'affaire pendant la deuxième partie de la discographie du club des huit. Mais revenons à nos moutons. C'est en 2019 et après un summer reunion tour de La Ruda que nos deux amis décident de relancer la machine. En s'entourant de quatre mercenaires du rocksteady (et membres de Orange Blossom et Tarmac Rodéo), ils donnent naissance à Villa Fantôme, en hommage au «Ghost town» des Specials. On prend les mêmes influences (directement héritées des Clash, des Ruts et autres sucreries anglaises) et on recommence comme il y a... trente ans à se faire plaisir. Et comme il n'y a pas de fumée sans feu, le premier confinement a permis de développer ce nouveau projet et de proposer Villa Fantôme, premier album chez l'activiste et surtout indépendant label At(h)ome.

Mes bons souvenirs passés à écouter et voir l'ancienne bande de Pierre et Manu sont réapparus comme par enchantement une fois les premières mesures de «Fantômes dans les

rués fantômes» (qui m'a filé de bons frissons à la première écoute et qui me procure toujours de bonnes sensations au gré des multiples écoutes). Les fans de La Ruda retrouveront avec plaisir la voix si attachante de Pierre (dans un flow moins rapide et donc plus compréhensible quand il s'agit de disséquer les bons mots de Pierrot) et le beat toujours impeccable de Manu. Les oiseaux n'ont rien perdu de leur superbe, et les titres rythmés («Des messies pour les lanternes», «Sur mon blouson») côtoient les morceaux plus feutrés et syncopés («Série noire», «Dieu n'est pas bon danseur», «Veux-tu savoir», l'atypique mais magnifique «Autopsie d'un songe») dans un déluge de clavier/cuivre abrasifs («Rivière sans retour») ou dans une succession de riffs «in your face» («Sentimentale n'est pas la foule», «Question de contrôle»). Les textes sont toujours aussi subtils, héritages des bons films à la Audiard, et renforcent le capital sympathie de cette formation que j'ai déjà hâte de voir exploser les scènes de la France entière.

Pas besoin de faire un long discours. Tu sais donc à quoi t'attendre avec ce disque réussi, entraînant et fort intelligent. Villa Fantôme, c'est noir comme un polar, mais clarté comme les cieux. Le Roi Ruda est mort, vive le Roi Villa (Fantôme).

■ Gui de Champi



LE RÉVEIL DU ROCK FRANÇAIS !



DARCY

Nouvel album disponible

« Darcy dynamite le rock français avec ses compositions affûtées et ses paroles acérées ! »



CACHEMIRE

Nouvel album disponible

« Cachemire est entré dans le rock à coups de talons et revient pour transformer l'essai ! »



LOFOFORA

En concert
à LA CIGALE (Paris)
le 29-04-22

Édition augmentée 2 CDs

Inclus l'album « Vanités » et 6 nouveaux titres !



VILLA FANTÔME

Premier album disponible

« Version française, première classe, d'un rock noir et lumineux »



Pour fêter la parution de ce 50^{ème} numéro, AT(h)OME vous offre **5%** de remise sur l'ensemble de sa boutique avec le code **WFENEC50**
Rendez-vous sur : **boutique.label-athome.com**



Découvrez
tous ces artistes
(et bien d'autres)
ici



AMY CORREIA

AS WE ARE

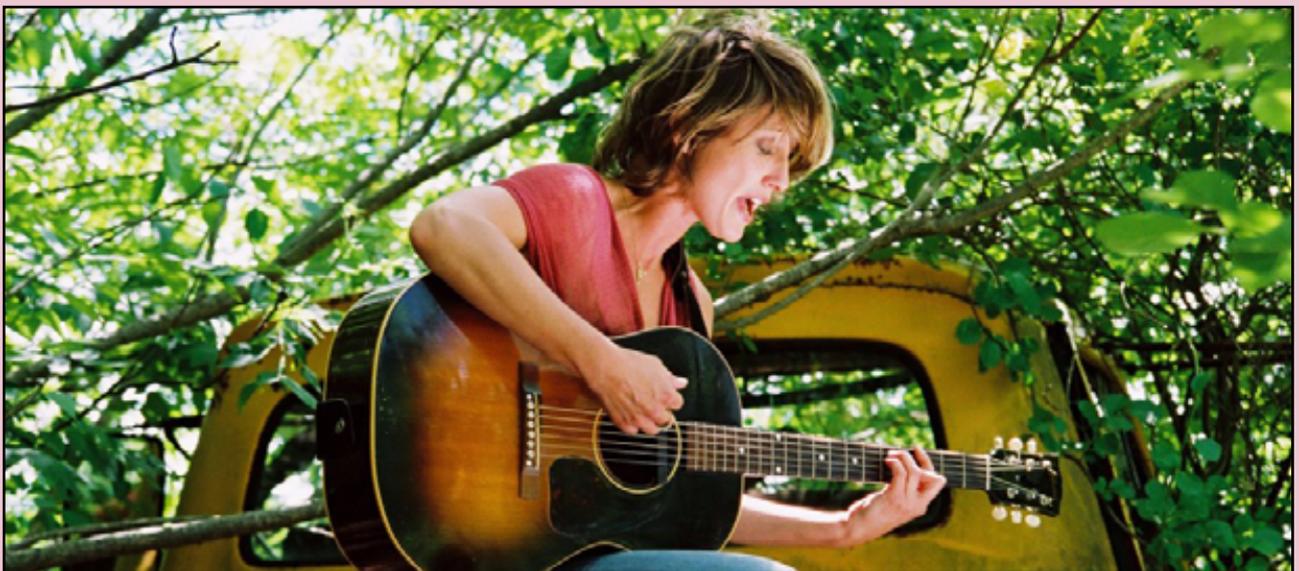
[Autoproduction]

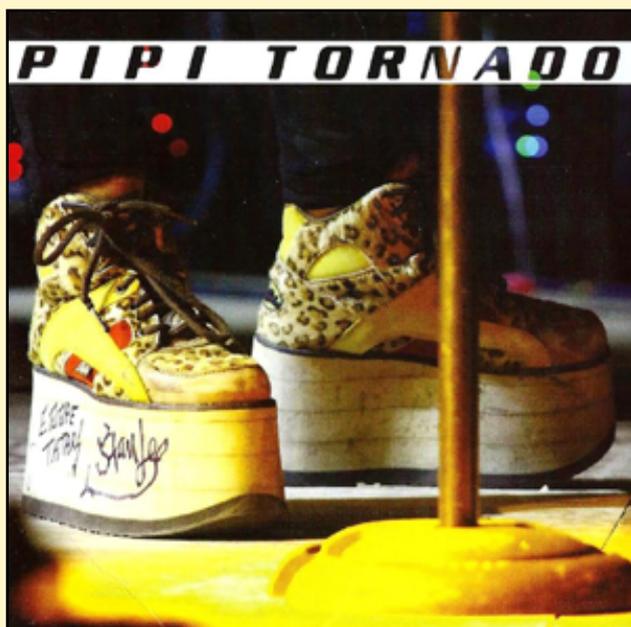
Depuis quelques numéros, tu es habitué à cette indispensable rubrique qu'est HuGui[Gui] les bons tuyaux. Le copyright est déposé, les chinois veulent nous racheter les droits mais non, rien de tel n'arrivera. Mais sans vouloir faire d'infidélité à mon camarade Guillaume Circus, Théo de Noa Music pourrait également rentrer dans le club très fermé des bons dealers de sons. Théo les bons tuyaux, ça sonne aussi, non ? Et même quand le fameux Théo essaye de me refourguer le dernier album solo de Didier Wampas (faut pas déconner non plus) et que je lui rappelle à son bon souvenir que la pépite Kimon Kirk figure dans mon top trois de 2021, il me balance comme ça, ni vu ni connu : «C'est marrant que

tu me reparles de Kimon Kirk, parce que je vais commencer la promo du nouvel EP d'Amy Correia, qui est justement une des co-auteurs sur l'album de Kimon». Ça sent bon tout ça !

Artiste indépendante américaine auteure de trois albums, Amy Correia présente en ce printemps un nouvel EP produit par... Kimon Kirk (qui participe également aux chœurs et la basse). As we are est un petit bijou de folk songs délicatement posé dans un écrin taillé sur mesure. Composées avant la pandémie mondiale et réarrangées pendant la période de confinement, les cinq chansons ont été enregistrées en une journée dans un studio de Boston. Les chansons d'une singulière richesse sonore semblent paradoxalement épurées de tout élément superflu. Subsistent la délicatesse des guitares, l'harmonieuse section rythmique et la magistrale interprétation vocale d'Amy. Les allusions au jazz et au blues sont subtiles («Bow to the fire»), tandis que les chansons folk et intimistes sont d'une insolente réussite («Sunday driver» aux airs de Nora Jones est tout simplement magnifique, tout comme le touchant «Sweet thing» qui pourrait évoquer des souvenirs aux amateurs d'Alanis Morissette). C'est fin, délicat, envoûtant (comment rester insensible à «With all of us» ?) et terriblement addictif. Brut aussi, avec ses petites imperfections qui font son charme. Un chouette disque malheureusement trop court et uniquement disponible par les circuits courts (directement auprès de l'artiste sur AmyCorreia.com)...

■ Gui de Champi
Photo : Chris Strother





PIPI TORNADO

PIPI TORNADO

(PIAS - M.A.D.)

Comme disait Martin, «I have a dream» : Je rêve de voir Julie Armanet, juchée sur son piano, en train de chanter en boucle pour la énième fois son insupportable «Dernier jour du disco», cette chanson qui me colle aux oreilles depuis six mois comme le masque anti-covid sur ma tronche, insupportable litanie niaise qui coche toutes les cases du gruuu musical. Et là débarque Pipi Tornado en fond de scène qui effectue un superbe balayage de jambes et un petit coup de coude bien placé entre les omoplates de Julie Armanet. Chute de celle-ci sur les cordes de son piano, Pipi Tornado rabattant alors violemment le couvercle, sautant sur le piano, massacrant le clavier qui renvoie au centuple les coups de mar-

teaux dans le meuble, tout en lançant «Spider», le premier titre de ce premier EP, une tornade punk et rock, bien imprimée dans ta face. Oh que ce serait bon ! En même temps, je ne pense pas que Pipi Tornado ait la moindre animosité contre Julie Armanet, donc, oublions la fan de Patrick Juvet et intéressons-nous plutôt à cette excellente claque qu'est Pipi Tornado.

Mais qui est Pipi Tornado ? Une égérie punk ? Une super héroïne scatomaniaque ? Une lolita déglinguée ? Un peu tout ça, mais surtout un quatuor montpelliérain emmené par Mélodie au chant, Samuel à la batterie, Eric à la guitare et Lionel à la basse. Les digressions vocales de Mélodie, entre rage punk, lyrisme déjanté et sucrée pop sont au barycentre d'un triangle formé par Nina Hagen, Cindy Lauper et Juliette Lewis. Il y a du gros niveau, ça virevolte, ça s'envole, ça mord. On avait déjà pu l'apprécier avec Vox et notamment l'album Pompidou qui naviguait dans les mêmes eaux musicales. Et pour le trio qui l'accompagne musicalement, c'est du même acabit. Entre groove, guitares rock, et pop, les tracks sont impeccables, denses et inventifs. Mélodie chante en anglais, et Pipi Tornado traite de sujets aussi variés que l'est sa musique : d'archnophobie à un ami imaginaire incarné par Rod Stewart en passant par un problème de briquet avec un hippie.

Bref, à l'image de l'artwork, c'est un sympathique kick ass qui t'attend, et vu la peinture et la version pilotis de la paire de chaussures, c'est sûr qu'elle va te faire un petit effet remuant sympathique.

■ Eric





BANK MYNA

VOLAVERUNT

[Araki Records, A la dérive Records, Stellar Frequencies, Duality Records, Cold Dark Matter Records]

De l'espagnol, de l'anglais, du français et d'autres idiomes (du suédois ?), du rock, du post rock, du drone, des expérimentations, du court et du très long, Bank Myna n'a pas peur de mélanger tout ce qui lui plaît pour en faire quelque chose de savoureux. Quatuor devenu trio, le groupe explore d'autres horizons, plus contemplatifs, plus shamaniques, plus célestes pour nous emmener avec eux vers un ailleurs plutôt ouaté même si certaines sonorités sont parfois sourdes et massives. Quand la voix translucide de Maud délaisse les incantations («The open door») pour trouver des mélodies plus rock («Aurora (Vi ska sova)»), on se rapproche du mouvement heavenly voice (Dead Can Dance, les dernières années de The Gathering...), et on se fait hameçonner. Une fois capturé, difficile de se défaire des ambiances et de ne pas faillir face aux assauts quasi industriels de «The sleep of reason», comme si le son de la voix nous guidait et que nous ne faisons plus attention où nous marchions. Volaverunt devient alors une véritable expérience sonore et dans ce cas, pour savoir ce que ça nous fait, rien de tel qu'écouter son cœur («Des mains, des yeux»).

■ Oli



TRANZAT

OUH LA LA

[Klonosphère]

Enfin un groupe qui suit mes conseils pour réussir ! Les gars ont rangé leur look de raéliens, ont sorti leurs plus jolis polos, ont bien noué leur pull autour du cou et ont même adopté un chien. Voilà qui correspond bien plus à l'image de leur musique : un truc bien rangé, super ordonné avec peu de poils qui dépassent et qui plaît à belle-maman. Enfin presque parce que si Tranzat a changé d'allure sur l'artwork, les mecs sont restés totalement barrés dans leur tête et envoient un album de métal frappadingue que les amateurs de Faith No More pourraient trouver un peu trop aventureux ! Si je ne suis généralement pas client de ce genre de musique où toutes les folies sont autorisées, je dois bien avouer que je me laisse embarquer pour la traversée car les quatre fantasques savent amalgamer le technique au plus basique, l'incongru au plus traditionnel. Même si «Joyeux anniversaire» est un chant traditionnel. En plus de tout ça, les mecs ont de l'humour (mate le clip de «Lord Dranula»), savent ce qui est important dans la vie («Lobster Beaujolais»), mènent de vrais combats («Pillow fight») et abordent de vrais sujets («Global warning», «Morning glories»).

■ Oli



ATHLETE

ATHLETE

(Fireflies Fall / Productions de l'Impossible / AEM Project)

Sport est mort, vive Athlete ! Ils sont là mes nouveaux champions (du nom de groupe à la con) !

Pour celles et ceux qui n'ont pas la référence, Sport était un groupe indie punk emo basé du côté de Lyon, ayant connu quelques années de gloire amplement méritées (2011-2019) et même un certain retentissement international (tournées USA, Brésil). Sans jouer exactement dans le même championnat (et chapelle musicale, même si pour beaucoup d'entre vous, ça risque de sonner pareil), nos quatre sportifs officiant au FC Salavaux en Suisse tentent eux aussi de porter haut et fort les couleurs du punk

rawk. Et pas n'importe lequel ! Celui que j'aime par-dessus tout et qui se célèbre annuellement dans tous les recoins, bars et salles de Gainesville (Floride) à la Toussaint, à l'occasion de The Fest. Simple. Basique. Véritable réunion et communion de gens tatoués, en bermuda en jean, teesh noir de groupe, barbe de trois jours / mois / ans, une canette de PBR à 3\$ dans la main et qui se trémoussent, chantent leur bonne humeur ou leur mal-être au son de Dead To Me, Samiam... et 300 autres groupes du même sous genre. Je parle du Fest car je suis très égoïstement tout excité d'y retourner cette année pour la quatrième fois mais surtout car Athlete y aurait tout à fait sa place. Il n'y a pas un titre sur les huit qui composent ce premier album qui va me faire mentir. Toutes les cases sont cochées positivement : rythmique catchy, mélodies imparables, grattes cools, double chant prenant (avec notamment l'ami Jean-Rem de The Rebel Assholes) et chœurs à gogo.

Avec tout le merdier lié au covid et à la crise du vinyle (et les délais, prix démentiels), l'album était prêt depuis quasi un an mais n'arrive physiquement que maintenant, grâce à une coprod' de plein de petits labels, comme il est souvent d'usage. L'union fait la force, la puissance du collectif toussa toussa. Réjouissons-nous, ça permet d'avoir un joli objet avec une face silonnée pour la musique et l'autre vierge pour dessiner dessus. Après écoutes répétées, j'ai une petite préférence pour «Self diagnostic» et «Sad friday» mais l'ensemble a un goût fort prononcé de reviens-y alors j'y retourne de ce pas (de course), en attendant impatiemment la prochaine compétition.

■ Guillaume Circus





ATHLETE

«IL VA Y AVOIR DU SPORT MAIS MOI J'RESTE TRANQUILLE...» TU TE SOUVIENS DE CE TITRE DE SILMARILS. BAH VOILÀ CE QUI SE PASSE QUAND ON SE DÉCIDE D'INTERVIEWER LES COSTAUDS D'ATHLÈTE, NOUVEAU COMBO SUISSE DE PUNK ROCK. JEAN-REM D'AUDINCOURT, ASSISTÉ DE LENAÏC ET CÉSAR, NOUS EN DISENT PLUS SUR LE GROUPE QUI VIENT DE SORTIR SON PREMIER SKEUD.

Salut Jean-Rem d'Audincourt. Entrons dans le vif du sujet avec la question la plus originale qui soit : peux-tu me présenter Athlète ? Membres, background des lascars, date de création, coordonnées GPS de votre local de répète...

Jean-Rem : Salut Gui de Champi. Alors, pour faire court, nous sommes quatre dans le band : Lenaïc (Paprika Disco) à la guitare et au chant,

Cesar «Ricklette» (Paprika Disco, Todos Destinos, We Said) à la basse et aux chœurs, Martin (Paprika Disco, Todos Destinos, We Said) à la drum et donc moi Jean Rem d'Audincourt (The Rebel Assholes, 65 Mines Street, Hateful Monday, Last Call Fernanda) à la guitare et au chant. Les trois autres mecs habitent à Salavaux, un bled à quinze minutes de chez moi. Nous organisons ensemble ensemble le House

Fest, festival punk-rock/HxC/ska au Nouveau Monde à Fribourg. On se voyait régulièrement pour boire des coups et naturellement, on a décidé de boire des coups en faisant de la musique.

Le groupe est assez récent, et vous enfilez direct avec un album, sans passer par la case EP ou split. Une raison particulière de sauter l'entraînement pour taquiner direct la comp' ?

JR : Je ne sais pas si c'est un album ou un EP. De toute façon, dans le rap, on dit «un projet». En tout cas, c'est un 8 titres, dans lequel nous avons mis beaucoup d'énergie. On est content des morceaux et on sera fier de défendre ce disque en live. Mais attends... mais ouais ! Je viens de capter là, «entraînement, comp'» : champ lexical du sport, rapport au nom du band, bien joué mon gars ! Mais revenons à nos moutons. Nous avons des groupes qui tournent pour certains depuis plus de 10 ans et nous avons eu la prétention de ne pas vouloir passer par la case entraînement. Mais bon, de toute façon c'est pour jouer dans les PMU alors.

Comment se passe le processus de création au sein du groupe ? Chacun amène des idées, vous jouez collectif ou tu décides de tout ?

JR : Grave, je décide de tout ! Blague à part, pour la plupart des chansons, j'arrive avec des suites d'accords et riffs déjà prêts, ainsi qu'une mélodie de chant en yaourt. Ensuite, soit on fait tourner ça en répète et on arrange tous ensemble, soit on enregistre et arrange les deux guitares et les voix avec Len', à l'aide d'un ordinateur ... pour le coup, ça, j'aime pas trop. Quant aux textes, c'est Len' qui s'y colle en général. Le processus de compo est assez simple, on tombe vite d'accord, ça avance vite. C'est très agréable.

Le disque a été enregistré chez Mathieu Kabi Aka Jean-Loose ton ancien collègue au sein de Rebel Assholes, et le disque sort notamment chez Productions de l'Impossible Records : Athlète est fidèle à la famille du Haut-Doubs ?

JR : Repräsentz le 25 mamène ! Fidélité ou flemme, je ne sais pas trop. Plus sérieuse-

ment, Athlète chez Indie Ear Studio, ça a super bien fonctionné et c'est allé très vite (8 titres en 3 jours !). Jean-Loose bosse super bien, il connaît bien son studio, son matos.... et en plus on s'est bien marré. Nous y sommes d'ailleurs retournés depuis pour enregistrer un titre pour une compile.

Concernant les Productions de l'Impossible, on cherchait des labels, et j'ai tout naturellement sollicité le Chef. Bingo. En plus, on sait que le man s'y connaît bien en sortie de disque, alors, c'était évident. Concernant les autres labels c'est César qui les a feunés. Pareil, ce sont des gens qu'il connaissait déjà. On a fait simple et efficace.

Le disque rassemble tout ce que j'aime : des mélodies, des rythmes soutenus, un basse/batt' actif et de chouettes couches de guitares. Quels sont les influences principales d'Athlète ? Vous êtes plus attachés au côté pop deluxe ou à la fougue punk rock ?

JR : Merci beaucoup Gui ! Alors franchement, en ce moment, j'écoute uniquement du rap et de la variété française. Mais si il faut citer des groupes de punk-rock, je dirais qu'on sonne peut-être un peu comme Dead To Me ou ce genre de groupes. Lenaic, lui, écoute beaucoup de groupes comme Mom Jeans.

Qu'est ce qui inspire les textes d'Athlète ? Ça parle de quoi exactement ?

Len : Pour les textes, c'est pas mal basé sur mes expériences perso avec le monde. Toujours assez mélancolique et agressif envers la société dans laquelle on vit et les comportements qu'on nous «pousse» à adopter envers les autres humains ou même envers tout ce qui vit sur terre. Juste le fait de ne pas se reconnaître dans la société de consommation mais d'en faire partie malgré tout, j'essaie souvent d'exprimer ce mal-être parce que je suis conscient que je fais totalement partie de ce que je déteste, et j'essaie de souvent métaphoriser ce sentiment. Et j'ai l'impression que le fait de vivre et travailler en Suisse ça me procure encore plus ce sentiment parce qu'on se sent pas mal avantagé malgré nous. Après, ça parle aussi de boire des coups avec les personnes qu'on aime, de partir en tournée et de

pas se sentir adulte et de profiter malgré tout ça ! Je pense que ça colle bien aux différentes ambiances des morceaux !

Vous vous partagez le chant de manière assez équitable : c'est venu naturellement ou c'était prémédité ?

Len : Pour le chant, ça s'est fait tout seul, vu que moi et JR étions tous les deux chanteurs dans nos formations précédentes et qu'on aime ça, aucun des deux ne voulait lâcher le truc ! Il s'est avéré qu'on s'entend bien (en général) sur comment, où et quand chanter. Et comme nos voix s'accordent et se complémentent pas mal au niveau des hauteurs, on a continué ! Et ça amène à nos yeux peut-être aussi un peu de différence et de piment sur les morceaux !

L'album devait sortir au printemps 2021 ou je me trompe ? Est-ce la situation sanitaire actuelle qui a retardé les choses ? Sous quel(s) format(s) sortira-t-il ? Peux-tu nous parler des labels qui vont sortir le disque ?

César : Il a été enregistré en janvier 2021. Potentiellement, on aurait pu le sortir au printemps 2021 sur les plateformes, mais on a décidé de sortir quelques morceaux répartis sur 2021 puis le vinyle par la suite. Fin 2021 était la première idée, mais on a d'abord pris le temps de chercher des labels après l'enregistrement et c'est parti au pressage en juillet. Arthur (Fireflies Fall Records) a reçu les disques fin février, ce qui représente en effet quelques mois de plus de production par rapport à quelques années en arrière. Après est-ce que c'est la situation ou le boom du format vinyle, sûrement un peu des deux. Ce disque sort donc en vinyle 12", ça aurait presque pu passer sur du 7" mais on a préféré faire un 12" gravé que sur un côté. Plus bel objet et ça laisse des choses possibles pour utiliser le 2ème côté (comme écrire des blagues ou des remerciements au cas par cas). 2 couleurs sont dispos, un jaune marbré noir et un translucide marbré noir. C'est co-produit par 6 labels qui sont tous des amis ou connaissances qu'on s'est fait sur la route ou en organisant par chez nous :

- Fireflies Fall, petite structure basée à Bordeaux avec Arthur aux commandes, que j'ai connu en organisant Low Relief il y a quelques

années, c'est lui qui gère toute la partie pressage du disque, qui envoie chez tout le monde etc.

- AEM Project, le label du directeur de la Belgique aka Mr Pierre. MVP incontestable des concerts DIY en francophonie belge.

- Productions de l'Impossible de Montbéliard, géré par le légendaire Chef et qui a déjà sorti les anciens groupes de Jean-Rem.

- Real Ghost Records de Bristol (UK), le label de Daniel qui officiait dans The Run Up et maintenant dans Say It Anyway que j'ai connu en organisant The Run Up notamment.

- La Escalera Records de San Diego (USA), tenu par Will que j'ai organisé avec Western Settings et qui a sorti nombre de disques dont je suis fan (Success, Mercy Music, Pity Party...).

- DMB Record, label suisse qui regroupe pas mal de groupes de par chez nous et surtout actif sur la partie suisse-allemande.

Je peux ajouter qu'il sera aussi distribué par Inhumano en Suisse romande.

Vous avez dévoilé quelques morceaux accompagnés de clips. L'image est aussi importante que la musique ?

JR : Non ! La musique est plus importante que tout le reste, sinon on ferait photographes ou mannequins. On a fait des clips car on avait le temps, et que ça donne plus d'impact quand tu fous ça sur internet, paraît-il... On a un clip qui cumule 300 vues, on est des vedettes mec !

Quand les conditions s'y prêteront, envisagez-vous de tourner de manière soutenue ou de jouer de façon sporadique ? Une tournée française est prévue ? D'autres projets ?

JR : On compte bien sûr tourner un peu, genre 20/30 dates par année. Pour l'instant on a des dates en Suisse ce printemps. Et on va booker des dates en France fin 2022.

Comment se porte la scène punk rock (ou rock en général) en Suisse ? Avez-vous des affinités avec des groupes du pays ? Le réseau des salles/clubs/bars/lieux autogérés est-il bien développé pour permettre à un groupe de votre genre de se produire régulièrement en concert ou clairement, vous êtes à l'étroit ?

JR : Elle est chiantie cette question. On a une scène rap incroyable mais les lecteurs de W-

Fenec s'en fichent un peu je pense. Niveau punk rock, on a pas mal de bons groupes, qui se bougent et font des concerts comme Uber You, Fluffy Machine, Mamba Bite, Ruined, Hatful Monday, Fire Cult.

Certains programmeurs de club considèrent notre style de musique et notre «scène» et ils programment fréquemment des bands punk rock. La Suisse, c'est petit, tout le monde se connaît et s'apprécie. C'est cool d'aller à des concerts et retrouver l'équipe de Lausanne, celle de Neuch, les Valaisans, les gens de Berne, les Fribourgeois... Les gens font facilement les kilomètres pour venir aux concerts.

On a une grosse scène rock aussi (metal machin, post bidule..), avec des groupes un peu cool qui tournent pas mal, mais c'est de la musique que je n'aime pas et je suis donc ça que de très loin. Mais ça remplit des clubs, alors c'est plutôt une bonne chose !

Question courte, réponse courte (ou pas, à toi de voir) : qui sont les plus forts : Athlète ou Muscu (ex Flying Donuts, The Early Grave) ?

JR : Réponse courte, Flying Donuts über alles, fin du débat. Mais on peut booker un week-end

sportif Muscu/Athlète, et tu viens faire l'arbitre. Avec une review dans un prochain W-Fenec ?

Rien à voir, mais quand même. Peux-tu nous donner des nouvelles des Rebel Assholes ?

JR : Waouw. Bah on va bien, on a plein d'enfants, certains sont proprios. On n'a pas de projet d'enregistrement pour l'instant, on va probablement faire quelques festivals en 2022, et préparer quelque chose, on ne sait pas quoi encore, pour les 20 ans du groupe.

C'est déjà la fin. Un truc à rajouter ?

JR : Un grand merci à toi et W-Fenec de considérer Athète. On va essayer d'enregistrer du neuf pour fin 2022..

En toute neutralité, merci à Jean-Rem d'Audincourt et ses collègues Lenaic et César.

■ Gui de Champi



**DEJA LE W FENEC MAG
#50 ET TOUJOURS
PAS POSSIBLE DE
DORMIR SUR
SES DEUX
OREILLES**

**ET TANT MIEUX !
MARTINGALE ET SES ARTISTES
VOUS SOUHAITENT LONGUE VIE...**

**EN ACTU : Mellano Soyoc, Honey For Petzi, dDamage, Les Lignes
Droites, Versari, François Joncour, Gontard, Mendelson...**





THE RAPPORTS

TAKING OFF

[Autoproduction]

A l'heure où tu liras ces lignes dans le numéro 50 du zine aux longues oreilles, Taking Off, le premier album de The Rappports, ne sera pas encore sorti. Sauf si tu commences la lecture du mag après le 20 mai 2022 et du coup, cette intro n'aura que peu d'intérêt car The Rappports aura alors inondé les ondes, se produira dans les stades du monde entier et sera multiple disque d'or grâce à sa brit pop rock qui déménage (et n'aura donc plus de secret pour toi). Ou alors Taking Off, malgré un accueil dithyrambique de la critiques rock, bénéficiera d'un succès d'estime auprès du grand public sans commune mesure avec la qualité de ce disque dont je vais te parler au prochain paragraphe. Dans tous les cas, The Rappports restera l'un des joyaux de la Couronne britannique.

Formé en 2016 par le guitariste/chanteur Tom Skilton, biberonné à la Lager et aux groupes en The (The Kinks, The Strokes, The Jam) mais pas que (Arctic Monkeys a également dû tourner sur les platines), le groupe de Brighton fait ses armes sur les scènes locales puis nationales avant de franchir le cap de l'album enregistré dans leur home sweet home britannique et en Normandie (certainement du fait de leur rencontre avec les gens du label Noa Music basé à Forge-les-Eaux). Et quel album ! Il aurait mérité de figurer dans l'icône rubrique HuGui(Gui) les bons tuyaux mais pour ce coup-ci, c'est à toi, oh lecteur, que je réserve la primeur des bonnes sensations procurées par Taking Off. Basse rondelette, guitares

aux sons clairs, rythmes entraînants et mélodies vocales étincelantes sont au programme de ce premier effort discographique. Pas d'erreur sur la marchandise, ça joue à l'anglaise et dans la plus grande décontraction qu'il soit. Et surtout, ça joue juste et ça fait mouche à chaque titre, et ce dès le dansant «Split it out» (single parfait) et «Wanna be» (qui pourrait rappeler Bloc Party), en passant par l'émouvant «Alive» et le remuant «I was wrong». Sans déconner, les (meilleurs) groupes de pop anglais sont des faiseurs de tubes et The Rappports s'inscrit dans cette pure et digne tradition. La deuxième partie du disque est plus mid tempo (dont l'étonnant «Something wrong» à l'intro flower power), laissant la part belle au chant versatile et un brin foufou de Tom Skilton pour finir sur un temps fort de l'album («Gimme all your love») taillé pour le live. Neuf titres au compteur pour un disque super agréable et qui passe trop vite. Heureusement que la touche «repeat» existe !

Pour un premier essai, The Rappports tape dans le mille. C'est vrai, bien exécuté et le chant est une vraie réussite (ce qui n'est pas toujours le cas pour ces groupes po(m)peux et pompant). Et même s'ils n'ont pas inventé le fil à couper le beurre, le rock teinté de pop (ou l'inverse, selon les humeurs) de The Rappports sent à plein nez la sincérité et l'amour de la musique. Que demande le peuple ? God save The Rappports !

■ Gui de Champi



GOODBYE METEOR

METANOIA

[Autoproduction]

Goodbye Meteor ne nous a pas laissé le temps de nous impatienter de les voir revenir, ils sont déjà de retour avec un nouvel EP (pour plus de 20 minutes de musique tout de même). Si Northtape m'avait déjà tapé dans l'œil, ce premier jet était assez humble, pas de titres pour les morceaux, une simple «présentation» du groupe et de ses aspirations, ce petit frère est bien plus ambitieux, bien plus abouti et réfléchi. Musicalement les Picards n'ont rien perdu et sur tout le reste, ils ne font que gagner des points. Alors

qu'ils n'ont toujours quasi pas de paroles, post-rock oblige, ils ont ainsi construit un récit autour de leur disque avec des mots évocateurs comme ce «Metanoia» placé en étendard (et au centre des 3 pages), c'est une idée antique qui correspond à une amélioration de notre comportement. Si le terme a été repris par les religieux, ici, on pense davantage à l'action de l'homme envers sa planète, qu'il pourrait (enfin ?) considérer comme un espace à protéger... Sans avoir pris connaissance de la définition de «Metanoia» et de cet ancien concept, l'artwork qui mêle joliment l'homme, l'animal et les paysages comme les mots de Greta Thunberg (extraits de son discours à l'ONU) apportent des indices sérieux sur les centres d'intérêt de Goodbye Meteor.

Si on peut les rapprocher de Way For Nothing pour leur engagement, leur musique reste très proche de Mogwai de par sa capacité à varier les rythmes tout en gardant une ligne très claire, quand bien même les guitares seraient saturées. Sur quelques passages particulièrement nerveux, le nom de Pillow m'est revenu à l'esprit mais il ne devrait pas parler à grand monde alors vois dans cette référence, la capacité du groupe à dynamiser ses morceaux en quelques accélérations lumineuses et à exprimer de nombreuses idées en peu de mesures. Une qualité indispensable quand on produit un rock instrumental qui se veut immersif et tout sauf ennuyeux.

■ Oli





AMBRE

#SILENCE
(M&O music)

Il y a parfois des EP qui arrivent par la poste et dont la bio interpelle. Dans le cas présent, c'est un ensemble (pochette, bio) qui invite à l'écoute. Il y a également le détail suivant, citer les amis de Darcy comme influence et d'y adosser le nom de Demago qui est également fort apprécié à la rédaction.

C'est donc une attente forte que crée Ambre en attaquant de la sorte. Il faudra que le «Silence» de cet EP soit marquant pour que les gars ne passent pas pour des frimeurs aguicheurs. Dès le premier titre, Ambre ne laisse pas indifférent, telle la pierre organique dont il tire le nom, il plaque un filtre jaune sur la réalité, comme un révélateur. Ses titres sont des cocktails molo-tov, la hargne est parfois maladroite mais toujours sincère, et plus on écoute les titres plus le côté maladroit apparaît fluide plus comme un réflexe pavlovien, un réflexe par rapport à la société dans laquelle on vit, comme un instinct de survie. Rester immobile ferait d'eux une proie, alors Ambre est en constant mouvement, allant chercher des sonorités grunge ou fusion comme celles que Tom Morello sait si bien produire. Si Ambre peut faire également penser à Noir Désir, il faut plus chercher l'influence chez Teyssot Gay que chez le leader décrié.

Sur «Recommence», le riff lancinant fait un écho aux antipodes du chant rappé qui se fait plus mélodique sur le refrain. Un morceau qui ne

parle pas de trahison ni du poison ambiant qui tue à petit feu la société comme les précédents ; il parle du possible, de l'avenir, de seconde chance. Et c'est là finalement que Ambre marque des points plus dans la construction future que dans la destruction de l'existant (BFM, politiques, etc.).

Il y a une urgence à décrire le monde brûler comme dans «Brutal» mais Ambre se remonte et ne veut pas être un complice par abstention, alors tel un Néron, Ambre dépeint ce monde sans être la cause de l'incendie et cherche le bon en l'homme pour éteindre l'incendie ou reconstruire sur les braises.

De Darcy, on retient les directs du droit dans les textes ainsi que les riffs assassins, de Demago, Ambre prend le cynisme, l'acidité pour dénoncer ; l'acidité comme pour mieux révéler les travers de l'Homme du XXIème siècle et ses incohérences. Un EP de 20 minutes à qui il ne manque qu'une chose, la suite en long format et la possibilité de brûler les scènes de France.

■ JC



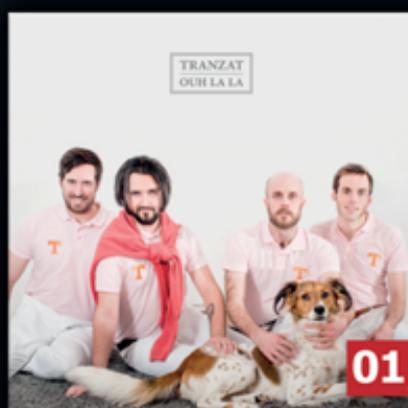
BLACK-OUT ARISES [BOA]

“Oneself”

18 titres aux refrains accrocheurs, [BOA] est une vraie machine à Hits qui restent en tête ! Influencé par la scène Rock 90, pour les fans de Foo Fighters, Muse, Deftones !



25/03/22



TRANZAT

“Ouh La La”

De retour avec un 3^{ème} album à la fois décalé, ambitieux, puissant et sensible, TRANZAT explose avec dérision les codes du Metal Progressif. Pour les fans de Faith No More, Mastodon et Devin Townsend !



01/04/22



ANNA SAGE

“Anna Sage”

Influencé par Converge, Breach, The Chariot, ANNA SAGE sort son 1er album à la fois sauvage et agressif, teinté de noirceur et de mélancolie. Produit par Francis Caste (Hangman's Chair, Kickback, Bukowski...)



15/04/22



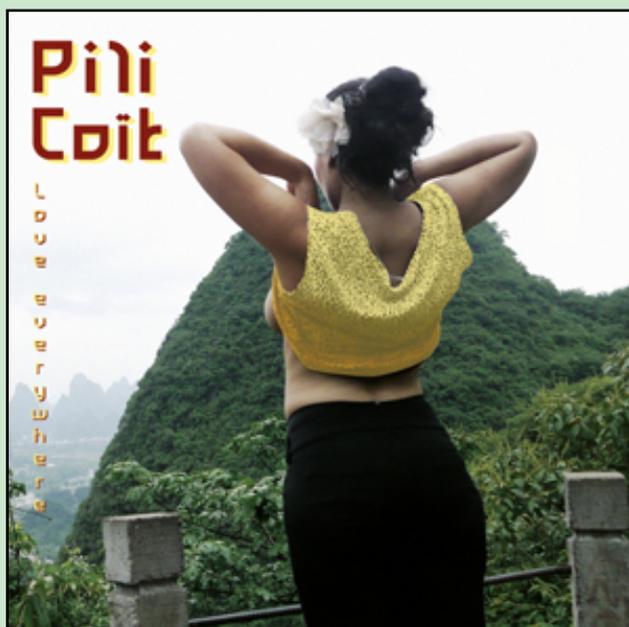
CLEAVER

“No More Must Crawl”

Inspiré des codes underground du Punk Hardcore Américain, mixé par le producteur d'Amenra et masterisé par Brad Boatright (Full of Hell, Code Orange...), CLEAVER saisit nos entrailles dans un bain d'agressivité sans artifice ni fioriture.



06/05/22



PILI COÏT

LOVE EVERYWHERE

(Dur et Doux)

Love everywhere est très certainement l'album sorti en 2021 qui m'a le plus séduit. Le duo lyonnais Pili Coït composé, on le rappelle, de la chanteuse et percussionniste (pour l'occasion) Jessica Martin Maresco (ICSIS, Le Grand Sbam, Saddam Webcam et récemment Ez3kiel) et de son acolyte Guilhem Meier (batter de PoiL, Piniol, Ukandanz, LFant) à la guitare et au chant, poursuit son aventure grâce à un deuxième album aussi aventureux que jouissif. Cette formation a la particularité de voir les deux prendre le contrôle d'instruments qui ne sont pas forcément ceux qu'ils utilisent habituellement. Le danger, les deux connaissent bien cela : il suffit d'écouter leurs discographies (dont certains groupes complètement barrés qu'ils partagent en commun comme ICSIS ou Le Grand Sbam), pour s'en rendre compte, et le moins qu'on puisse dire est que Pili Coït n'échappe pas à la règle.

Faire de la musique en duo demande une extrême vigilance, surtout lorsqu'elle est exigeante. Jessica doit gérer de son côté le chant et un ensemble de percussions (tom basse, bidon, synthé-drum, de pédales d'effets, et tambourin), tandis que Guilhem doit arriver à synchroniser son chant avec ses parties de guitares. Sauf qu'ils ne font pas du folk ! Il est même compliqué de qualifier le genre de ce projet, son style étant un mélange subtil de rock, de lo-fi, de chorale, de pop, de trip-hop/électro et de grunge. Mais c'est

surtout beaucoup de mélodies et de riffs enchevêtrées dans un marécage de rythmes disparates et de vocalises polyphoniques. En somme, Pili Coït est un véritable travail d'équipe.

L'inaugurale et déraisonnable «Rain napalm» le démontre bien, cette chanson comporte tous les aspects susmentionnés. A contrario, «Conveyor belt» est semblable à un petit chérubin. Angélique, ses airs électro-mélancoliques ne sont pas loin du Radiohead de la période Kid A, pour notre plus grand plaisir. «Make my papillae blusing» est plutôt dans la lignée de Pink noise, leur premier disque sorti en 2017, et sûrement la plus accessible pour le commun des mortels. «Disowner» est, quant à elle, la plus profonde. Dans une lenteur morne mais berçante, le dialogue des voix est de toute beauté. «I can't scream» est sensiblement du même acabit, mais la psychose paraît plus présente. La folie à souligner dans ce disque est sans conteste «Tairo no tomo momoriga», un titre en langue japonaise que j'imagine difficile à jouer et qui durant presque 6 minutes montre à quel point l'écriture des structures et les arrangements des voix sont juste spectaculaires. Il s'agit de l'un de mes titres préférés de ce Love everywhere, si bien qu'«Endless make love everywhere» paraît honteusement anodin à côté, et pourtant ce morceau est entraînant et tout bonnement génial. Comme cet album que je vous recommande de découvrir très rapidement.

■ Ted



PILI COÏT

PILI COÏT EST UN DUO QUI NE S'ACCOMMODE PAS DES FORMATS ÉTABLIS. LEUR DEUXIÈME ALBUM LOVE EVERYWHERE EST UN Puits SANS FOND DE CRÉATIVITÉ, À TEL POINT QU'IL EST DIFFICILE DE CIBLER LE GENRE DANS LEQUEL ILS ÉVOLUENT. POP ? FOLK ? ELECTRO ? ROCK ? UN PEU TOUT ÇA À LA FOIS, ET MÊME PLUS ENCORE ! EN COUPLE À LA VILLE, JESSICA ET GUILHEM ONT GENTIMENT ACCEPTÉ DE NOUS PARLER DE LEUR NOUVEAU BÉBÉ MUSICAL.

Bonjour Pili Coït, votre deuxième album Love everywhere est sorti en novembre dernier. J'imagine qu'il fait aussi partie des albums qui ont été retardés par le Covid ?

Jessica : Salut, oui et en même temps, il en a profité puisque c'est en confinement que nous avons commencé à travailler dessus...

Le premier album était né d'un crowdfunding. De quoi est né Love everywhere ?

Jessica : Ce nouvel album est né de l'envie d'en remettre une couche. Guilhem est le compositeur du groupe. C'est une machine d'invention, un génie de la compo, il ne s'arrête jamais.

Êtes-vous parti sur des idées bien précises en tête avant de composer ce disque ?

Guilhem : Oui, j'ai une nouvelle guitare à 12 cordes, ce qui donne beaucoup d'idées. C'est principalement une évolution sonore, où le monde acoustique vient se mêler à l'électrique. Ça nous inspire un champ émotionnel plus vaste.

Pourquoi ce titre Love everywhere ? À quoi fait-il référence ? Une ironie ? Quelque chose de plus personnel ?

Guilhem : C'est tiré de la chanson «Endless make love everywhere», qui parle de l'interaction entre les êtres, les objets, où tout se mélange, rien n'est complètement distinct, et toutes nos cellules se frottent les unes aux autres en permanence et partout. On peut appeler ça de l'amour, car de cette interaction

naissent les choses. Reste à leur donner une intention bonne ou mauvaise.

Il paraît que vous l'avez enregistré dans un château ? Ça devait être assez spécial comme atmosphère ? Vous pouvez nous en dire plus sur cet enregistrement ?

Jessica : Le studios de l'Hacienda se trouvent au rez-de-chaussée d'un petit château. S'y côtoient deux ambiances : celle du studio, avec Steph l'ingé son qui fait partie clairement de notre monde, et celle du château, avec sa châtelaine qui est un personnage haut en couleur et le balai des vacanciers qui dorment au gîte du château, une clientèle plutôt bourgeoise. Nous y étions en famille au moment de l'enregistrement, avec les enfants et leur mamie ce qui conférait une dimension singulière supplémentaire. C'était dense, improbable et loufoque parfois, mais la rencontre avec Stéphane a été précieuse, puisque Guilhem y est retourné avec Poil, et que j'y retourne moi même en juin pour enregistrer du Schoenberg. **Je trouve ce nouveau disque plus direct et concis que Pink noise. C'est sûrement dû à sa durée. Y a-t-il une raison qui explique que votre deuxième disque comporte beaucoup moins de titres que le premier ?**

Jessica : Oui, c'est une volonté de mettre en valeur les morceaux. Pink noise est notre premier album, on avait envie de dire beaucoup de choses, et on s'est rendu compte que ça pouvait être indigeste pour des estomacs sensibles. Et on a envie que tous nos morceaux soient goûtés et savourés !

Est-ce que «I can't scream» a un lien quelconque avec le «I can scream» de Pink noise ?

Jessica : «I can't scream» est effectivement une relecture douce car c'est exactement la même mélodie du titre nerveux «I can scream», à la manière de «Morning bell» de Radiohead qui apparaît dans Kid A et transformé dans Amnesiac. Chaque morceau peut être une mine d'inspiration, on pourrait faire plein d'album avec un seul titre relu différemment.

Justement, «Conveyor belt» me rappelle beaucoup les travaux de Radiohead époque Kid A, j'imagine que vous êtes fans de cet album qui a place un peu particulière dans la discographie des anglais ?

Guilhem : Effectivement ! Pili Coït est le groupe où on laisse fleurir notre naturel et instinctif son anglo-saxon.





Vous évoluez déjà les deux dans ICSIS et le Grand Sbam, peut-on dire que cela facilite grandement votre cohésion dans Pili Coït ?

Jessica : C'est plutôt l'inverse. Notre cohésion dans la vie nous emmène à travailler ensemble. Nous avons beaucoup de désirs et d'attentes artistiques en commun. Comme nous nous admirons mutuellement, dès qu'une envie émerge, nous nous en parlons toujours très vite et nous nous y projetons ensemble. C'est une déformation du couple.

La particularité de Pili Coït, c'est que vous deux ne jouez pas de vos instruments de prédilection, excepté le chant peut-être, au moins pour Jessica. Est-ce que l'approche d'écriture change beaucoup par rapport à vos autres formations ?

Jessica : Guilhem, étant surtout batteur, a un

jeu de guitare très personnel et une approche harmonique qui lui est propre. Il ne joue pas selon les codes habituels des guitaristes. Cela teinte énormément son jeu et son écriture et c'est ce qui rend le son et l'identité du groupe si particuliers. Je suppose que c'est pareil pour moi. N'étant pas batteuse, j'ai développé une technique de jeu bien à moi qui rend impossible toute comparaison stylistique avec un jeu de batteur classique !

Parlons de la pochette du disque, changement de tonalité graphique puisqu'il s'agit cette fois d'une photo assez drôle qui l'illustre, cette mise en scène était-elle préméditée ?

Jessica : Non. C'est une photo personnelle que nous avons pris en vacances. Une photo de rando. Je suis asthmatique ce qui rend les randos très laborieuses. En arrivant tout en haut



de cette montagne, fourbue, le cardio à son niveau max et la peau brûlante, j'ai eu envie de m'aérer le haut du corps en poussant un cri lyrique, un peu comme dans le refrain de «Tàï-ra no to momoriga». L'immensité du décor, la hauteur, l'acoustique que confère ces grandes vallées entourées de montagnes : quoi de plus inspirant ? Guilhem a immortalisé ce moment de grâce. L'enfant consternée à mes côtés n'est autre que notre fille.

Peut-on imaginer un jour Pili Coït accueillir de nouveaux membres ?

Jessica : Un nouveau projet est justement en maturation. On projette un nouvel opus avec 5 musiciens en plus ainsi qu'un instrument très particuliers, avec une thématique très forte et très ancienne... mais on n'en dit pas plus pour le moment !

Quelles sont les prochaines échéances de Pili Coït ? Avez-vous prévu de refaire des dates prochainement ?

Jessica : Oui, nous avons une semaine de tournée en mai qui s'articule autour du 25 à Besançon à l'Antonnoir (en co-plateau avec Ni !) et le 27 à la Péniche de Châlon (avec Odessey & Oracle) et le 28 à la Petite Maison Rouge de Felletin, un lieu associatif. Nous repartons jouer autour de Tours et Angers la semaine du 13 juin, et terminerons la saison en beauté avec le Barge Rock Tour, une tournée en péniche de 15 jours sur les eaux du canal du centre entre Digoin et Châlon sur Saône à la mi-Juillet !

Merci à Clément et Judith de Dur et Doux

■ Ted
Photos : Judith Saurel



LA NÉBULEUSE D'HIMA

LA GUERRE DES ROIS

(Autoproduction)

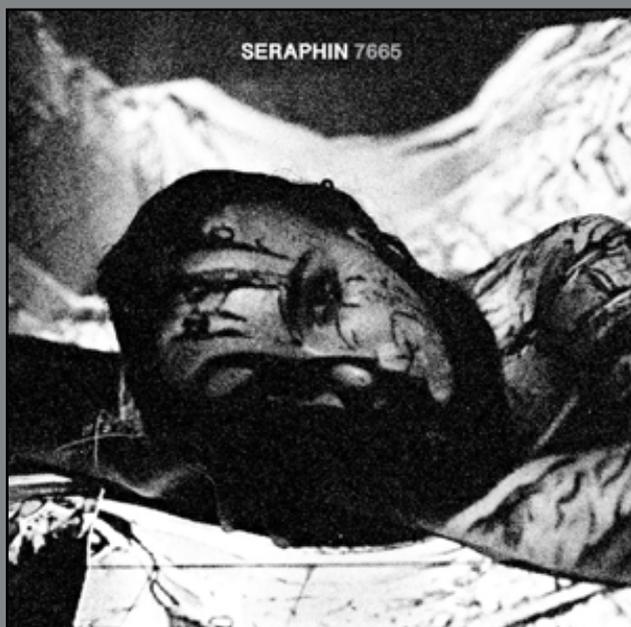
Troisième tome des aventures de La Nébuleuse d'Hima, un retour qu'on n'espérait plus car on était sans nouvelles du collectif depuis déjà quelques années (d'autant plus qu'en 2015 *Falling between two stools* n'avait pas bénéficié de beaucoup de promo) mais la bande de Faustine est bel et bien de retour et a mis le paquet. Alors certes, on n'a plus un livre car le disque se présente sous la forme d'un digipak (dont le tracklisting oublie la première piste «Chut!») avec un livret mais on a le droit à un joli clip, un travail de performance scénique poussé, plein de photos et des créations graphiques qui ont de l'allure.

Ils sont nombreux à participer à ce nouvel album autour de Faustine dont la voix sert de point de repère dans le mélange des styles, d'un rock mélodieux au métal, de l'électro au hip hop, on touche à tout et ça fonctionne toujours. La guerre des rois est habité par cet esprit «fusion» qui était assez dominateur dans les années 90 et qui a plutôt disparu aujourd'hui. Quand (et c'est souvent le cas), les textes sont en anglais, on se laisse davantage emporter par les scratches, les riffs et les rythmes comme ce faussement sympathique «Your fists on my cheeks» inspiré par les témoignages de violences conjugales recueillis par Perrine Le Querrec dans son livre «Rouge pute». Les écrits des

autres sont d'ailleurs la principale source d'inspiration de La Nébuleuse d'Hima qui mentionne plusieurs auteurs, qu'ils soient poètes (Charles Baudelaire, Arthur Rimbaud ou Paul Verlaine), auteurs de romans (Bret Easton Ellis ou Stephen King) ou les deux (Victor Hugo). On repère davantage la performance vocale quand les instrus se font plus discrets comme sur «The biggest wiz» ou quand nos tripes sont attaquées («I cannot die») mais c'est bien entendu quand les textes sont en français qu'on est davantage percuté. «Les âmes crécelles» montre à quel point la littérature tient une place importante dans le processus créatif, les mots sont ciselés et si le titre est bon, il ne peut être comparé à «La guerre des rois» où chaque syllabe est un coup, les voix se démultiplient, le phrasé hip hop, les samples, les effets, les envolées mélodiques, c'est vraiment la grande classe. Un morceau bien plus excitant et qui colle davantage à l'image que donne La Nébuleuse d'Hima que celui qui a été choisi pour être le premier clip (un «Slingshot» très marqué par le Néo Métal).

Tu l'auras compris, LNH a trop de facettes pour être réduit à un seul style ou pour être entrevu à l'écoute d'un seul titre, il faut s'y plonger complètement pour ressentir ne serait-ce qu'un peu l'essence du projet qui est forcément encore bien plus grand que ce petit objet qu'on peut tenir entre les mains...

■ Oli



SERAPHIN

7665

(Single Bel)

Ma rencontre avec Seraphin a eu lieu au détour du visionnage du clip de «Carolina lunch time», premier single issu de ce nouveau disque intitulé 7665 (multiple de 365, soit dit en passant). Un titre qui m'a littéralement captivé tant par le spleen qu'il dégage, la voix grave qui le sublime et la justesse musicale qui le caractérise. Alors j'ai voulu en savoir plus. Je te laisse faire une petite pause dans la lecture de cette chronique, le temps que tu visualises le clip sur Youtube, et si comme moi tu as apprécié (c'est peu de le dire en ce qui me concerne), je te donne rendez-vous au paragraphe suivant pour évoquer l'album dans son intégralité. (Sinon, je te conseille notre pa-

pier sur le dernier album des Burning Heads qui est très bien - je parle naturellement de l'album.)

Si tu entames la lecture de ce deuxième paragraphe, c'est que «Carolina lunch time» t'aura plu. Alors continuons. Fort de 13 titres et de plus de 50 minutes au compteur, 7665 est un disque brillant. Le début de l'enregistrement explore l'univers feutré et mélancolique de Seraphin, véritable crooner et dandy des temps modernes («Aniouchka», «It's just a melody»). L'artiste expose sa sensibilité dans un style pop folk rock parfaitement calibré avec une élégance et un charme ravageur. Les mélodies vocales sont envoûtantes et les instruments sont en symbiose au service de compositions efficacement arrangées (l'apport de cuivres et de cordes tout au long de l'album se révèle aussi audacieux qu'efficace). Puis Seraphin dévoile au grand jour ses autres facettes, en se révélant mordant et percutant («Call me by her name», «Culotte noire»), mystique et touchant («Fifty miles away for six feet under») et même remuant (les contre-temps «Behind the mirror», le funky «The end is going on», «Senja»). L'ensemble est chanté exclusivement en anglais à l'exception du lancinant «C'est juste une mélodie», dans un registre qui pourrait évoquer Leonard Cohen ou Benjamin Biolay. C'est élégant, juste, et véritablement prenant. J'ai une nette préférence pour les morceaux les plus posés mais l'ensemble du disque, complet et rafraîchissant (quoique peut être un peu long) est une véritable réussite. Tu as bien fait de rester jusqu'à la fin de cette chronique.

■ Gui de Champi



Noa Music & W-Fenec

Une affaire qui roule depuis 2013



Et qui n'est pas prête de s'arrêter...
Joyeux #50 !



Découvrez nos sorties 2022
Et notre Pack Spécial #50



www.noamusic.fr



SLASH

4

[Gibson Records]

Comment être objectif quand il s'agit d'écrire à propos de Slash ? C'est compliqué pour moi, tant le guitariste chapeauté demeure un de mes artistes favoris ainsi qu'une pierre angulaire dans la construction de ma culture musicale. J'ai poncé ses différents disques (que ce soit avec Guns 'N' Roses, Velvet Revolver ou Slash's Snakepit) et je demeure toujours à l'affût de ses différents featurings (rock ou pas). Et bien entendu, je suis avec assiduité son «nouveau» projet musical formé avec Myles Kennedy (Alter Bridge) et ses Conspirators (bien plus que ses activités au sein d'un Guns 'N' Roses inintéressant au possible sans Izzy Stradlin à la guitare et Matt Sorum à la drum, mais tout ceci est un autre débat).

Dix ans après la sortie d'Apocalyptic love, et après l'énormissime World on fire et le très respectable Living the dream, c'est «déjà» le quatrième album de Slash featuring Myles Kennedy & The Conspirators (SMKC pour les intimes) qui vient de sortir il y a quelques semaines. Déjà, car entre les tournées mondiales qui suivent chaque sortie d'album et les activités de Slash avec G'N'R, on peut dire que le groupe (car il s'agit dorénavant d'un véritable groupe) a adopté un joli rythme de croisière. Le contexte est posé, reste à dire énormément de bien de ce disque (je t'ai prévenu, je ne suis pas objectif !), mais pas que (gardons un peu de suspense quand même !)

Première référence du tout nouveau label Gibson Records (cela ne pouvait en être autrement tant Slash est associé à cette mythique marque de guitare), 4 a été enregistré par Dave Cobb (Chris Cornell, Rival Sons) à Nashville en condition de live. Le son (assez brut) et les quelques (légères) imperfections du disque attestent de cette nouveauté pour SMKC qui n'a pas utilisé cette technique d'enregistrement pour ses précédents disques. En osmose (à tel point que tous les musiciens, à l'exception du guitariste Franck Sidoris, ont attrapé la Covid pendant la session), le groupe a œuvré avec application et dynamisme pour pondre un album accrocheur aux sonorités qu'on pourrait qualifier de vintage. Il ne pouvait en être autrement de la part de musiciens affûtés et se connaissant par cœur (la section rythmique canadienne joue d'ailleurs ensemble dans Toque). Les morceaux, dans leur grande majorité composés par Slash pendant le Living the dream tour de 2018/2019, ne déroutent pas les fans du guitar-hero tant par l'exécution parfaite que par la qualité des morceaux. Une qualité telle que les titres qui pourraient s'avérer inintéressants lors de leur introduction sont sublimés par le talent de Myles Kennedy (le lent et barbant «Spirit love») ou par les tours de passe-passe dont Slash a le secret (rendre passionnant l'intro gonflante de «Fall back to earth» est une performance de haute volée, avec un final digne d'un «November rain» des temps modernes !). Du côté des grandes réussites, je peux citer le génial C'est la vie (avec une intro à la talk box, ses couplets accrocheurs et ses refrains splendides), «The path less followed» (à l'intro parfaite, au meilleur solo de guitare du disque et aux mélodies vocales que les amateurs d'Aerosmith apprécieront) et «Fill my world» (tube qui ne manquera pas d'envahir les FM et qui va faire allumer les briquets - ou les portables - pendant les concerts).

Globalement, ça rock et ça roll à fond les ballons («April fool» avec des guitares funky, «Call off the dogs» qui joue la carte du «SMKC traditionnel», le morceau d'ouverture «The river is rising») avec une basse plus présente qu'à l'accoutumée dans le mix. Et même si j'ai été quelque peu dérouté, lors des premières écoutes, par la production moins grandiloquente de ce disque, les compositions de ce 4, à défaut d'être révolutionnaires, sont clairement agréables. Chapeau, Slash (hum hum, oui, elle est facile) !

■ Gui de Champi



FABULOUS SHEEP

SOCIAL VIOLENCE

[L'Autre Distribution]

Quand le petit prince demanda à l'aviateur de lui dessiner un mouton, il lui fit une esquisse ovine pas vraiment à son goût. Le petit prince continua alors son chemin. Il alla voir son disquaire favori. Il lui demanda de lui faire écouter un mouton. Le disquaire qui, comme tout bon disquaire, a toujours un truc à proposer quelle que soit la demande du mélomane lui en proposa un de fabuleux. Un mouton pas né de la dernière pluie, français, du cheptel biterrois, de type mouton à 5 pattes (Timothée Soulairol, Piero Berini, Charles

et Jacques Pernet et Gabriel Ducellier). Un avec déjà un petit passif musical puisque déjà 1 EP et 1 LP dans ses poches, respectivement en 2016 et 2019 (et l'éponyme déjà chroniqué dans le Mag #36). Un mouton un poil hargneux, qui a tendance à être un peu plus vénère avec le temps. Peut-être qu'il n'a pas trop apprécié ses moments de confinement, et vu l'évolution de style sur certains tracks, il a certainement dû le passer dans un garage. Ce fabuleux mouton qui commence à avoir une petite crête post-punk naissante, pour agrémenter sa tonsure. C'est qu'il mordrait le coquinou !

Bref, le quintet from Béziers, Fabulous Sheep débarque donc un poil plus incisif, avec un pelage moins pop et plus orienté rock punk garage. Il suffit de commencer par écouter le très bon single «Satellite», en version pyjama party, pour goûter un peu de cette très bonne galette (et d'en profiter pour défoncer son lit comme le suggèrent le clip et l'artwork). En colère, mais pas que, comme sur le lancinant et alanguiné «Mediterranean cemetery», comme une respiration entre deux coups de tête. Car le Fabulous Sheep est plus un quadrupède de rodéo, qu'une carquette de coin de feu de cheminée, il sautille et se démène sur la quasi totalité des 11 titres. Et s'il termine son opus par un «Keep in dancing», c'est à la fois pour te donner rendez-vous très prochainement en live, car ça doit envoyer de la sueur, et pour t'indiquer que le rock ne mourra jamais. Allez hop, hop, hop !

■ Eric





TON ZINC

CONTES À REBOURS

[Autoproduction]

Voilà bien longtemps que je n'avais pas écouté ce qu'on appelle, parfois à tort, un groupe de musique festive. Sans être étymologiste, je constate que pour le grand public et même les médias, un groupe avec un accordéon, des cuivres et des contretemps est souvent réduit à cette notion de fête, et c'est bien dommage. Car il y a bien d'autres choses à retenir et à souligner à propos de ce genre de formations. Et c'est le cas pour Ton Zinc.

Calmons de suite les ardeurs des amateurs de boissons. Le nom du groupe ne fait pas référence

au bistrot mais bien à de l'argot renvoyant à la notion de cousin. Ton Zinc, c'est donc une famille au sens propre comme au sens figuré (le groupe a originairement été créé par deux cousins). Une famille qui, depuis dix ans et après deux albums auto-produits (Philosophie de comptoir en 2014 et Des têtes et des poings en 2017) vient de sortir Contes à rebours, nouvel effort longue durée enregistré au studio La Grange en décembre dernier à Toiré-sous-Contensor (département de la Sarthe en région Pays de la Loire, 106 habitants selon Wikipédia). Quatorze titres au compteur dans une ambiance proche de la scène alternative française des années 80's (pour l'engagement et la variété musicale), des Hurllements d'Léo (pour les ambiances «caravanning» mélancoliques) et de Java (pour le flow et le fun). Alternant les titres en mode acoustique ou en formule électrique, Contes à rebours est, comme le groupe le dit lui-même, «un état des lieux, la photographie de notre époque». Un constat sociétal amer mais intelligemment mis en texte sur fond de patchwork musical détonnant et alternant le reggae, la funk, la chanson et la fanfare rock. Le groupe a des convictions et le fait savoir au travers de textes acerbes et poignants, abordant les thèmes de la police, de la lutte sociale, de l'urgence écologique et des rapports humains en général. J'ai une nette préférence pour les chansons chantées plutôt que celles avec un flow rap, de même que je suis plus réceptif aux histoires qu'aux textes engagés. Mais en tout cas, j'ai passé un bon moment à l'écoute de cette appétissante galette.

■ Gui de Champi





EXCEPT ONE

BROKEN

[Autoproduction]

Except One continue de progresser, son style est désormais très affirmé, il ne s'agit plus de faire dans la dentelle, le combo cherche uniquement ce qui est massif, puissant et destructeur. Broken s'inscrit donc dans la lignée de Fallen mais avec encore davantage d'aisance technique, de subtilités rythmiques et de défonçage de gueule par une Estelle au sommet de son art. Résolu-

ment moderne dans son approche du death, le groupe distille des idées, charpente solidement ses constructions et prend des libertés au cœur de celles-ci pour ne pas tomber dans la facilité et la rengaine. Parce que si le chant d'Estelle a éliminé les passages plus clairs qui orientait le style vers le métalcore, son growl ne rend pas sa prestation trop monotone, elle change les rythmes, les attaques, place quelques lignes quasi mélodiques («Silent scream», «Chaos»), offre tout un éventail de douleurs à ses écorchures et impressionne de par sa facilité. Les musiciens sont au diapason, jouant sur les cassures, le groove et ce putain d'impact mis dans certaines frappes qui fait résonner les Parisiens comme un mastodonte ricain. Ils se permettent même quelques envolées qui raviront les amateurs de métal plus old school (la séquence taping de «In nomine» ou le solo de «Void»).

Quand tu penses qu'il y a un paquet de groupes sans saveur qui sont signés sur de beaux labels et qu'Except One est encore en autoproduction, c'est à n'y rien comprendre. Parce qu'entre la puissance de feu sur disque, la beauté et le professionnalisme des clips et un charisme magnétique, le groupe a tout pour devenir énorme.

■ Oli



FÉLICITATIONS POUR CES 50 PREMIERS NUMÉROS, AUX 50 PROCHAINS !

THERAPY?

SO MUCH FOR THE ~~32~~ 32 YEAR PLAN



04.05.22
LA BOULE NOIRE

MUSHROOMHEAD



30.06.22
LA MAROQUINERIE. PARIS

Therion



18.11.22 LE TRABENDO - PARIS
19.11.22 L'ILYADE - SEYSINNET-PARISSET (30)

Electric Callboy

02.10.22 BATACLAN - PARIS
ET EN TOURNÉE

FROGLER

24.10.22 LE TRANSBORDEUR - LYON
28.10.22 LE TRIANON - PARIS
+ ISTRES, TOULOUSE, BORDEAUX

BURY TOMORROW AUGUST BURNS RED

20.11.22
CABARET SAUVAGE - PARIS

DEATHSTARS

06.02.23 - LA MAROQUINERIE

BEANTOOTH

The Slow Tour

12.03.23
CABARET SAUVAGE - PARIS

EN CONCERT À PARIS

10.05.22
26.05.22
21.09.22
24.09.22
25.09.22
19.10.22
23.10.22
16.12.22
06.02.23
22.02.23
06.03.23
21.03.23
22.04.23

NORMANDIE
THE NIGHT FLIGHT ORCHESTRA
BLIND CHANNEL
VOLA
POETS OF THE FALL
AMARANTHE + BEYOND THE BLACK
THE RASMUS
MAJESTICA
DEATHSTARS
TURMION KATILOT
STARSET
BLOODYWOOD
CONCEPTION

LE BACKSTAGE BY THE MILL
LE TRABENDO
L'ÉLYSÉE MONTMARTRE
LA MAROQUINERIE
LA BOULE NOIRE
LA MAROQUINERIE
LA MAROQUINERIE
L'ÉLYSÉE MONTMARTRE
LE TRABENDO
LA MAROQUINERIE

TOUTES NOS DATES
DE CONCERT ICI :



GAELE BUSWEL

LE REACTEUR – ISSY-LES- MOULINEAUX @JC FORESTIER



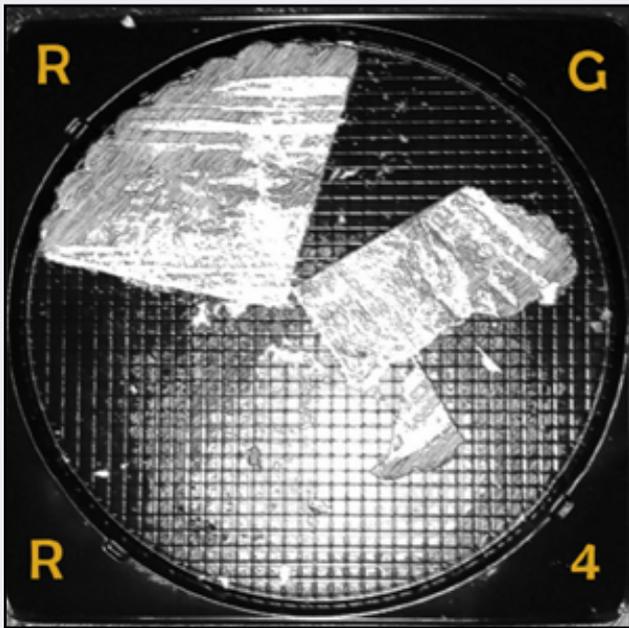












ROUGEGORGEROUGE

4

[Autoproduction]

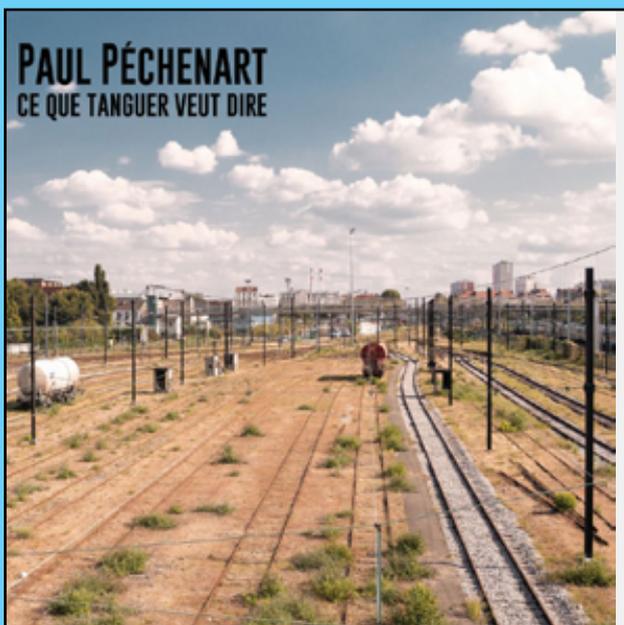
Les impressions que j'ai pu avoir sur NaSh se confirment avec 4, le nouveau disque de RougeGorgeRouge sorti en totale autoproduction en octobre 2021 puis qu'également enregistré et mixé par le groupe lui-même. En effet, à l'occasion de chaque lancement de nouvel album (en moyenne tous les trois ans), le quatuor rock originaire de Bordeaux se travestit pour nous emmener vers des sonorités différentes avec des couleurs aux tonalités nuancées par rapport à celles délivrées auparavant. Ici, sur 4 (comme leur nombre d'opus), c'est plutôt la pop noisy et l'indie rock aux relents 90's qui sont à l'honneur, plus précisément dans un style qui pourrait être un mélange parfait entre Sonic Youth, Dinosaur Jr. avec quelques autres formations supplémentaires - qui ne proviennent pas forcément des années 1990 - en fonction des morceaux.

«Your shadow» débute de manière douce le voyage entrepris par RougeGorgeRouge sur ce 4, une sorte d'introduction planante aux claviers avec de fines guitares et un chant presque confessionnel. Les choses sérieuses arrivent dès «Kill my friends», les guitares se réchauffent progressivement, le rythme s'accélère, la noise et les effets dominent les débats. «Disappear» montre quant à lui ses belles formes indie-pop 90's, ses mélodies, et sa rage brûlante, en toute humilité bien entendu. Simple et efficace ! «The digger» attaque un virage Sonic Youthien bien écorché et tendu procurant un élan de bonheur

à ce moment précis de l'album. En effet, ce crescendo observé depuis le début de l'écoute du disque témoigne de la bienveillance des Bordelais à faire en sorte que leur œuvre soit appréciée de la meilleure des manières, comme une narration à suivre. Nous sommes au milieu de l'album, tel un changement de face, «[My] evolution» fait redescendre la pression avec sa rythmique hypnotique et sa basse tranchante. On termine là l'un des plus beaux morceaux de l'album, et sans coup férir, le groupe enchaîne direct avec un «Finger» d'obédience kraut-rock. Ce titre fait écho avec le précédent sur son côté cyclique tout en changeant totalement d'ambiance. Parti-pris astucieux de la part de RougeGorgeRouge. «Hora hora» est le titre le plus long de 4, une progression post-punk noise éthérée et totalement sublime, on sent ici qu'on atteint le climax de la deuxième partie (comme le fut «Digger» sur la première).

Avec une ferveur et une passion palpable, on sent que chaque recoin des chansons proposées sur ce disque a été pensé et soigné, un peu comme si c'étaient des morceaux issus d'autres formations que RougeGorgeRouge aurait eu un fou plaisir à écouter. 4 rend son dernier souffle avec «Bit tune», un titre instrumental à part du reste du disque de par son format, sorte d'indus rock entraînant et martial au sein duquel s'égrènent des sons de guitares criant de souffrance. Encore un contrepied de la part des Bordelais, au cas où son auditoire n'aurait toujours pas compris ses vellétés de se libérer des cases qu'on pourrait tenter de lui imposer de force. Un dernier souffle particulier car le groupe, étant séparé par la distance, a mis fin à ses activités récemment, tout en ayant l'espoir de se retrouver pour travailler sur des improvisations qui seront mises en ligne sur Bandcamp, si le jeu en vaut la chandelle. Cela nous fait d'autant plus regretter sa disparition au regard de cet album réussi mais aussi, ne l'oublions pas, de l'ensemble de son œuvre qu'on vous conseille d'aller découvrir rapidement si, en lisant cette chronique, vous tombiez pour la première fois sur cette formation qu'est RougeGorgeRouge.

■ Ted



PAUL PÉCHENART

CE QUE TANGUER VEUT DIRE

[Juste Une Trace]

«Qui dans la team veut chroniquer ce disque ?» Quoi, un album de Paul Péchenart, membre originel et fondateur des Dogs dans les années 70 (un des meilleurs groupes de rock français de tous les temps) et père de Paul Péchenart, batteur de Guerilla Poubelle, guitariste de Stygmate, Avalanche et tout dernièrement La Faiblesse ? Oui, dans la famille on ne se transmet pas uniquement le patronyme mais également la passion pour la musique et le talent. Ok les gars, je prends. Bon, on ne va pas se mentir, quand j'ai ouvert le digipak et enfourné le CD dans ma platine, l'écoute a été assez déroutante. Mais quelle idée avais-je eue de me lancer là-dedans ? La bio parle de «rock poétique» et si je vois et entends bien la poésie dans les morceaux, notamment les jeux sur les mots et maux toujours très présents («Sans toi et sans chez-moi», «Quand Lili lit dans son lit vide»), le côté rock est peut être un poil usurpé. Sauf sur «Comme un homme» et son aspect plus entraînant et r'n'r justement. Allez, arrêtons de tanguer autour du pot et parlons plutôt de chansons poétiques. On est loin de ce que j'écoute régulièrement mais ce sixième album permet de s'évader un instant du tumulte perpétuel, dans une veine CharliÉlie Couture (premier nom qui me vient à l'esprit), au détour de textes empreints d'une douce nostalgie. Voilà Ce que tanguer veut dire pour moi.

■ Guillaume Circus



ALTA ROSSA

VOID OF AN ERA

[Source Atone Records]

Du fait de leurs activités, les deux patrons de Source Atone Records ont de nombreuses connaissances : Arnaud a bossé pour différents médias et maisons de disques (Wagram, MCM, Roadrunner Records...) quant à Christophe, musicien dans divers groupes (Omrade, Demande à la Poussière...), il a croisé du monde sur les routes. Alors quand un nouveau combo regroupant des membres de Horskh et Aside From a Day sort un album de métal torturé difficile à classer, évidemment ça matche ! Alta Rossa fait donc ses débuts dans leur écurie et cela leur sied bien tant leur musique colle au catalogue du jeune label. De la hargne, du core, des rythmes qui tartinent en mode black ou lacèrent en mode sludge, un chant écorché (un peu monotone, il faut bien l'avouer) et un son abrasif. On oublie la couleur, on garde du noir, du noir, du noir, un peu de gris et éventuellement un poil de blanc mais il fait sombre ici et rien n'indique que ça changera, les temps calmes étant plus inquiétants que les déluges de ferrailles. Void of an era est un album à la fois tortueux et écorché vif, un opus où le niveau de violence n'a d'égal que celui du désespoir.

■ Oli

PANIC MONSTER

**WE'RE ALL
PRETTY BIZARRE.
SOME OF US ARE
JUST BETTER
AT HIDING IT,
THAT'S ALL.**

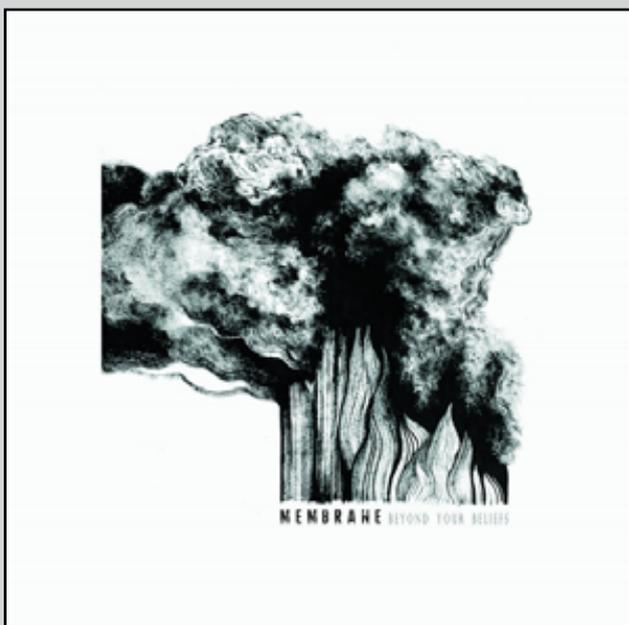
**PANIC
MONSTER
WE'RE
ALL
PRETTY
BIZARRE.
SOME
OF
US
ARE
JUST
BETTER
AT
HIDING
IT,
THAT'S
ALL.**



PANIC MONSTER est OLIVIER DEAD POP CLUB / MALADROIT

PANICMONSTER.BANDCAMP.COM • WWW.KICKINGRECORDS.COM

DISPO SUR KICKING RECORDS, BLACK OUT PROD, PARANOÏA RECORDS, MONSTER ZERO, BUZZ OFF.



MEMBRANE

BEYOND YOUR BELIEFS

[Source Atone Records]

J'ai eu beau chercher, je n'ai pas trouvé de bonne solution. Rédiger l'article sans le mentionner, c'était impensable mais l'intégrer dans la chronique serait forcément maladroit, alors la moins mauvaise idée, c'est celle-ci, ce préambule qui sonne comme une minute de silence pour rendre hommage à Mathieu qui a apporté ses talents de musicien à Membrane mais également à Coverage, Hollow Corp., SheLob ou Elevn. Merci pour tout, courage à ta famille et tes proches.

Un sample (voix off d'un vieux film non identifié) assure la transition avec les premières frappes,

c'est massif et lent, c'est corrodé à la Sleepers, «In the crowd» lance Beyond your beliefs sur une tonalité très Doom/Noise et si la suite offre d'autres horizons, ce sont les deux adjectifs qui pèsent le plus au moment de caractériser l'album. Dans la construction «Heart» est davantage post hard core, la clarté apportée par Marion (Mütterlein) et la longueur du morceau y sont pour quelque chose, au moins autant que ces strates de grattes qui viennent s'empiler jusqu'au déferlement de violence, attendu, espéré et bien présent. «Eyes wide open» est un coin de ciel dégagé où la voix prédomine, si le titre ne durait pas plus de quatre minutes, ça pourrait n'être qu'une interlude. Les choses plus métalliques reprennent avec «Lightning skies» où l'on cherche l'influence de Steph (Crown) tant la plage est obscure, teintée d'un chant parfois black, on est loin de la clarté du duo colmarien. Après cet épisode black-doom, le rythme s'accélère pour «The height of a life», plus rock, plus tortueux, on reste dans un dégradé de noir avec un rai de lumière sur la fin. L'ultime «You'll wander» s'aventure dans des terrains auxquels Membrane nous a peu habitués, à la limite de l'improvisation, cette track tient davantage de l'expérience sensorielle que de la «chanson».

Noisy Post Doom Core, en fait on peut dire ce qu'on veut de ce nouvel opus de Membrane, il est surtout viscéral, passionnel, profondément humain, parfois touchant, parfois déroutant. Telle une onyx noire, le brillant qui étincèle ne doit pas faire oublier les heurts que l'on trouve à l'intérieur.

■ Oli





EFFERVESCENCE RECORDS

CIRCULEZ, Y'A PLUS RIEN À VOIR !! EFFERVESCENCE RECORDS, QUI FÊTE SES 18 ANS, N'EST (PRESQUE) PLUS. ET DU COUP, UNE RENCONTRE AVEC FAB, LE BOSS DU LABEL, S'IMPOSAIT POUR FAIRE UN BILAN DE CES PRESQUE DEUX DÉCENNIES VOUÉES AU PUNK-ROCK.

Salut Fab et merci de prendre du temps pour répondre à nos questions. On va commencer par la fin si tu le veux bien. Effervescence Records va fêter ses 18 ans le 31 mars prochain et tu arrêtes les activités du label à cette date symbolique. Pour quelle(s) raison(s) ? Ras le bol, impression d'avoir fait le tour de la question, envie de faire autre chose ? Ca fait longtemps que tu y penses ?

Hello Gui ! Oui je t'avoue que ça doit faire 2 / 3 ans que je pensais à l'arrêt du label. Mais je n'avais aucune idée de quand et comment. Il y a quelques années, j'ai eu quelques déceptions quand au rapport de respect / confiance que j'avais pu avoir avec des personnes dans le milieu musical avec qui je bossais depuis longtemps. J'ai commencé à ralentir les productions, et, j'ai pris la décision d'arrêter le

label au début de l'année 2021. Ajouté à ça les frais de port qui deviennent de plus en plus honteux pour un service toujours plus dégueulasse, une nouvelle loi internationale concernant les douanes qui assassinent tout le monde. Je n'avais plus envie que le mec au Canada (par exemple) paie 40 euros pour un vinyle, qui va en plus, peut-être, se perdre ou arriver endommagé.

En y réfléchissant je me suis rendu compte que le 31 mars 2022 serait la date du 18ème anniversaire d'Effervescence, je me suis alors dit que cela serait la date parfaite. 18 ans, l'âge de la majorité, il est temps de lui rendre sa liberté !

Pour ceux qui ne connaissent pas la genèse du label, peux-tu faire fonctionner la boîte à souvenirs et nous la rappeler ? Avais-tu dès le départ une idée d'où cela te mènerait ?

L'idée de créer le label m'avait traversé l'esprit en 2002 sans y penser plus que ça. Puis vers la fin 2003, nous nous apprêtions à sortir notre premier album avec No Perfect. Nous étions à ce moment-là en contact avec quelques labels, puis un jour je me suis dit «mais finalement pourquoi signer sur un label et ne pas avoir la main mise sur tout notre projet ? Et puis faire la promo, distribuer notre musique, trouver des concerts, je peux tenter de le faire ! Certes à ma ridicule échelle, mais je peux essayer !»

Et voilà, c'était parti ! J'avais déjà le nom, nous l'avions trouvé avec le batteur et le bassiste de No Perfect lors d'une de nos nombreuses discussions / déconnades ! Je n'avais aucune idée de ce que ce projet deviendrait. Allait-il durer un an ? Deux ans ? Cinq ans ? Qu'est-ce que j'allais en faire ? Allais-je réussir ? Et puis finalement il a duré 18 ans. Et il s'arrête non pas parce qu'il ne marche plus, au contraire. Et si tu savais comme je remercie toutes les personnes qui ont suivi et qui ont soutenu le label durant cette presque-double-décennie !

Quelles ont été les étapes clés de ta structure ?

C'est une très bonne question car l'évolution du label est effectivement passée par différentes étapes clés.

En 2004, pour commencer : la sortie de A day like another l'album de No Perfect. La presse nationale (comme Punk Rawk, Kickass Mag et

d'autres) a commencé à parler de l'album et par la même occasion d'Effervescence. Grâce à tout ça, le nom du label a commencé à tourner.

En 2007, mon ami Manux (de WeCare Booking) me parle d'un groupe qui vient de se former sur les cendres de Belvedere, avec le chanteur guitariste et le batteur. Celui-ci s'appelle This Is A Standoff. Nous rentrons en contact avec eux, et, avons l'honneur de sortir leur premier album Be excited. A partir de ce moment-là, les portes de l'international se sont réellement ouvertes. J'ai commencé à recevoir des propositions de groupes internationaux et avec une certaine renommée. Ce qui en 2009 m'a amené à signer Red Lights Flash (auparavant chez AF Records, le label d'Anti-Flag) et Antillectual. 2010 fut l'une des années les plus importantes d'Effervescence, puisque ce fut l'année où Effervescence a commencé à bosser avec Fat Wreck.

Quelques mois plus tard j'avais l'honneur de rentrer en contact avec les frères Stern (les boss du label BYO Records ainsi que du Punk Rock Bowling et également musiciens de Youth Brigade) et de trouver également un accord de distribution. C'était juste fou ! Impensable !

La dernière étape clé fut de commencer à bosser en direct avec Epitaph / Hellcat / Burning Heart et de pouvoir commencer à leur proposer des rachats de licences.

Pour finir, l'apogée fut certainement l'opportunité de racheter la licence de Keep out des Satanic Surfers. Satanic Surfers est tout simplement mon groupe préféré, celui que j'ai certainement le plus écouté (avec Green Day). Je me rappelle avoir acheté Keep out en 1996 (2 ans après sa sortie) sur un coup de chance chez un disquaire. Mon premier disque des Satanic. 25 ans plus tard, le fait d'en racheter la licence et de le sortir pour la première fois en vinyle. Imagine l'excitation que cela fut pour moi !

Effervescence, c'est notamment (mais pas que) le distributeur des prods de Fat Wreck. Avais tu un deal particulier avec le label (exclusivité, nombre minimum de disques à écouler, cahier des charges sur les prix de revente...) ? Fat fonctionne-t-il réellement comme un indé ?



Le début de l'histoire avec Fat Wreck s'est passé tellement naturellement et simplement que j'adore toujours autant en parler ! Un jour de 2010 je décide d'envoyer un mail à Fat Wreck Chords, sans réellement espérer grand-chose. Quelques semaines plus tard, je reçois une réponse me disant «C'est OK Fab, voici nos conditions et notre catalogue». J'ai compris plus tard qu'ils s'étaient bien renseignés sur ce que je faisais et le sérieux du label... Là, je me suis dit «C'est pas possible ? Où est la caméra cachée ?». Mais non je ne rêvais pas et quelques semaines plus tard je recevais les premiers disques ! Effervescence allait distribuer les disques de NOFX, Mad Caddies, No Use For A Name, Lagwagon et tant d'autres ! Incroyable !

Non je n'ai jamais été soumis à quoi que ce soit en termes de quantité, de charges sur les prix de revente ni quoi que ce soit. Nous avons un deal qui a été convenu dès le début, j'ai accès à l'intégralité du catalogue Fat et je commande et achète ce que je veux. Tout s'est toujours parfaitement passé avec Fat, sincèrement. Cela fait 12 ans que nous bossons ensemble maintenant, et je pense qu'au fur et à mesure des années une solide confiance s'est instaurée, ce qui fait, que, par exemple, j'ai l'opportunité de vendre certains disques que seul

Fat a et pas même le distributeur au Japon ou en Australie. Également, j'ai eu l'occasion de bosser à plusieurs reprises sur la promo des groupes Fat.

Donc pour répondre à ta dernière question, je pense que Fat fonctionne bel et bien comme un label indé, et bien plus que certains autres labels soi-disant «indé» avec une notoriété bien plus petite.

A côté du côté distributeur, Effervescence était donc un label avec de belles références françaises : UMFM, Forus, Straightaway et internationales : A Wilhelm Scream, Not On Tour, Belvedere. Quels étaient les critères pour être signés chez Effervescence ? Quels sont, parmi tes sorties, tes disques préférés ou ceux qui t'ont marqué ?

Merci beaucoup pour tes gentils mots ! Il n'y avait pas vraiment de critères pour signer chez Effervescence. En effet, pour moi le plus important était que la musique du groupe me parle et me plaise, ainsi que le côté humain. On m'aurait proposé le meilleur album de tous les temps composé par un groupe de connards, j'aurais refusé [rires] ! Également, des groupes de grosses renommées m'ont contacté à plusieurs reprises, mais je n'étais pas fan de leur musique, alors j'ai refusé. Tu me diras que

c'est complètement con, car avec des groupes comme ça, j'aurais pu faire de l'argent. Mais ce n'était pas ma façon de voir les choses.

Comme je l'avais dit il y a très très longtemps dans une interview «si un jour je signe un groupe pour ne faire que de l'argent, c'est qu'il sera temps d'arrêter, c'est que la passion ne sera plus vraiment là». Ce que j'ai toujours voulu et ce que j'ai essayé de faire tant que j'ai pu, c'est qu'Effervescence soit une famille. Qu'il y ait toujours un réel échange entre le groupe et le label, essayer de faire avancer les choses, réfléchir à de nouvelles idées, essayer de les aider quand une tournée était compliquée à booker.

Concernant mes disques préférés, whouaou, ça c'est une question pas évidente ! Comme je te le disais précédemment, si je sortais un album c'est que celui-ci, son concept, ce qu'il en dégagait me plaisait vraiment. Mais allez lançons-nous, si je devais en choisir 5 ... et je ne mets pas dedans les rachats de licence comme Burning Heads, Satanic Surfers..., je te dirais, sans ordre particulier, Adrenalized avec Tales from the last generation, Implants avec From chaos to order, Mute avec Thunderblast, This Is A Standoff avec Be disappointed et Not On Tour avec All this time.

Une question me taraude l'esprit : comment diable as-tu réussi à represser les disques des Burning Heads période Epitaph alors que le groupe n'a pas eu lui-même l'occasion de le faire ?

En fait, comme je te disais précédemment, j'ai commencé à bosser avec Epitaph il y a quelques années, puis j'ai eu l'opportunité d'acheter une première licence à Epitaph, Sound City Burning, le fabuleux album de Undeclinable. Tout s'était extrêmement bien passé, et Epitaph avait beaucoup aimé la qualité et le soin apportés à la version vinyle qu'Effervescence avait sorti. Du coup quelques mois plus tard, quand je leur ai proposé d'acheter les licences de ces 2 magnifiques albums que sont Be one with the flames et Escape, ils ont accepté de suite.

As-tu quelques chiffres-clé à nous communiquer comme le nombre de références, pressage moyen de tes prod, les meilleures

ventes...

Alors concernant le nombre de références, tu me croiras ou pas, mais je ne sais pas exactement (rires) ! On pourrait se dire connement qu'il suffit de regarder le numéro de la dernière prod (The Lockdown - Waiting for better days) qui est EF045, mais comme au début les premières productions n'avaient pas de numéro de catalogue. On va dire que ça doit être entre 50 et 52.

Concernant les pressages moyens, on va dire que c'est 1 000 CD et 500 vinyles. Des fois plus, des fois moins, mais je pense que la moyenne doit être par là.

Du coup concernant les meilleures ventes, je pense que ça doit être Mute avec le splendide album Thunderblast et Uncommonmenfrommars avec Easy cure.

Quelle était ta journée type consacrée au label ?

Alors ma journée commence toujours un peu après midi, je regarde les premiers mails, et j'essaie de répondre aux plus urgents dans la foulée. Ensuite je vais jeter un œil sur les commandes qui sont arrivées depuis la veille. J'essaie d'en préparer quelques-unes avant de m'occuper des expéditions de celles prêtes depuis la veille, puis je vais faire toute la «bureaucratie» uniquement faisable en journée. En revenant je confirme toutes les commandes parties auprès des clients, réponds aux mails / messages, réseaux sociaux etc.

A partir de 22h / 22h30, c'est là que commence une nouvelle «journée» sur un rythme bien différent. J'ai toujours préféré travailler la nuit, beaucoup moins de perte de temps par rapport à diverses choses, du coup je trouve que la nuit, je suis bien plus productif. C'est à ce moment que je communique avec les US, avec Fat Wreck et autres, en même temps je mets à jour le site / les stocks etc. Puis je retourne faire des commandes en alternance avec la communication US à nouveau jusqu'à très tard, ou tôt, dans la nuit.

Tu as créé le label en pleine crise du disque et juste avant le développement massif des mp3 et avant l'ère du très haut débit et du tout numérique. Timing parfait !! Sauf que les amateurs de punk rock privilégient l'objet, n'est-

ce pas ? Est-ce une donnée que tu avais prise en compte en démarrant et en développant ton activité ? Es-tu toi-même très attaché au format physique, es-tu collectionneur ?

Haha c'est exact ! Mais tu sais, rien n'était calculé ni prémédité. Le label s'est créé sur l'envie d'un gamin d'une vingtaine d'années qui a voulu tenter une expérience qui lui parlait. Je pense que le timing parfait pour un label était avant les années 2000/2001. Comme tu l'as dit le développement du format numérique commençait à se développer et à partir de ce moment-là, les ventes de disques (que ce soit sur les majors ou en indé) ont commencé à chuter.

Du coup j'ai envie de te dire que dans le punk-rock, comme dans tous les styles (je pense notamment au métal ou au reggae), tu as des fans de l'objet, ceux pour qui avoir le CD ou le vinyle avec sa belle pochette et son livret / insert à toute son importance. Et tu as aussi ceux pour qui le support physique n'a pas vraiment d'importance et qui seront bien plus intéressés par l'achat de T-shirt ou autres merchandisings.

Personnellement oui je suis attaché au format physique que ce soit CD ou vinyle. Je serai incapable de te dire combien j'en ai d'ailleurs !

Quelles sont tes meilleurs souvenirs durant cette aventure ? Et les plus mauvais ?

T'es vraiment sûr que tu veux que je réponde à cette question ? Non parce que ça risque d'être long (rires) !

Concernant les meilleurs souvenirs, il y en a tellement... et dont j'ai certainement déjà parlé dans l'interview, que je vais vraiment en faire une sélection. Les meilleurs souvenirs, ce sont toutes les rencontres faites durant toutes ces années dans les concerts, les festivals ; que ce soit les groupes, les activistes, les fans, les clients etc.

Également je suis obligé de te parler de la sortie de Keep out de Satanic Surfers. Le seul petit regret par rapport aux Satanic, c'est de n'avoir pu racheter la licence de Going nowhere fast qui est mon album favori, et ça s'est joué vraiment à très peu. Très très peu. Dommage ! Pour finir je te dirai que le fait d'avoir pu bosser avec les mythiques labels US que sont Fat

Wreck, BYO et Epitaph seront pour toujours de supers souvenirs !

Les plus mauvais souvenirs ? On peut déjà commencer par parler du «fabuleux» site marchand appelé Interpunk qui a entubé tellement de groupes et de labels. Je pourrais aussi te parler de la prise de conscience que tu prends, quand, du jour au lendemain, un mec friqué venu des US, qui ne comprend rien, qui ne respecte rien, arrive avec son pognon pour racheter tous les groupes qu'il peut, et qui y arrive. C'est à ce moment-là que j'ai compris que la notion de «famille» que j'avais toujours voulu construire et défendre était bien fragile face à quelques billets. Durant cette période j'ai été très déçu à plusieurs reprises et j'étais d'ailleurs à deux doigts d'arrêter Effervescence ... on était en 2017 à peu près. Puis quelque chose m'a dit que ce n'était pas encore le moment de raccrocher les gants, qu'il y avait encore de belles choses à faire. Et j'ai eu raison je crois !

Tu as dû faire de belles rencontres tout au long de l'existence du label, n'est-ce pas ? Quelles ont été les plus marquantes ?

C'est vrai, j'ai pu rencontrer et même bosser avec les mecs dont j'étais fan depuis l'adolescence. La première rencontre avec Fat Mike (NOFX, Fat Wreck) fut assez incroyable. NOFX jouait à Nancy, moi j'y étais avec le stand Effervescence et donc, avec également la distrib' Fat Wreck, Mike est venu me voir et m'a remercié de ce que je faisais pour NOFX et Fat Wreck. Il avait également halluciné de voir les prods BYO sur le stand en me disant «whouaou Fab, il y a des disques ici qu'on a du mal à trouver aux US !» (rires).

Les rencontres avec Joey Cape (Lagwagon) sont toujours super cool ! Ce mec est tellement gentil et généreux, vraiment. Sinon bien évidemment je vais te parler de Rodrigo de Satanic Surfers ... comment ne pas le mentionner. A l'échelle française, je te parlerai bien évidemment de nos Burning et Unco que j'ai rencontré pour la première fois il y a bien longtemps. Cela devait être en 2003 ou 2004, avec No Perfect nous avons joué à plusieurs reprises avec les 2 groupes. Tout ça c'était bien longtemps avant que l'on bosse ensemble !

Cette interview est réalisée dans le cadre du numéro 50 de la version mag du W-Fenec. Lis-tu beaucoup de fanzines ? Consultes-tu beaucoup de médias musicaux sur la toile ? Finalement, Effervescence et W-Fenec, c'est une histoire de passion ?

Ho oui ! Et ce, depuis toujours ! Je me rappelle très bien en 2001 / 2002 (au début ou j'ai commencé à être équipé d'une connexion internet «correcte»), quand je lisais Metalorgie partie Punk, à l'époque à l'accueil du site, tu avais 2 sections Punk ou Métal, Keep out (RIP) ou le Fenec ! Puis par la suite d'autres zines sont arrivés comme Punkfiction, Kaspunkskate (RIP) et tant d'autres.

Comme tu viens si bien de le dire, W-Fenec et Effervescence c'est une histoire de passion. Une histoire de passionné(e)s de musique. Je pense que clairement, si tu n'es pas passionné par ce que tu fais (que ce soit dans la musique ou pour tout autre chose d'ailleurs) tu ne dures pas bien longtemps.

Une fois que tout sera terminé, j'imagine que cela va créer un sacré vide dans ta vie. Sais-tu déjà comment tu vas palier tout ça ?

Je t'avoue que j'ai encore du mal à l'imaginer. Et pourtant ça approche. J'ai déjà énormément d'idées en tête, mais ce que je vais commencer à faire c'est prendre un peu de temps pour moi, pour faire d'autres choses, pour voyager aussi ... si ce «nouveau monde» le permet, et, bien évidemment. Continuer à faire de la musique ! Je ne sais pas encore comment cela évoluera, mais une chose est certaine, je ne vois pas ma vie sans musique.

Tribune libre pour terminer : un truc à rajouter ?

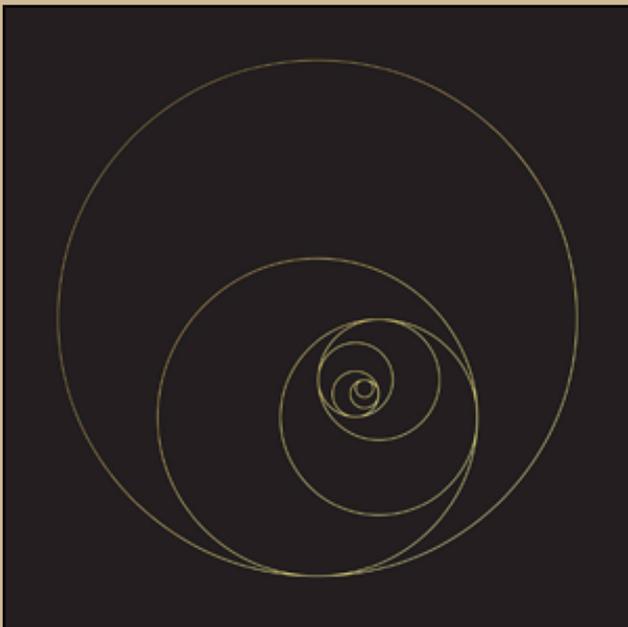
Je ne vais pas être très original pour le coup, mais je voudrais remercier toutes les personnes qui, depuis 18 ans, ont de près ou de loin participées à l'aventure Effervescence. Comme je le disais, j'ai démarré ce label avec strictement aucune idée de ce que j'allais en faire ni ce qu'il allait devenir. Il a finalement duré 18 ans, il m'a permis de vivre tellement de choses, d'expériences, de partages, de fou-rires, de coup de nerfs et de stress aussi, mais je te certifie que si c'était à refaire, je le referai ! Merci également à vous chez le W-Fenec qui

avez suivi et soutenu Effervescence depuis tellement longtemps et je vous souhaite encore de bien belles années !

Merci Fab.

■ Gui de Champi





THE OCEAN

PHANEROZOIC LIVE

(Pelagic Records)

En 2018 et 2020, après avoir exploré les profondeurs sous-marines, The Ocean nous faisait voyager à travers le temps, depuis l'ère primaire jusqu'à aujourd'hui (une sorte de suite de Precambrian sorti en 2007), le tout en deux albums intitulés Phanerozoic, soit la période où la vie existe sur Terre (mais aussi une période qui connaît des extinctions massives). Si le premier volet a pu connaître les joies du live, le second a subi le confinement et a empêché le collectif de faire vivre ses émotions en live. Comme d'autres, ils ont alors décidé de faire des concerts sans public retransmis sur Internet. C'est donc derrière 1500 écrans qu'ils ont joué l'intégralité de Palaeozoic (en direct de Brème le 25 mars) puis quelques jours plus tard, ils ont récidivé devant bien d'autres avec l'intégralité de Mesozoic et Cenozoic dans le cadre du Roadburn Redux. Ce sont ces deux performances qui sont désormais gravées sur CD, vinyle (déjà sold out) et DVD. La version digipak (double CD + DVD) est une pure merveille, à part quelques artistes comme Tool, rares sont ceux qui proposent un tel emballage. La technique a certainement un nom (que je ne connais pas) mais le résultat est somptueux, on devine une photo du groupe en live par le tracé, plus ou moins large, de lignes dorées. Dit comme ça, ça n'a pas l'air classe mais quand tu as l'objet en main, c'est superbe, crois-moi sur parole.

Les deux CDs correspondent aux deux albums, le DVD regroupe les deux concerts filmés. Dans

tous les cas, la qualité est quasi celle du studio tant le son est impeccable, les musiciens ne sont pas des débutants et maîtrisent leur art, ils donnent une nouvelle dimension à leurs titres qui méritent ô combien d'être vécus en live. Sur la scène du «Pier 2» de Brème, les cameramen se promènent entre les membres du collectif et les éclairages, le parterre est vide mais chacun se donne comme s'il jouait sa vie. Le light show travaille la bichromie (noir et blanc, noir et bleu, noir et rouge...) et ne met jamais en pleines lumières les protagonistes. Jonas Renkse (Katantonia) n'est pas là mais «Devonian : Nascent» reste sublime et on profite de titres peu joués en live sur la tournée avant-Covid qui donnait de la place à des morceaux de Pelagial. Le cadre et l'ambiance lumineuse sont assez différents pour le concert du Roadburn, des lampes à filaments illuminent les visages et les instruments, les gars jouent les uns en face des autres comme s'ils étaient en mode «répétition», le sentiment de proximité remplace la puissance dégagée par la grande scène de Brème, c'est une autre atmosphère, elle colle bien aux titres (quel plaisir ce «Triassic») qui sont séparés par une animation de l'artwork, on n'est donc pas vraiment «en concert» quand bien même c'est du live.

Ce Phanerozoic live permet de rattraper le temps perdu, le confinement n'a pas que des effets négatifs car sans lui, The Ocean n'aurait peut-être pas pensé à sortir des lives aussi travaillés. Pour autant, on préfère vivre avec les concerts et les DVDs ! Le collectif a d'ailleurs un programme chargé pour 2022...

■ Oli



PARK

PARK

[Vicious Circle]

Partons d'une des dernières phrases du press kit : «Park c'est un peu la fête de fin d'année en entreprise, où les collègues désinhibés finissent par montrer leur vrai visage !» suivant les propres mots de François Atlas, qui représente la moitié du groupe en «tête d'affiche» ou un quart de l'effectif. L'autre moitié ou les 3 quarts restants sont constitués de Lysistrata.

Et donc cette phrase de la bio intrigue tant il est facile d'imaginer que la désinhibition des uns peut être aux antipodes de l'autre... et que ce point de rencontre entre les deux entités se fera au détriment des uns ou de l'autre. Il n'en est rien. Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas dit-on, Lysistrata a donc rencontré l'Atlas. Après une rencontre lors d'un festival, les quatre ont décidé de créer ce projet et grand bien leur en a pris. Johannes Buff à qui ils ont confié l'enregistrement et qui a entre autres travaillé avec Thurstone Moore a pu donner du relief aux compositions enregistrées sur cassettes lors des répétitions. La nouvelle formation a donc produit 10 titres dont un en français pour sceller cette union. Et finalement les collègues de travail ont un beau visage quand ils sont désinhibés. Le groupe peut ainsi citer sans rougir Pavement, Sparklehorse ou Yo La Tengo tant ce LP est bien ficelé. C'est assez étonnant de voir les deux formations sur un terrain d'entente rock alternatif, bien plus énervé que ce que peut faire François et bien plus calme que le tumulte habituel de Lysistrata.

Et c'est un rock indé qui ressort de cette écoute, une ballade dans le «Park» et une certaine sérénité qui ne rime en aucun cas avec mollesse. Un album que personne n'attendait, que personne n'imaginait et que tout le monde risque d'apprécier.

■ JC

Photo : DougGuillot



JB HANAK

SALES CHIENS



JB HANAK

SALES CHIENS

(Éditions Léo Sheer)

«Bonjour, je viens récupérer mon livre, Sales chiens.» Ahaha, ça m'a bien fait rire de dire ça à mon libraire. La tête qu'il a fait au début. On s'amuse comme on peut.

Commençons par présenter l'auteur pour comprendre ce que cette chronique fait ici. En vrac il a dessiné la pochette d'un album live de Mudhoney, accompagné Pierre Richard à la guitare, été membre de Cobra 06130 en force, élu mec le plus drôle de Facebook en 2012, composé la BO d'un film avec Brigitte Lahaie, la musique du jeu vidéo Tortues Ninja chantée par Mike Patton etc. etc. et donc fondé le groupe de musique électronique dDamage avec son grand frère Fred, aux influences hip hop, techno, punk, noise, ambient... Le gars touche à tout, se lance dans l'écriture et bim, ça défonce !

Sales chiens raconte la tournée européenne de dDamage, les deux frangins accompagnés d'Ourko le chien imaginaire de Fred, en 2010 suite à leur signature sur un «vrai» label après dix ans de galères. Bon, ça c'est sur le papier car des galères et des situations abracadabrantesques, ils vont en croiser pas mal en chemin. Je parlais de roman car même si je suis certain que tout ce qui est narré ici leur est vraiment arrivé, des

faits ont pu être rassemblés, condensés pour un confort de lecture et donner plus de rythme au récit. Et question rythme, on est plus sur du grind que du post rock chiant. Zéro temps mort et zéro envie de refermer le livre avant de l'avoir terminé. Dans cette culture du zapping où on se contente de scroller notre fil Fb, Twitter, Tinder, de liker, commenter des articles sans même parfois les avoir lus («don't try this at home, kids»), ça fait vraiment du bien de se poser avec un bouquin et de voir le temps s'arrêter complètement, en se consacrant à une seule chose. En l'occurrence halluciner sur toutes les merdes qui leur arrivent, les personnages de ouf qu'ils croisent. De la rave interdite dans un supermarché londonien sur plusieurs étages, désaffecté mais les rayons encore pleins, emmuré et cassé 2h avant le début de la teuf... qui finit en incendie, à un concert en Sicile dans une crêperie où, non payés, JB va furieux, seul et au culot réclamer leur cachet en pleine nuit dans la villa du patron plus ou moins mafieux, Gros Papa, qui le force (berger allemand à l'appui) à enchaîner les verres d'eau-de-vie frelatée pour le tester... rien ne se passe comme prévu. L'excellent Backstage passport de NOFX c'est du pipi de chien en comparaison. Et je reviens et insiste dessus mais au delà des anecdotes, c'est hyper bien écrit. Chaque page (il y en a 270), voire chaque phrase peut faire l'objet d'une punchline mais on n'est vraiment pas dans la surenchère. Le récit est très vivant (on a l'impression d'être embarqué avec eux) mais surtout touchant. Fred est atteint d'une maladie incurable qui lui défonce le dos et sous anti-douleurs plus ou moins légaux quotidiennement (elle a eu raison de lui en 2018, RIP) et ce bouquin est aussi pour JB un moyen de lui rendre un vibrant hommage, réussi et de faire perdurer ses et ces souvenirs, tout en délivrant une critique acide mais lucide et sans concession du monde musical...

Alors oui, ce livre parlera peut-être davantage à quiconque est déjà monté dans un van, pour subir 23h d'ennui et merdes diverses en échange d'1h de show déchaîné mais même sans ça, quel que soit le style de musique, qu'on connaisse dDamage ou non, il prend aux tripes et c'est juste une putain de chouette tranche de vie qui nous est racontée ici. Il y a du génie chez ce JB Hanak, comme celui qu'on peut trouver chez Charles Bukowski ou Hunter S. Thompson et Sales chiens n'est ni plus ni moins que le meilleur bouquin que j'ai pu lire ces vingt dernières années. Ouais.

■ Guillaume Circus

EFFERVESCENCE RECORDS

THE PUNK ROCK LABEL SINCE 2004

PRÉSENTE

✂ PACKS PROMO 50€ ✂
✂ POUR LE N°50 DE W-FENEC MAG ✂

5 VINYLES = 50€*
(AU CHOIX)

12 CD = 50€*



OFFRES LIMITÉES SUR :

✂ WWW.EFFERVESCENCE-RECORDS.COM ✂

* : HORS FRAIS DE PORT



EFFERVESCENCERECORDS



EFFERVESCENCE_RECORDS



EFFERVESCENCERDS

WWW.EFFERVESCENCE-RECORDS.COM



MARGAUX CAPELIER NICOLAS BONANNI

GRENOBLE CALLING

(Le Monde à l'Envers)

Lorsque la punk vieillit, que le poids des années se fait sentir et que monter sur scène se fait de plus en plus difficile -voire impossible à cause d'opportuns confinements-, quand le punk en a marre d'être expulsé de squat en squat, elle et il se posent pour livrer leurs témoignages à cœur ouvert, sans retenue. Voilà, peu ou prou, le dispositif que nous proposent Margaux Capelier et Nicolas Bonanni avec Grenoble calling dont la référence explicite aux Clash impose un cadre à son propos : celui de la scène punk grenobloise, un temps que (la plupart) «des moins de 20 ans» n'a pas connue, selon la formule consacrée.

Ce bien bel objet double -un livre auquel est joint un CD- ne stimule pas que la vue (à travers son contenu, qu'il soit rédactionnel ou iconographique) et l'ouïe (avec la compilation associée), mais aussi le toucher grâce à la sérigraphie qui occupe sa couverture. Procédé qui, en plus d'offrir une méthode de fabrication conviviale, accorde une sensation plus chatoyante que de frôler un papier glacé plus banal. Et, quitte à évoquer un autre aspect technique de l'ouvrage, on peut aussi souligner l'originalité de la pagination, placée près de la reliure.

Paru il y a environ un an, Grenoble calling est un recueil d'entretiens collectés auprès de différents activistes de la contre-culture punk de la bonne ville de Grenoble ->«Gre», pour les initiés- et patiemment assemblés pour donner corps à un ensemble cohérent, que ceux-ci soient membres de groupes de musique (Chicken's Call, Daily O.D., Plaine Crasse, Taulard, ...) et organisatrices de concerts, bien entendu ; tenanciers de boutiques et créateurs de labels, immanquablement ; animateurs d'émissions de radio et rédacteurs de fanzines, obligatoirement ; mais aussi militantes politisées, habitants en squats (de Monge Strasse au Great-A en passant par le Pylène, Tapavu, Crocoléus, Poulet Rôti, ou le Mandrak) ou simples «bon public». Tout au long des 272 pages (sans compter l'appendice dédié au fanzinat !) du livre, il est forcément question de musique punk (et crust, et métal, ...), de do it yourself (qui n'est pas ici utilisé comme un slogan publicitaire mais vécu comme authentique acte d'engagement), de féminisme, de véganisme tout en accordant une place de choix aux souvenirs (qu'ils soient bons en terme de concerts, fêtes et tournées ou mauvais en cas de galère, de bagarre et d'expulsion) ou des réflexions plus personnelles et introspectives, souvent touchantes.

Pour accompagner honorablement cette odyssée de 40 ans à travers le mouvement punk grenoblois (et d'ailleurs !) de «1980 à 2020», comme l'évoque le sous-titre, les éditions du Monde à l'Envers ont mis les petits plats (de gra-

tin dauphinois] dans les grands en offrant une compil' sur CD que tous les lecteurs de fichiers numériques au monde ne sauront jamais lire. Le disque est l'occasion de (re)découvrir 15 groupes représentatifs de la diversité de cette scène foisonnante. Sans être exhaustif, qui voudra baigner dans une ambiance de pogo plongera dans Alarm et Paralitik Woodktr, qui aura des penchants surf sera attiré par Les Profs de Skids, tandis que les amateurs de la tendance noise/math-rock seront emballés par Owun, à moins qu'on ne préfère se laisser conquérir par les délires de Ze Revengers et Lovataraxx, succomber à l'aspect clairement soul de Tijuana Kids ou, plus mélancoliquement, charmer par Taulard.

Boulon, Camera Silens chez Castor Astral ou Burning Heads via Metro Beach, outre quelques parutions chez Camion Blanc ou Le Mot et le Reste. Le Monde à l'Envers, avec les 62 chapitres qui composent Grenoble calling, apporte incontestablement une pierre de plus à l'édifice tant dans la pertinence et la vivacité des propos tenus qu'avec la qualité avec lesquels ils sont rapportés.

■ Rémiiii

Ces dernières années, les ouvrages consacrés à des groupes de punk-rock n'ont pas manqué : OTH, Thugs, Sheriff et Bad Religion chez Kicking Records, les Thugs -encore eux- aux Éditions du





MY OWN PRIVATE ALASKA

PROFILANT SON RETOUR SUR LES SCÈNES AVEC UN NOUVEAU LINE-UP ET UN EP MIXANT OLDIES, GOODIES ET INÉDITS, MY OWN PRIVATE ALASKA SE PLIE À NOTRE INTERVI OU POUR ÉCLAIRER QUELQUES POINTS AVEC DES CHOIX CORNÉLIENS.

Jordi ou Mathieu ?

Mathieu L. : Jean-Pierre.

Cats on Trees ou Agora Fidelio ?

MiLKa : Cats on Trees, c'est la famille, c'est le S ! Nina est la maman de mon fils, on est en lien étroit pour l'éducation de notre gamin, on s'entraide, on communique beaucoup, il y a toujours beaucoup de bienveillance entre nous, je ne peux souhaiter que du bien à son groupe ! Mais d'un point de vue artistique, je suis obligé de choisir Agora Fidelio. Sans parler des parties vocales, pour être objectif en se concentrant sur l'instrumental pur, on est

quand même d'accord qu'Agora était le meilleur groupe du monde non ? (rires) Particulièrement mélodiquement, guitare / basse, ce qu'ont écrit Jouch et Pelo, ou Jouch et Akira avant, c'est tellement incroyable. On a rebouffé tous ensemble l'année dernière d'ailleurs pour parler du présent. Peut-être du futur...

Composition ou cover ?

Mathieu : Composer des covers.

MiLKa : Tristan te dirait qu'il ne sait jouer que ce qu'il a composé ! Donc composition, assurément, pour MOPA. Même si j'ai forcé ce dernier à reprendre du Metallica et du Gilbert Monta-

gné pour un festival rigolo et décalé un jour. Il l'a fait vraiment parce qu'on est amis car c'était une souffrance pour lui ! (rires)

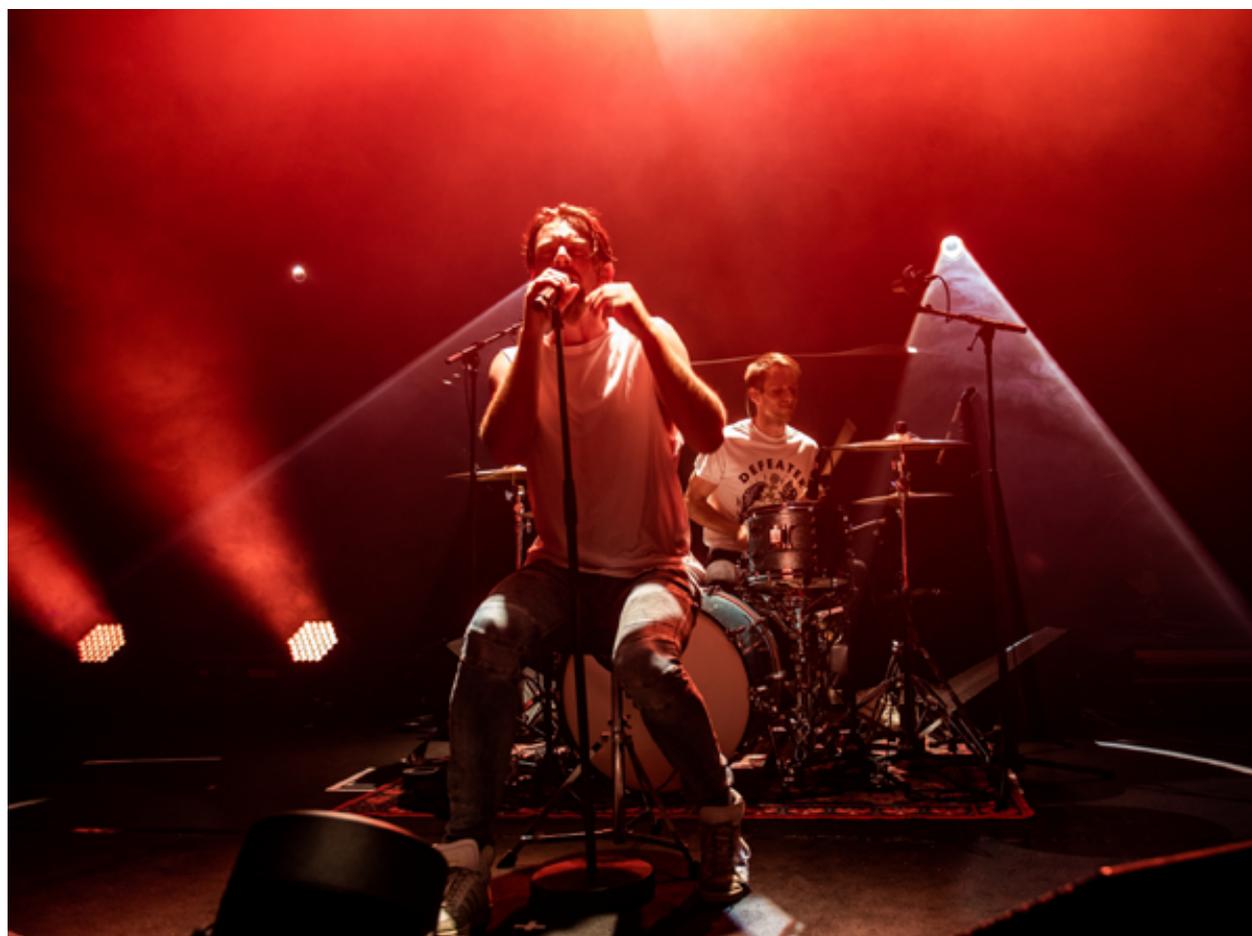
Inédit ou réécriture ?

Mathieu : Réécrire l'inédit.

MiLKa : Tu dois dire ça car certains morceaux de MOPA ont 2 ou 3 versions. On a simplement fait une fois sur un EP qui s'appelait les Red sessions des versions acoustiques. Ça répondait à une demande car notre attaché de presse avait des propositions du Mouv', de France Inter ou de Goom Radio, l'émission de Mc Fly & Carlito à l'époque, pour faire des acoustiques en live. On a testé et on a pu redécouvrir une dimension plus intimiste et sensible dans nos morceaux, un peu ambiance Nick Cave / Tom Waits, c'était super enrichissant. Et à côté de ça, il y a tout simplement des versions «bourrines» démos 2007 qui ont été réenregistrés chez Ross Robinson aux USA pour sortir en 2010, mais ça, c'est le lot de n'importe quel groupe d'avoir des «versions démo» et des «versions albums».

My Own Private Alaska ou Amen ?

MiLKa : Tu te doutes que je vais répondre Amen. Entre les deux, il y a un écart de fou, au niveau de la profondeur de l'intention artistique, de la véracité émotionnelle. On a su avancer dans notre trajectoire en tant qu'interprète. La démo, c'était une époque où beaucoup de groupes, y compris nous-mêmes peut-être, étaient dans la performance. Le métal est rempli de groupes comme ça. Celui qui va le plus vite. Celui qui gueule le plus grave, etc. On a su lâcher ces mauvaises considérations avec Ross, ne pas être le «monstre de foire», le groupe «bourrin» screamo, «où y a pas de guitare, y a que du piano, tu vas voir !» (rires). On est devenu un vrai groupe, avec un vrai propos. Il y a toujours une frange de fans qui préféreront la «démo» de tous leurs groupes favoris. Et te diront que le meilleur album de Slipknot, de Envy, de Led Zep, c'est cette vieille cassette qui a jamais été commercialisée, et que eux, connaissent. Il y a beaucoup de mauvaise foi là-dedans je trouve, et beaucoup d'intellectualisme mal-placé. On en trouvait beaucoup dans le screamo et le HxC en général où



des gens te sortaient toujours des groupes incroyables du fin-fond de la Slovaquie ou du Japon, surtout pas de France ! [rires], et le jour où ces groupes sortaient un skeud et devenaient connus, c'était devenu de la merde. Y a eu une étude sociologique sur ça, très intéressante, qui dit qu'en fait, on ne préfère pas les «premiers disques» de nos artistes favoris, on préfère «l'âge qu'on avait quand on a découvert ces disques». Et du coup, c'est clair que tu préfères l'insouciance de tes 20 ans, à ta vie rangée à 30/35 ans avec ton crédit et tes chaussures en cuir. Faites l'expérience, ça se vérifie.

Mathieu Ezan ou Jouch ?

Tristan : Jean-Michel Lesdeux.

Ross Robinson ou Baptiste Bouchard ?

MiLKa : Ross est à part. Il est inclassable. Ce mec est touché par l'indicible. Pour de vrai, il sait faire sortir le plus vrai, le plus touchant, le plus viscéral, de n'importe qui. La plupart du temps, c'est très douloureux, car on peut passer sa vie à se mentir et à se rassurer dans les cases qu'on a soi-même construites pour soi, afin d'apparaître sous les meilleurs traits aux yeux des autres. Mais ces postures ne touchent pas toujours le public, et lui connaît cette science-là. Mettre des micros aux bons endroits, faire Rec-Play avec dextérité, beaucoup de prods savent faire ça, et y en a énormément d'excellents, mais lui maîtrise ce «plus» qui fait que ces disques nous ont toutes et tous marqués et émus. Plus qu'impressionnés.

Mais je crois que Baptiste, juste après Ross, pour de vrai, est le prod qui est parvenu à tirer le plus de MOPA à l'époque. L'EP qu'on avait enregistré pour le marché russe et chinois à l'époque, en 2011, A red square sun, a un son incroyable, qu'on adore tous encore. Il avait à la fois la connaissance technique pour faire sonner MOPA comme on le souhaitait, avec déjà ce petit côté 80's 2.0 dans certaines reverb, les snare gatées de The Cure repris par Interpol et consorts., dans certains sons pré-synth waves, et aussi la sensibilité du très bon musicien qu'il était. Il travaille plus dans ce milieu mais ce gars avait vraiment un énorme talent.

I Am Recordings! Ou AWAL ?

Tristan : Oui.

Studio ou live ?

Tristan : L'Oréal.

Dans le vent ou en salle ?

Tristan : Salle ouverte.

Milka : Je crois que tous les batteurs.ses te répondront : dans le vent, car ils peuvent taper aussi fort qu'ils veulent sans qu'on les fasse chier ! [rires]

ArcTanGent ou Hellfest ?

Tristan : Les deux mon capitaine.

Rimbaud ou Verlaine ?

MiLKa : Je suis un grand fan de Rimbaud. On l'oublie souvent, mais tout ce que ce mec a écrit, il l'a écrit en quelques années. Il meurt à 37 ans, après avoir brûlé la chandelle par les deux bouts. Rimbaud, c'est un peu le Kurt Cobain de la littérature du XIXème, mais sans le succès, car quand il meurt, tout le monde s'en fout dans la presse ! D'ailleurs, dans ce parallèle, Courtney Love, c'est Verlaine. Il est également talentueux mais à mes yeux, beaucoup beaucoup moins. On parle sans cesse de la «musicalité» de Verlaine, tout ça parce qu'il se spécialise dans les vers impairs. Mais relisez Verlaine. ça ne groove pas ! Moi, je ne trouve pas ça musical spécialement. Et au niveau du rythme, je trouve qu'un Victor Hugo ou un Louis Aragon est mille fois au-dessus. D'ailleurs, a-t-on déjà mis Verlaine en musique ? Non ? Hasard ou coïncidence ? [sourires]

Vinyle ou digital ?

Jordi : En tant que consommateur, digital, je ne pourrai jamais me passer d'avoir tous mes artistes favoris à portée de main avec mon téléphone, la possibilité de faire des playlists, d'écouter celles d'autres personnes qui ont des goûts proches des tiens. En tant que musicien je préfère fournir un beau vinyle au public, qu'un morceau MP3 qui va rapporter 000000.1 euro.

Karma ou justice ?

Jordi : Je crois au Karma, peu importe la forme qu'il prend, mais aussi en la nécessité de la



justice, impartiale, équitable et à qui on donne des moyens d'opérer.

Idaho ou River ?

Tristan : Into the wild.

River Phoenix ou Keanu Reeves ?

Tristan : Sean Penn.

Chopin ou Liszt ?

Tristan : Je ne connais aucun des deux.

Musique ou Géopolitique ?

Jordi : Je suis très intéressé par la géopolitique et en ce moment très déprimé par celle-ci. L'avantage de la musique étant que même si elle est parfois elle aussi déprimante ou mauvaise, elle ne tue pas des milliers de personnes en en mettant des millions d'autres sur les routes.

Russie ou Ukraine ?

Jordi : Sans la géopolitique on aurait dû jouer dans les deux en ce début avril. J'espère surtout que cette horreur de guerre va s'arrêter le plus tôt possible, ça me déprime de voir des civils se prendre des bombes sur la gueule, des soldats s'entretuer alors que la planète crève à petit feu, qu'on ne fait rien et que ça va

être encore être relégué un peu plus loin dans les préoccupations des gens mais surtout des gouvernants.

Milka : On a des partenaires des deux côtés de la frontière, qui vivent des choses compliquées qu'il est confortable de commenter à distance en France. Notre positionnement peut avoir des retentissements concrets sur leur vie professionnelle future. Ces gens savaient s'entendre et travailler ensemble, nous espérons que cela pourra l'être à nouveau dans le futur. Nous les respectons et leur souhaitons à toutes et tous la paix et la sécurité. On est très très émus de voir toutes les villes où l'on a joué avec MOPA touchées par ce conflit. Les moments vécus là-bas dans cette partie du globe sont toujours tellement forts émotionnellement pour le public et nous-mêmes.

Stop ou encore ?

MOPA : A bientôt.

Merci à My Own Private Alaska !

■ Oli

Photos : JC Forestier



THE AUSTRALIAN PINK FLOYD

UN CONCERT, UN VRAI ! EN 2021, JE N'EN AI VU QU'UN SEUL, EN EXTÉRIEUR (DIDIER SUPER), LÀ, C'EST UNE GRANDE SCÈNE ET THE AUSTRALIAN PINK FLOYD PROMET UN BEAU SHOW. LE CONCERT EST ASSIS, MASQUÉ, LE PUBLIC EST RELATIVEMENT ÂGÉ (À TEL POINT QUE JE PENSE FAIRE BAISSER LA MOYENNE MALGRÉ MES 44 ANS), ON EST DIMANCHE SOIR, LE ZENITH EST IMMENSE MAIS L'AMBIANCE SERA CHALEUREUSE, PAS AUSSI «ROCK» QUE DANS LE MONDE D'AVANT, LA FAUTE AUX RESTRICTIONS MAIS C'ÉTAIT PAS MAL. JE N'AI PAS TROP CHERCHÉ À SAVOIR QUEL TYPE DE CONCERT DONNERAIENT LES AUSTRALIENS CE SOIR, JE NE VOULAIS PAS ÊTRE «SPOILÉ» ET VIVRE EN LIVE LES ÉVENTUELLES «SURPRISES», IL FAUT DIRE QU'EN TANT QU'INCONDITIONNEL DE PINK FLOYD, MES ATTENTES ÉTAIENT ASSEZ ÉLEVÉES.

Et alors que je me faisais la liste de ce qui serait forcément envoyé à la trappe par le groupe de reprises, ils attaquent par un enchaînement «Obscured by clouds» / «When you're in», ces deux pièces instrumentales appartiennent à l'album le moins apprécié des Anglais ! Outre le truc sorti avec des chutes il y a quelques années, cette bande-son d'un film (encore plus mauvais) trouve ici un peu de sens, ça fait une superbe introduction, non seulement parce que les titres ne sont pas si nazes que dans mon souvenir mais en plus, ils ont de quoi surprendre. Puisque le groupe semble capable de

tout, je me prends même à rêver d'entendre des titres de More («The Nile song», «Green is the colour» ou «Cymbaline» ?). D'autant qu'ils enchaînent avec «In the flesh?», clairement pas le plus illustre des morceaux de The wall, les lumières se parent de rouge, on est plongé dans l'ambiance du film, sur l'écran géant rond défilent des images iconiques et quelques ajouts bien sentis. Dans ma liste de titres «pas évidents à jouer», j'ajoute «The Fletcher memorial home» et «Not now John» de The final cut et au rayon des plus abordables, «Hey you» que j'adore tout autant. Spoiler alert,

aucun de ces morceaux ne seront joués... mais d'autres pépites sauront me ravir. Pink Floyd a écrit un paquet de morceaux qui sont identifiables en quelques secondes, «Time» fait partie de ceux-là et comme The Australian Pink Floyd s'évertue à être aussi proche que possible de son modèle (avec quelques musiciens supplémentaires dont un fantasque saxophoniste et trois chanteurs au lieu de deux), un frisson me parcourt l'échine quand résonnent les carillons, The dark side of the moon est un des monstres discographiques (en tout cas en terme de vente) et on s'engouffre dans cette période avec «The great gig in the sky» (d'autres frissons avec les choristes), «Money» et sa basse imparable mais également «Us and them». Le son joue parfois des tours à l'assistance, le mixage en façade n'est pas toujours propre et l'ingénieur a un peu de boulot pour garder le cap et faire sonner les instruments (et les voix !) aussi clairs que possible, l'interprétation est quant à elle excellente, les reprises sont ici très fidèles aux versions originales et c'est ce qu'on attend de ce genre de spectacle. Les mecs sont tellement bons qu'ils m'ont donné envie de réécouter The division bell après avoir envoyé «What do you want from me» et «Keep talking», pourtant

à part «High hopes», il ne me semblait pas que tant de trucs soient à garder sur le dernier opus studio du groupe. Ce soir, les Aussies ne communiquent pas, si ce n'est pour nous dire qu'ils vont faire un break après une nouvelle série de titres, en l'occurrence le combo «The happiest days of our lives» / «Another brick in the wall, Part 2», certainement le moment le plus attendu, ça claque, on a la version longue du morceau et pas l'édit que les radios mas-sacrent quotidiennement et c'est un régal.

20 minutes de pause au milieu du concert. C'est quoi ce délire ? A cette question, j'ai la réponse, au final, le groupe joue près de 2h30. Ils méritent donc bien de faire un tour en loge. D'autant que cette deuxième partie est absolument sans faille alors que la plupart des tubes attendus ont déjà été joués... Ça repart tambour battant avec «Astronomy domine», le morceau qui a lancé Pink Floyd sur un album totalement psychédélique (The piper at the gates of dawn) où les titres (à part «Interstellar overdrive») sont incroyablement marqués par leur époque et s'amalgament difficilement avec le reste de l'attirail du groupe, il en va de même pour A saucerful of secrets ou Atom heart mother (qui ne sont pas de la partie sur





cette tournée). Ai-je déjà mentionné que des frissons m'ont parcouru le dos ce soir-là ? C'est encore le cas quand une nappe de clavier traverse le noir pour atterrir dans mes oreilles, je ne connais que trop ce son, c'est celui de mon morceau préféré sur mon album préféré. Les mecs sont un train de jouer «Shine on you crazy diamond» !!! Et c'est moi qui deviens fou ... mes voisins s'interrogent de voir un mec s'exciter autant pour 4 putains de petites notes sur une gratte mais je savoure chacune des exécutions de ce gimmick magique. Bien entendu, c'est «Wish you were here» qui est joué ensuite, l'extase se poursuit, c'est l'occasion aussi d'évoquer les images projetées derrière les musiciens, elles rendent hommage à Pink Floyd bien sûr mais aussi à l'Australie avec des détournements à base de «profil» du pays ou de kangourou, celui de la pochette de l'album est assez réussi. On aura également le droit à un gigantesque kangourou gonflable rose en écho à celui du cochon zeppelin d'Animals [d'autres «gonflables» apparaissent de temps à autre en fonction des titres]. Les références à leur pays d'origine apportent un peu

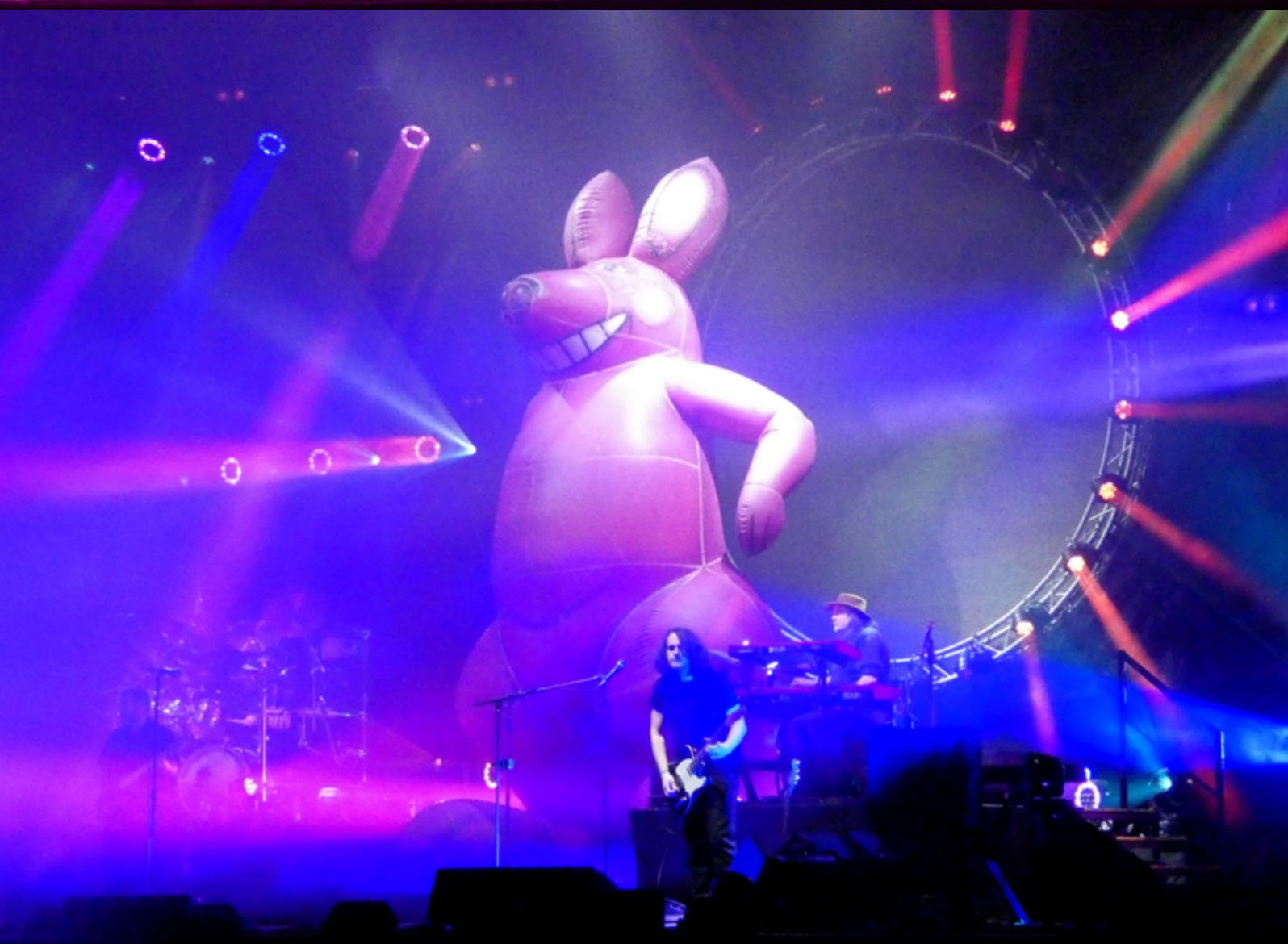
de fraîcheur et font assez bien réagir le public (enfin, plus quand c'est AC DC que quand c'est Crocodile Dundee). Le brutal «Sheep» nous ramène sur les partitions de Roger Waters, c'est aussi une bonne surprise que de pouvoir entendre ce titre qui a aussi bien vieilli que moi ! C'est avec des guitares acoustiques et une émotion palpable que «Mother» déchire les Lillois. Un peu de tristesse ? Transition toute trouvée pour placer «Sorrow», pas forcément la piste la plus connue de A momentary lapse of reason (un des albums que j'ai le plus écouté car sorti en 1987 alors que j'avais 10 ans). Après ces moments relativement calmes, deux déflagrations viennent terminer cette deuxième partie. «One of these days» et «Run like hell», le public est debout, tape dans les mains et se prend sa paire de claques. J'en ai de nouveau la chaire de poule rien qu'à l'écrire. Deux morceaux géniaux, deux autres grands moments, deux titres idéaux pour terminer la soirée. Sous les acclamations le groupe quitte la scène... Mais le cercle de spots reste allumé... Il ne faut pas longtemps pour qu'on les voit revenir et là encore, il ne faut que quelques

secondes pour comprendre que la cerise sur le gâteau s'appelle «Comfortably numb». Un autre chef d'œuvre qui a bercé mon enfance, The child is grown, the dream is gone, mais ce soir The Australian Pink Floyd m'a, en partie, fait vivre un rêve.

Merci The Australian Pink Floyd. Merci Roger, merci Gérard Drouot Productions.

■ Oli
Photos : Oli











HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Et bien... Ça alors ! Très honnêtement, je n'aurais pas cru que tu serais aussi à fond sur Colleen Green. Je n'avais aucun doute sur son potentiel de séduction (et entendons-nous bien, je parle évidemment de musique) mais je ne pensais pas que ce serait ta came à ce point. Cool ! Ok, c'est noté, je vais continuer à gagner ta confiance mag' après mag', repousser tes limites et tout d'un coup, bim, je te balancerai vicieusement un petit Cobra 06130 en force de derrière les fagots. Ahaha !

Bon allez, on sort encore quelque peu du punk rock (même si les bases sont là) pour ce nouveau bon tuyau, j'ai nommé **Cutlass Supreme**. Je ne te demande même pas si tu connais, j'ai déjà ma réponse. Je fais le malin mais à défaut des vieilles voitures ricaines, c'est un obscur groupe que je ne connaîtrais pas moi non plus si mon pote Hugo les bons tuyaux (dommage pour lui, il ne s'appelle pas Guillaume) ne m'avait pas demandé il y a quelques années d'héberger son vieil ami Californien Sasha Loobkoff. Il était de passage sur le vieux continent pour la petite sauterie musicale qu'Hugo faisait pour ses 50 piges à Montpellier. Son nom te dit peut-être quelque chose. Sasha est le frère jumeau de Sergie Loobkoff, guitariste des légendaires Samiam. Enfin pour moi et quelques autres fans, pour le reste du monde c'est juste une bande de losers plus ou moins bedonnants. Bon, là on parle surtout du chanteur Jason car Sergie on a l'impression qu'il n'a pas bougé depuis 30 ans... une sorte de Benjamin Button du punk rock. En plus de Samiam, on l'a retrouvé dans quelques autres groupes typés emo 90's classieux comme Knapsack, Solea, Racquet Club (coup de cœur de Fra Ravi / Burning Heads / The Eternal Youth l'année dernière) ou encore plus récemment Ways Away. Mais assez parlé de Sergie, même si je pourrais écrire des tartines sur Samiam (y a un album qui arrive cette année normalement, inch'Allah, ça sera la bonne occas') et revenons à Sasha et Cutlass Supreme. Quand il a squatté

chez moi en 2015, il venait tout juste de sortir un disque avec un autre groupe, obscur lui aussi, Lake Effect. J'ai écouté, c'était sympa mais sans plus, dans un genre indie rock shoegaze. Sasha m'a également parlé d'un autre groupe qu'il avait 15 ans avant, au registre musical similaire et du nom de Cutlass Supreme. Moins prolifique que son jumeau, certes mais bien talentueux lui aussi mon Sasha. J'ai accroché direct à ce qui était sur bandcamp. Un EP et un mini album (huit titres) au compteur, l'excellent *To the mud from stars* (2002), qui s'ouvre avec le splendide «Words I've never heard». Une intro cool, des grosses guitares nineties qui arrivent au bout d'une minute, qu'on retrouve aussi sur «Burn the stereo»... de toute façon il n'y a pas grand-chose à jeter dans ces chansons. Surtout au début (j'arrive même à adorer «Last in line» malgré le piano et les 5 minutes du morceau, c'est dire !), la fin étant peut être un poil moins tubesque, je le concède. C'est en tout cas comme ça que j'aime mon rock. Efficace, mélodique, sincère... et ça tombe bien, il se trouve que les gars se sont retrouvés début 2020 pour remettre en boîte des morceaux, avec le même ingé son. Andy Ernst, qui a travaillé avec Green Day, Rancid, Screeching Weasel, AFI... on est pas mal là, hein ? Le covid, le confinement et le cancer ont malheureusement quelque peu modifié leurs plans mais ils ont pu enregistrer un nouvel EP, quelques semaines avant le décès de leur bassiste Joe Bansuelo, mercenaire à la quatre cordes dans 7 Seconds au milieu des années 80. Quand je te disais que les bases du punk étaient là ! L'EP lui est dédié, porte son nom et son avant-bras tatoué en pochette et quand on écoute les trois titres on regrette qu'il n'y en ait pas davantage. Trois titres, trois tubes, ni plus, ni moins, bien au contraire ! Ils ont repris leur formule gagnante et l'ont porté à un niveau encore supérieur. Riffs, arpèges, rythmique et chant inspirés (ça c'est pour l'aspect indie rock), quelques accords qui traînent (pour l'aspect shoegaze)... rien de sensation-



nel mais ça transpire la sincérité par tous les pores et là encore, on arrive à avoir un morceau de plus de 5 minutes, «Key of H» (clipé lors de l'enregistrement), sans que je ne m'ennuie une seule seconde.

Est-ce utile de te filer (et à nos lecteurs et lectrices) le tuyau d'un groupe qui ne fera sûrement plus rien, n'a même pas prévu de sortir le disque en version physique, j'avoue que je n'en sais rien. Mais ce que je sais c'est que j'ai pris beaucoup de plaisir à écouter ces titres en boucle quand ils sont sortis, que je les lance régulièrement, que c'est avec tout autant de plaisir que je me les suis remis plusieurs fois pour rédiger ces lignes et j'espère qu'il te plairont. Ca va le faire, je suis plus confiant que pour Colleen, héhé...

Salut Guillaume Circus ! Je t'ai surpris pour Colleen Green ? Et bah, comme quoi tu ne me connais pas encore autant que ça ! En fait, pour être tout à fait honnête, si tu m'avais fait un descriptif de la musique de Colleen Green plutôt que de m'envoyer direct du son, je n'aurais peut-être pas été aussi chaud pour poncer allègrement ton tuyau. Comme quoi, les surprises, ça a du bon. Tu es un homme de goût, et je n'ai pas besoin d'écouter Cutlass Supreme pour te dire que j'adore ! Naaaaan, je blague. Mon lecteur de stream favori a trouvé la référence dans sa base de données, c'est

déjà bon signe (même si j'ai l'impression qu'on est dans le confidentiel avec 7 «fans» au compteur). J'ai lancé le fameux Bansuelo tout en lisant tes lignes qui transpirent la passion, et j'ai compris. Oui, j'ai compris pourquoi toi comme moi, on peut être marqué, époustouflé et même renversé par un groupe, un disque, un morceau. Nous appartenons, mon cher Circus, à cette famille d'individus (au bon ou au mauvais goût, peu importe) qui peuvent en un instant basculer dans un état second à l'écoute de quelques notes de musique si brillamment assemblées. Cet EP de douze minutes m'a profondément touché. L'histoire que tu viens de me raconter sur la genèse et le sort de ce disque est tout simplement bouleversante, et je me régale d'enchaîner les visionnages de «Key of H» sur Youtube. Ce titre est un poil bancal, ça transpire la sincérité comme tu le dis si bien, et on a vraiment l'impression que les types se sont réunis en studio pour croiser le fer entre amoureux de zik. Cette session d'enregistrement allait être la dernière du groupe dans cette configuration, et ça fait autant frissonner que la musique. Et quelle musique ! Tout y est : la mélodie vocale qui te donne la chair de poule, la basse géniale au médiateur tout en allers, les guitares qui te parlent en te regardant droit dans les yeux et te tirent une larme à l'œil. C'est simple, direct, sans artifice (ou très peu) et c'est surtout



génial. Alors oui, tu as raison, ça peut faire un peu érudit mais franchement, on s'en branle. Toi et moi n'avons pas la science infuse, mais c'est notre devoir de citoyen du monde du rock 'n' roll que de propager la bonne parole et surtout, SURTOUT, parler des groupes qui méritent d'être entendus. Et écoutés. Je suis bien entendu aller checker les vieilleries (à savoir l'album de 2002) et sans surprise, on est sur les mêmes bases de la classitude incarnée. En tout cas, et sans te manquer de respect, je pense être plus objectif que toi sur le coup, car je ne connais pas (personnellement ou musicalement) Sasha Loobkoff, pas plus que son frère Sergie. Oh, attends, reprends ton souffle mon ami ! Je t'ai déjà dit, peut-être à demi-mot et sans m'en vanter, que j'avais certaines lacunes ou plutôt une lacune certaine quand il s'agit de causer de Samiam. Et pourtant, j'ai passé du temps dans le van des Flying Donuts qui vouaient une passion pour ce groupe (et pour Hot Water Music, dont je me sens plus proche). Mais je n'ai jamais creusé le sujet et (attention à ne pas t'étrangler) je crois n'avoir pas plus accroché que ça. Tu sais, Samiam, pour moi, c'est le genre de groupe dont tes potes te parlent sans arrêt, tu crois que c'est le groupe du siècle et en fait, au moment où tu écoutes, ça fait pschitttt. Un peu comme toi avec The Wildhearts (la seule différence, c'est que sur ce coup-là, tu es à la ramasse !). Mais après avoir lu le livre jamais édité de ton ami Hugo (merci pour le pdf !) qui est très proche des deux frangins, il est fort probable que je re-



considère la question. Allez, mon anniversaire est en septembre, je te laisse m'offrir ton album préféré de Samiam et m'écrire sur un petit papier ton top 3 des skeuds du groupe américain. Ce qui est certain, c'est que la reprise de «Capsized» par Forest Pooky me procure bien plus d'émotion que l'original. C'est comme ça ! Pour en revenir à Cutlass Supreme, bon tuyau, bien solide, hyper résistant et assez fringant. Par contre, s'il te plaît, la prochaine fois, trouve-moi un tuyau qu'on peut trouver chez Casto car ça va être la croix et la bannière pour trouver une copie physique à ranger dans ma rockothèque. Ne parlons même pas du récent EP qui ne sera malheureusement pas édité, sauf si un ou deux fufous avec des micro-labels en carton se lançaient dans la production de ce disque. Sait-on jamais.

Pour ma part, j'ai l'impression de ne pas t'avoir vraiment contenté avec mon dernier tuyau. Clairement, je me doutais que le genre de matériel qu'est Kids Insane n'allait pas te rendre fufou, mais qu'importe, le prochain (c'est-à-dire celui-ci) va faire mouche, j'en suis sûr ! Et ce tuyau que tu vas homologuer en deux temps trois mouvements, c'est **Knuckle Puck**. Leur dernier EP, Disposable life, vient de sortir il y a quelques jours (4 février 2022) et c'est une pure coïncidence si je rédige ce papier un 14 février : mec, je suis amoureux de ce groupe ! Et si tu as pris le temps de lancer l'écoute de ce disque tout en démarrant la lecture de ce paragraphe, je suis certain qu'à la fin de cette

phrase, tu seras déjà toi aussi conquis ! N'ai-je pas raison ? Tu te demandes bien comment j'ai pu tomber là-dessus alors que ce style de groupes n'est clairement pas catalogué dans mes favoris ? Grâce à la fameuse fonction «flow» de Deezer mon pote ! Et ouais, le lecteur analyse ce que tu écoutes et te propose des nouveautés qui pourraient te botter. Tu penses bien que quand Victoria me réclame Amel Bent, je passe sur le compte de ma chère et tendre épouse pour ne pas pourrir mes stats et me retrouver avec un titre de Maître Gims entre deux titres d'Urban Dance Squad ! Pour ce groupe que je suggère aujourd'hui, il n'est pas question d'une ramification quelconque avec un autre artiste (comme ça a pu être le cas avec New Pagans/Frank Turner, Lovebreakers/Sharp Shock et Kids Insane/Not On Tour). Non, cette fois-ci, c'est juste le hasard. Le putain de hasard ! Du coup, ça va m'être un peu compliqué de te raconter une belle histoire à propos du quintet américain qui joue dans un registre pop punk indie emo melo. Grosses guitares, basse batterie au poil, chants à la limite du supportable mais clairement adaptés au style et une prod de foufou !! Disposable life est costaud, inspiré... et peut-être un peu trop mainstream. Et alors ? Tant

que c'est bon, on ne va bouder notre plaisir, n'est-ce pas ? Ce premier single, «Gasoline», est la perfection absolue. Ça bourre, ça papillonne et ça brise sauvagement les cœurs (c'est bon, tu as la ref ?). A peine remis du premier tube que tu en prends une deuxième rafale avec «Levitate». Le reste du disque est une succession de refrains «tape à l'oreille» et de mélodies imparables. Les gars ont un sacré talent pour composer des tubes. Je suis allé guetter ce que Knuckle Puck avait sorti avant cet EP, et je n'ai pas eu besoin d'aller chercher bien loin car le groupe a sorti un super album en 2020 (leur troisième) intitulé 20/20. Genre les gars se filent des bonnes notes en mode DIY ! Et tu sais le pire dans l'histoire ? C'est que cet album porte parfaitement son titre ! C'est quasiment parfait de bout en bout, et comme dirait mon collègue Richard, le seul défaut de ce disque, c'est d'avoir trop de qualités. Toi aussi, viens te faire hypnotiser par ce band qui déboîte dans un registre cher à Blink-182 et The Story So Far ! J'ai poussé les investigations en allant écouter les deux premiers LP mais j'ai moins accroché. Très certainement parce que j'ai la tête dans le guidon avec les deux dernières prods qui, je me répète, sont énormes et tournent en boucle dans mon phone-tel,





idéal pour t'enseuler l'esprit en pleine hiver sombre et humide. Et du coup, Knuckle Puck, ça te botte ?

Aaaaaaah ! Non seulement ça dépote et me botte mais là encore tu me prends au dépourvu mon très cher Gui. Qui eût cru que tu puisses kiffer ce genre d'emo indie punk chamallow ? Très honnêtement, pas moi. Fais gaffe, on est à deux doigts du coming-out si tu n'as pas besoin d'un Saxon derrière, pour te nettoyer les esgourdes. Moi je ne peux tromper personne et n'ai de toute façon nullement l'intention de le faire, ma toute première adresse mail c'était emoboy22@caramail donc niveau street punx cred, je ne parlais pas gagnant, ahaha ! Loser un jour, loser toujours ! Tu as donc tapé dans le mille car à l'aune des années 2000, je n'écoutais quasi que ce genre de zik. Faut dire que le style était en plein essor avec les succès de Blink-182, American Pie et consorts. Ton Knuckle Puck me renvoie une vingtaine d'années en arrière, avec un paquet de trucs chez Victory Records (dont le boss avait l'air d'être un sacré douchebag si l'on en croit nos amis Burning Heads dans la bible Hey you!), Drive-Thru Records (et son cd sampler balancé

par Jimmy Pop de Bloodhound Gang lors d'un concert à Marseille), Vagrant Records. Alors oui, contrairement à Cutlass Supreme, la sincérité ce n'est pas forcément ce qui prévaut le plus chez ces groupes. Ils flirtent très souvent avec les limites du bon goût, notamment dans les chants quelque peu (voire beaucoup) maniérés, comme tu l'as souligné, l'aspect assez lisse du bouzin et, ne nous voilons pas la face, cette limite est souvent franchie mais il n'y a pas de mal à se faire des petits plaisirs coupables de temps en temps. J'ai du reste replongé dedans la tête la première récemment, avec l'album Tickets to my downfall de Machine Gun Kelly, chroniqué dans le mag #45 et dans mon top 2 (rien que ça) de l'année 2020 mais même sans MGK, c'est régulièrement que ce style résonne dans mon appart. J'en ai écouté à gaver, sans jamais faire d'overdose et sans connaître Knuckle Puck, quand je les écoute, comme là en ce moment, en rédigeant ce papier, j'ai l'impression d'être en terrain plus que familier. Car oui, tu m'avais balancé ton tuyau en amont et me réclamais le mien, grand impatient que tu es mais pour cette rubrique, je préfère découvrir la musique en même temps que ce que tu m'écris. Ceci

afin de garder une certaine spontanéité, fraîcheur, sans a priori aucun. J'essaie de t'imposer la même discipline mais en en manquant par ailleurs, étant souvent en retard / débordé / branleur / procrastinateur / ... (rayer les mentions inutiles) et devant ton empressement et soif de formation en plomberie, je finis souvent par lâcher le morceau. C'est en tout cas un modus operandi que je recommande fortement à nos amateurs/rices de tuyaux. Tu as toi-même reconnu que tu aurais vraisemblablement abordé Colleen Green différemment, si tu l'avais découverte par toi-même, sans ma prose. Bref. Quand j'ai lancé Disposable life, au-delà de la bonne surprise, de par les riffs, les voix, le tempo, j'ai direct pensé au groupe New Found Glory, tête de file des ersatz de Blink-182 et n'ai pu que constater l'efficacité de la doublette «Gasoline» - «Levitate». et de l'ensemble des titres en fait, jusqu'à mon préféré, «Here's your letter». Avant d'enchaîner avec l'album 20/20, j'ai voulu intercaler l'écoute de Grand bombardement tardif, dont un ami plombier bien attentionné avait eu la riche idée de m'envoyer un lien et, sans faire offense à mes pistol'Hérault, il y a quand même un gap énorme en termes de prod'. Comment ils tabassent sévère les ricains niveau son !! Ils ont aussi dû écouter à balle Jimmy Eat World car quand j'entends les premières secondes de «Earthquake», ça ressemble un peu trop à «The authority song» des susnommés. Les gars, on ne me l'a fait pas à moi ! Fort heureusement, s'ensuit «RSVP» qui défonce tout derrière, me faisant oublier leur plagiat hommage. Je ne leur mettrai certainement pas la note de 20/20 mais ils s'en tirent largement avec les compliments du jury... et toi par la même occasion. C'est le tuyau que je préfère et sur lequel je reviendrai pour sûr, après les indécrottables New Pagans. Là c'était scrabble mot compte triple jackpot extra-ball. et un peu mal joué tactiquement. Tu avais frappé beaucoup trop fort d'entrée de clé à molette mais j'ai confiance, je suis sûr que tu as de la ressource, tu viens d'ailleurs de me le prouver.

Samiam et Hot Water Music. je savais que les frangins Dalstein et le Manu avaient bon goût. Quant à toi, tu es sur la bonne voie, héhé... Mon top 3 des premiers ? Ah mon saligaud, tu me

poses une colle là mais je n'ai jamais reculé devant l'adversité donc je dirais :

- Astray (2000) pour «Sunshine», «Dull» et les autres tubes

- Clumsy (1994) pour «Capsized», «No size that small» (deuxième morceau que j'ai appris à jouer (mal) à la basse après «Come as you are») et parce que c'est le premier album d'eux que j'ai entendu

- You're freaking me out (1997) pour «Factory», Full on» et les autres tubes.

En étant bien embêté de laisser Trips (2011) au pied du podium mais heureusement, le nouveau pour lequel j'ai beaucoup d'attentes n'est pas encore sorti, sinon j'aurais été encore plus dans le darmanin (synonyme de matière fécale, bientôt dans le dico). Compte sur moi pour te travailler au corps et te convertir définitivement à leur musique, qui me fait toujours hérissier les poils, 25 ans après, comme quand j'écoute «Capsized». Je te concède que la version de Forest est tout aussi touchante et prenante. Ça avait été un sacré choc émotionnel quand il m'en avait fait la surprise (je ne l'avais jamais entendu la jouer auparavant) lors d'une Circus Session live en 2010, qui se trouve sur YT.

Et bien, c'est à nouveau deux bons gros tuyaux de posés dans ce numéro dis donc ! Oui parce que je ne suis pas revenu dessus mais tu ne pouvais pas ne pas aimer Cutlass Supreme. C'était impossible. Tiens, je triche un peu, j'ai un temps hésité à le garder pour le #51 mais je prévois de changer de style donc c'est parti pour un tuyau bonus, cadeau. Je viens de tomber il y a quelques jours sur de la robinetterie en or massif. Un autre groupe ricain indie rock punk shoegaze tout ça, autoproclamés «best band since Oasis» (!!!), qui s'appelle Enumclaw et qui risque fort d'être the next cool thing. Y a une date à Paris le 18 mai mais je suis dég de chez dég, je serai normalement vers Deauville pour le boulot pendant une semaine. Je suis dans l'orga des Gymnasiades, une sorte de Jeux Olympiques scolaires (3500 gamins, 80 pays, 20 sports). Loser un jour, loser tous les jours, je te disais !

■ Gui de Champi & Guillaume Circus



DANS L'OMBRE : STEVE TORNADO

J'AI UN SOUVENIR PRÉCIS DE MON PREMIER CONTACT AVEC STEVE. C'ÉTAIT EN 2002, ALORS QUE LE TEAM COUVRAIT LES EUROCKÉENNES DE BELFORT. UN MAIL M'INVITANT À UNE SOIRÉE À LA CASAMANCE PENDANT LES FRANCOFOLIES DE LA ROCHELLE PROVENANT D'UN CERTAIN STEVE. J'AI NATURELLEMENT ASSISTÉ À CETTE SOIRÉE. VINGT ANS PLUS TARD, NOS ROUTES SE RECROISENT SUITE À UN ÉCHANGE DE... MAILS. LA VIE EST BIEN FAITE.

Quelle est ta formation ?

100 mètres brasse et brevet des collègues. J'ai aussi mon flocon. Sinon on est sur du 100% DIY !

Quel est ton métier ?

Principalement, la régie des studios de répétitions à La Sirène, espace musical de La Rochelle. Cela consiste à accueillir des groupes pour la plupart amateurs, mais aussi certains pros ou en cours de professionnalisation, et de leur permettre de passer un agréable moment en les accompagnant sur le son, la technique, les différentes questions liées au développement de leur projet musical mais aussi leur servir des coups et discuter, le tout avec beaucoup de sourires. J'ai aussi d'autres petites missions comme de la com, un peu de prod, du plateau, du backline, du bar... bref le quotidien d'une salle de concerts.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Hormis mon travail déjà assez chronophage, j'ai toujours aimé organiser des petits concerts, des petites tournées, le tout de manière indie. J'ai commencé avec mon premier groupe Feeding puis j'ai naturellement voulu essayer de booker des tournées pour d'autres groupes via mon asso Brilliance Book, ce qui m'a permis de faire des sacrées belles rencontres et de voyager un peu partout en Europe. Puis on a monté notre asso Tornado Prod pour gérer notre groupe Robot Orchestra avec mon frère Dim et les copains de toujours, notamment Mimi et Tonio toujours là pour aider et assurer. La paternité a bien sûr mis un petit frein sur la fréquence des orgas mais nous continuons à chercher des lieux, parfois un peu insolites, pour proposer des événements de qualité sans prétention mais où allier le fun et le sérieux est je pense notre marque de fabrique. Surtout le fun j'avoue ! En terme de projets musicaux, j'ai à ce jour la chance de jouer dans deux projets, Robot Orchestra qui prépare son cinquième album et un projet bien débile nommé Balboa To Bilbao monté avec les copains Lolo, Ed et Mamat qui vient de sortir son premier album et fait quelques galas. Je ne désespère pas un jour d'avancer sur mon projet solo qui respirera la joie de vivre ainsi que reprendre un projet orienté rap poétique avec mon petit frère qui est très talentueux.

Ca rapporte ?

Rien de financier mais tellement de fun et de chouettes rencontres !!!

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

Mon père était musicien j'ai donc eu la chance de découvrir un univers qui m'a scotché assez tôt. Après c'est cursus classique, premier groupe au collège, envie de concerts très précoce et puis découverte de l'associatif grâce à des lieux comme la CASAmance où j'ai tout appris. Et j'ai jamais lâché.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Trop de souvenirs, pas de préférence, mais je souhaite à chaque kid qui a envie de bien rigoler en vivant sa passion d'y aller sans trop réfléchir.

Ton coup de coeur musical du moment ?

Dernier Weezer, dernier Turnstile, Benjamin Hepps.

Es-tu accro au web ?

Je l'utilise beaucoup mais je crois que les périodes où je m'en suis passé m'ont démontré que je n'ai pas d'addiction à cela, bien au contraire.

A part le rock, tu as d'autres passions ?

Toutes les musiques du monde entier. Regarder les plantes. Voir ma plage avec les gens que j'aime. Cuisiner gras mais végétarien.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Trop dur, en tout cas je rêve d'un rocking chair pour mes 40 ans et ça arrive cette année. Donc un gars qui aime gratter sur son rocking chair en regardant son jardin ça m'irait pas mal. Et faire des beaux house shows. Mais sans trop mollir faut pas déconner.

Merci Steve !

■ Gui de Champi

BON BAISERS (SONORES) D'UKRAINE...

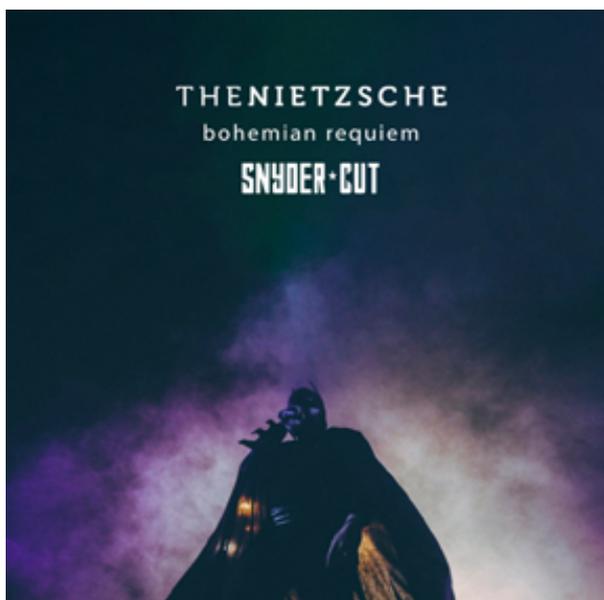
CE N'EST PAS PARCE QUE NOUS NE SOMMES SI PEU DE CHOSES DANS CETTE HISTOIRE QUE L'ON DOIT FAIRE COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT. LOIN DE NOUS L'IDÉE DE PRENDRE OUVERTEMENT POSITION DANS CE CONFLIT QUI OPPOSE LA RUSSIE ET L'UKRAINE (C'EST UN MÉTIER AUSSI D'ÊTRE EXPERT GÉOPOLITIQUE ET ON VIENT À PEINE DE TERMINER D'ÊTRE INFECTIOLOGUE, LAISSEZ-NOUS RESPIRER DEUX-MINUTES), MAIS IL CONVIENT DE RAPPELER QUE SI LA FOLIE DE QUELQUES-UNS - LES FAMEUX EXCITÉS DU GROS BOUTON ROUGE - NE POURRA JAMAIS DÉTRUIRE UN PEUPLE TOUT ENTIER, ELLE NE POURRA ENCORE MOINS ANNIHILER SA CULTURE, NOTAMMENT MUSICALE EN CE QUI NOUS CONCERNE (ON PARLE BIEN ENTENDU ICI DE MUSIQUE ALTERNATIVE ET INDÉPENDANTE, PAS DES TRUCS IGNOBLES QUI VONT FINIR À L'EUROVISION ET QUI MÉRITERAIENT À EUX SEULS D'ÊTRE TRADUIT EN JUSTICE POUR CRIMES COMME L'HUMANITÉ).

Mais surtout, quand ladite scène musicale alternative est aussi méconnue que particulièrement excitante (au-delà des Drudkh et autres Jinger évidemment), on se dit qu'un petit panorama des pépites récemment dénichées par nos services s'imposait donc entre deux frappes russes pas du tout chirurgicales. Et puis cela permet de rendre hommage au courage de ces artistes qui tiennent sous les

bombes, préfèrent lutter sur place plutôt que partir et qui même pour certains, y vont avec leur testicules et leur couteau sur le terrain, non pas pour tripoter des femmes comme certains groupes français en coulisses (voilà ça c'est fait) mais plutôt de gros Spetsnaz en treillis. Là forcément, il faut toute de suite un peu plus de burnes.



Que l'on apprécie tout particulièrement dénicher de petites douceurs perlées à la manière d'un Krobak et de son cocktail - pas molotov du tout- mais post-rock/progressif qui ravira autant les purs inconditionnels de musique «post - tout ce que tu veux» (les Godspeed You ! Black Emperor, Mono & co) que les proggeux les plus classieux (King Crimson, Porcupine Tree etc...) et aventureux (The Mars Volta...), sans se départir d'un certain amour pour les compositeurs de musiques de films (coucou Hans Zimmer) ; ou du gros hard qui tâche et martyrise les amplis comme pas deux : rien à redire sur la fond comme la forme, on trouve entre Kiev, Lviv, Donetsk et Odessa un peu tout ce que l'on veut pour peu que l'on aime la torpille sonore bien fuselée.



Difficile de passer sous silence - derrière l'évidence White Ward (post-black-metal x dark-prog-jazz(core) qui navigue au confluent des genres entre Deafheaven, Bohren & Der Club Of Gore et Imperial Triumphant), les peintures calibrées pour faire mal que sont - pour ne citer qu'elles - Septa (alt-rock/hardcore/math-core/prog' qui envoie méchamment) et The Nietzsche ; démontrent qu'ils n'y a pas que les ricains qui peuvent boxer dans une catégorie dominée d'ordinaire par les iconiques Botch, Converge, Every Time I Die, Faith No More, Norma Jean et autres The Dillinger Escape Plan ou The Chariot (Tool aussi au passage). Oui, dès lors qu'il faut envoyer les décibels concasser des tympans et autres minasses anti-personnelles régler des problèmes de frustration et



d'ego de dictateurs en puissance, les mecs savent clairement faire.

Et l'émotion pure dans tout cela ? Faut demander Elephant Opinions (emo/dark-screamo/post-hardcore-punk) qui sait faire jaillir celle-ci dans la douleur, toute en tension à couper au couteau et énergie brute de décoffrage ; quand dans un esprit un peu différent, Bluesbreaker nous renvoie à nos émois musicaux adolescent, lorsque l'on découvrait Cave In, Helmet, Quicksand, Rival Schools... et qu'on se disait qu'il serait difficile de faire sinon mieux au moins aussi bien. Bah erreur, eux y arrivent.



Parce que si la scène nord-américaine est forcément pourvoyeuse de références en tout genre dès lors qu'il s'agit d'évoquer les musiques alternatives et amplifiées, nombre de groupe ukrainiens font bien mieux que recycler des poncifs éculés ; même lorsqu'il est question de stoner/doom/rock/psyché qui voit les Stoned Jesus et Somali Yacht Club trôner en bonne place aux côtés des références européennes (les Colour Haze, Elephant Tree, My Sleeping Karma et autres Samsara Blues Experiment) quand avec une vibe chère aux amateurs de bonne dose de gras fumante et ruisselante, Ethereal Riffian sait cogner dur quelque part entre Acid Bath, Down et EYEHA-TEGOD.

Si les aficionados de - plus ou moins - gros son ne sont toujours pas rassasiés par le menu et



savoureuses friandises sonores proposés ci-dessus, il reste toujours les produits de niche. De ces petites bizarreries qui rappellent que causer de jazzcore avant-gardiste ukrainien en société, cela fait toujours son petit effet, surtout que cela permet de parler de l'œuvre d'HP Lovecraft et que du même coup, on peut raccrocher proprement les wagons avec Cthulhu Rise qui fusionne Mr Bungle, John Zorn, Miles Davis et Dillinger Escape Plan. Tout un programme !

Et comme il y en avait un peu plus et qu'on l'a mis quand même, on peut finir la dégustation de produits locaux avec du hard qui bucheronne, bombarde de riffs et pilonne en règle ; soit +/- (plus\minus), Doomeye, Mor-tebound et Focusrights. Autant de projets qui devront secouer les écoutilles des habitués

de Converge, DEP (encore oui), Every Time I Die, Shoemaker Levy 9 Psyopus ou encore The Tony Danza Tapdance Extravaganza.

Notons que ce dernier projet compte également des musiciens russes, parce qu'à la fin, eux non plus n'ont rien demandé dans ce bordel et ne méritent certainement pas d'être mis au ban de la scène, des concerts et festivals, juste parce qu'un Adolf en puissance a piqué sa crise d'expansionnisme impérialiste aigüe.

Puis bon, n'oublions jamais qu'à la fin, on pourra toujours balancer des cargaisons entières d'albums de Muse si on en est réduit à cette extrémité pour vaincre Vladounet et sa clique.

■ Aurelio





UN SAMPLER CARITATIF POUR LES
ENFANTS EN UKRAINE
SORT LE 1ER AVRIL SUR
METALVILLE RECORDS

ENTRE AUTRES, LES ARTISTES SUIVANTS SONT DE LA PARTIE :

UGLY KID JOE

Grave Digger

ARTEFACT

LIONHEART

DORO

Zoghat



...ET BEAUCOUP D'AUTRES!

Le CD avec 18 titres peut être commandé dès maintenant.
100% des bénéfices seront reversés !
Disponible partout, y compris notre nouveau
- METALVILLE ONLINE SHOP -



PEACE !!!!



M V 0 3 2 7



SLEEPERS

KEEP FOCUS

[At(h)ome]

C'est la vingt-troisième année d'activité(s) pour Sleepers et seulement leur sixième album... qui arrive six longues années après Signals from elements et presque dix ans après Interaction : on ne dira donc pas que cet opus était plus qu'attendu... Les Bordelais mettent en avant leur goût pour le cinéma (ils sont plutôt friands des ciné-concerts) sur l'artwork (signé de leur vieil ami Arnaud Lacoste) et avec un titre (Keep focus) qui peut avoir plusieurs traductions : «garder la netteté» pour le cinéaste ou «rester concentré» pour l'auditeur... Et si leurs compositions permettent toujours d'imaginer des scènes de films, c'est bien entendu les sons et la concentration nécessaire à celui qui écoute que l'on retiendra... A ce propos, Fred Norguet (Ez3kiel, Lofofora, Sidilarsen...) a encore produit un travail titanesque pour rendre aussi bien sur album le son rugueux si caractéristique des Sleepers en live.

Alors que l'on connaît le groupe pour son abrasivité et les qualités corrosives de ses riffs, Keep focus est plus calme, plus clair, plus lumineux que ses aînés. Certes, ce n'est pas ce qui saute aux oreilles à l'écoute des premières secondes de l'éponyme et rouleau-compressant «Keep focus» mais sur l'ensemble des pistes, il faut se rendre à l'évidence, Sleepers est plus accessible qu'auparavant : «Skin» est presque pop (à l'aune du reste de l'opus bien entendu, la présence de De'Andre Gibson des Fishbone y étant certainement pour quelque chose) et «Divide»

bénéficie d'une mélodie pénétrante et envoûtante (là, ce sont certainement les Ez3kiel les responsables, merci à eux d'ailleurs, le titre est sublime). Quant au chant de «Post traumatic», il est d'une clarté déroutante et le monstre «Hidden beauties» se révèle d'un calme et d'une luminosité rare : certes, le morceau monte en puissance à la mode post-rock et s'assombrit peu à peu mais même les riffs lourds qui le concluent sortent des brides de sons clairs. Les Sleepers ont donc mis une sacrée dose d'inox dans leur rock métal rouillé, une grosse rasade d'eau pure dans leur alcool alambiqué, du bleu dans leur ciel orageux... Et ça surprend !

Ce nouvel album donne donc l'impression d'être moins massif, moins compact et moins homogène que les précédents qui nous tombaient sur le coin de la gueule sans que l'on puisse réagir, là, on le quatuor nous offre du répit, plusieurs chances de souffler, des respirations qui leurs permettent de nous replonger la tête sous l'eau de plus belle à grands coups de basse/batterie («Now you are»), d'élan rageurs («23 (Enigma)») et d'agressivité maîtrisée («The box»). Si les Sleepers évoluent et semblent s'adoucir quelque peu avec l'âge, tout cela est bien entendu très relatif car il s'agit ici de la référence made in France en terme de noise parfaitement dosée. Keep focus est donc une nouvelle démonstration de leur savoir-faire devant laquelle, il nous faut encore nous agenouiller...

En 2019, Sleepers rend les armes, Keep focus n'aura pas de petit frère... Depuis, trois de ses membres ont monté Kyle et nous ont promis du son pour cette année...

■ Oli

W-FENEC MAGAZINE



BAD RELIGION

UNCOMMONMENFROMMARS - ARABROT - GOJIRA
 THE GREY - FLEAU - HOLY FAKE NEWS
 BEBLY - GAËLLE BUSWEL - FOREST IN BLOOD
 FOREST POOKY - MUR - JORGE BERNSTEIN



MAG 47 en version papier !

Exceptionnellement, on a imprimé le Mag #47.

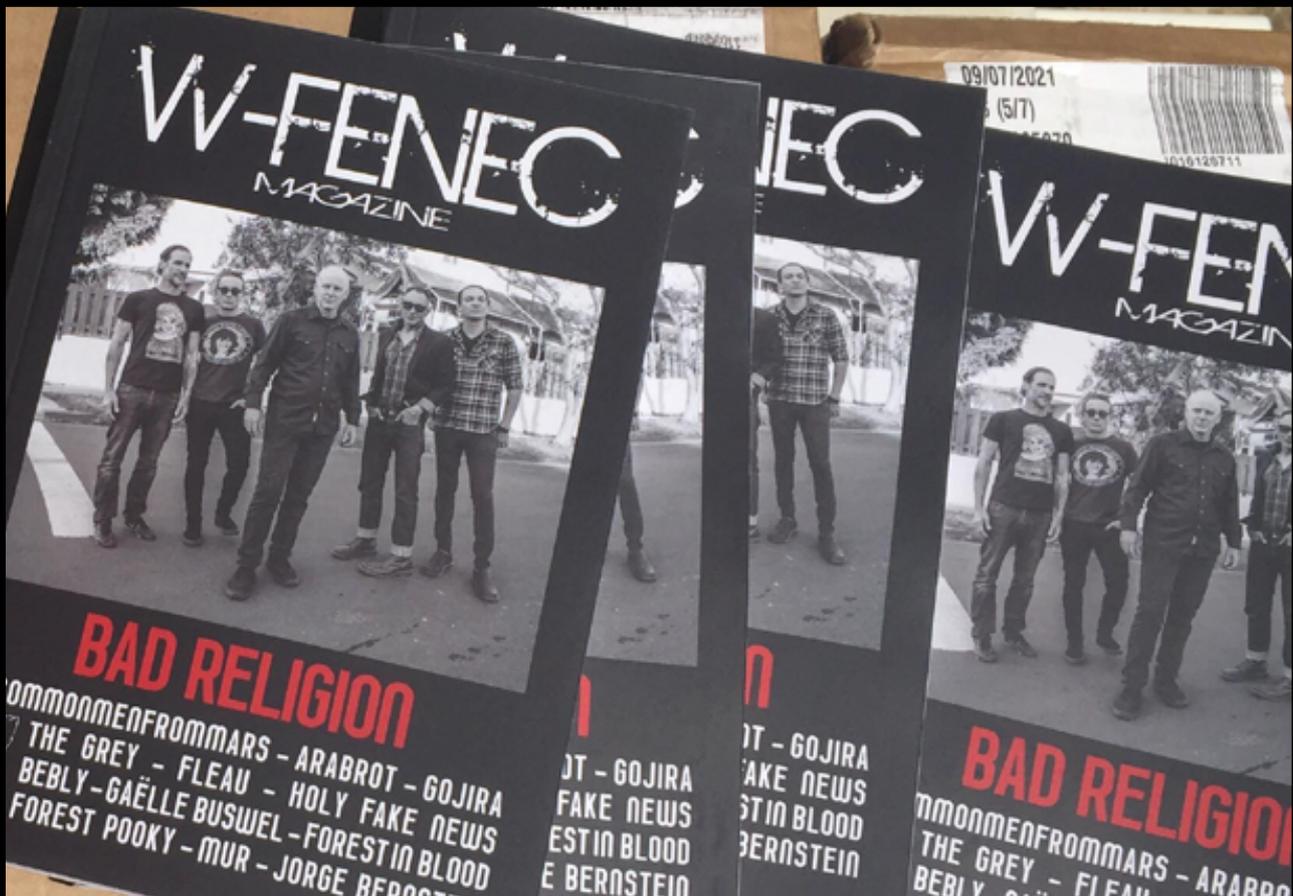
Il est dispo à prix coûtant donc 6 euros en direct sur Nancy (Rhizome), Paris (à L'Engrenage du 11 en click & collect), Toulouse (Vicious Circle), Montreuil (Fatalitas!), St-Omer et sur quelques stands de merch' (Les Sheriff, Forest Pooky, Kicking Records...).

Si tu veux le recevoir chez toi, il faut envoyer 12 euros via Paypal à

team@w-fenec.org

en précisant ton adresse postale.

Ce mail est aussi valable pour des infos détaillées !





DES NOUVELLES D'UN EX

Quand le redac' chef m'a demandé de rédiger une petite bafouille d'anniversaire, j'étais dans le brouillard. Ce brouillard que connaisse bien les adoreurs de bières belges trop fortes. Un embouteillage de neurones. A la fois plein d'envie et pas trop non plus de fulgurances d'ex-scribe. Bref, un «crash» à la Cronenberg, avec de la tôle émotionnelle froissée et des vies perdues. Mais sans partie de jambes en l'air dans une Twingo déginguée.

Si j'ai laissé tombé la chronique de disque, c'est que contrairement au patron, j'avais l'impression de me répéter, d'user les mêmes ressorts, de me répéter, d'user les mêmes néologismes, de me répéter, d'encenser mécaniquement les groupes, de me répéter, et rien que pour cela, je souhaite lui rendre hommage. Autant d'abnégation, d'enthousiasme et de constance, c'est digne d'une mission herculéenne ou d'un concours de meilleur mangeur de fricardes à Hazebrouck. Ça révèle de l'inhumain

ou de Michael Jordan. Un humain pas tout à fait comme les autres. Sauf qu'Oli, c'est plutôt Scottie Pipeen. Un mec qui cimente et bétonne les talents qu'il rencontre au quotidien pour former ce que va être le W-Fenec. Il pense collectif, pas comme Jordan, chante de l'exploit individuel et des batailles d'égo. Le résultat, c'est un putain de webzine qui existe depuis quelques décennies. Sans aucune contrepartie financière, juste de la passion et de l'huile de coude. Et ça, c'est fort comme du chorizo cuit à la poêle pour agrémenter un plat assez fade à la base. Sur l'échelle de Scoville et du volontariat, ça mérite un 12/10.

Aboutir à une belle découverte dans le milieu du webzinat musical est un processus long et laborieux, parfois usant. Ce qui explique le turnover perpétuel des chroniqueurs. Il faut lire les 40 mails reçus au quotidien, écouter les propositions, espérer recevoir un support matériel, réécouter les propositions intéres-

santes pour valider les premières impressions et effectivement peut-être que ça va aboutir à un article. Et aussi assurer le SAV des groupes qui envoient un mail 3 jours après la réception de l'objet promotionnel pour savoir si ça va aboutir à une chronique ou si ça va aboutir à une chronique. Ce n'est pas une coquille, un envoi doit aboutir à une chronique. Bref, gérer les égos. C'est une sorte de chemin de croix. Mais en guise de croix, c'est plutôt un carton de CDs promotionnels qui s'accumulent. Bref, c'est herculéen. Et en plus, tes potes te maudissent quand tu déménages et ils ne viennent plus quand tu les sollicites de nouveau si par bonheur, tu connais un rebondissement géographique dans ta vie.

Dans un édito antédiluvien, j'avais par le passé déjà formulé mon engagement militant pour la Malterie, un lieu culturel situé à Lille. Et j'y suis toujours, impliqué comme au premier bisou. Ça a fourni une sorte de métheadone sonore et relationnelle dès ma désaffection pour la fonction de chroniqueur. L'être humain est soi-disant un animal social selon un philosophe bien français. Un chroniqueur est une espèce qui vit majoritairement via son laptop et parfois via quelques incursions sociales via les concerts. Un organisateur de concert palpe de suite les

conséquences de son travail : l'affluence ou le manque d'affluence, le contentement ou le mécontentement des musiciens... bref, c'est de l'immédiat, du réel...

La Malterie reste une structure en sursis malgré sa visibilité. Martine Aubry souhaitant toujours filer la plupart des subventions à des projets culturels plus clinquants et plus générateurs de voix électorales. Mais la malterie existe toujours, tu peux aller checker la prog' surlamalterie.com.

Et histoire d'être corporate, je fais parti de Mohamed Dali. On organise des concerts à la malterie depuis 20 ans.... En 20 ans, nous avons eu de belles réussites : Dalèk, Zu, Dylan Carlson (de Earth), Dewaere, Disappears, The Ex, Joe Lally... Tu peux nous suivre sur Facebook (Mohamed Dali) si tu habites aux alentours de Lille. Et dans les mois à venir : Putan Club, Poutre, Echoplain, That Green, A Band Called E, Impure Wilhelmina, Scrtch, Sooma...

Et par dessus tout, longue vie au W-Fenec, et à ces petits rats de laboratoires et humains de l'ombre qui font vivre et galvaniser tes oreilles au quotidien.

■ David aka Cactus





HUGAUZE, FAN DE KILLING JOKE

En ce magnifique automne lyonnais gris, froid et pluvieux de 1980, je me rends comme tous les mercredis et samedis depuis 2 ans dans ma chapelle ardente, «Bruit Bleu», un magasin de disque du centre-ville, à l'affût de nouveautés auditives à ajouter à ma bruyante discothèque. Depuis 1978, passant tout mon temps libre de jeune punk solitaire à écouter tout ce qui ressemble de près ou de loin à du Punk, de la New-Wave, de la Cold Wave ou de l'expérimental, mon œil est attiré ce jour-là par un maxi 45 tours à l'énigmatique pochette noire et blanche où l'on voit un personnage accroupi juste à côté du mot «Requiem», au-dessus duquel on retrouve le nom du groupe : Killing Joke.

Casque posé sur les oreilles, une note de synthétiseur répétitive s'échappe des microsillons, bientôt suivi par un terrifiant riff de gui-

tare sursaturée, puis par 4 coups de toms tout droit sortis d'un Pow-Wow navajo et enfin par une incantation vocale envoutante toute droit sortie d'une orgie païenne, avant que le morceau ne se mette définitivement en branle pour 3 minutes de pur cauchemar urbain. La face B, «Change», est du même calibre, même si le rythme disco-punk et l'ambiance sautillante sont complètement différents.

J'ai découvert les premiers albums de PIL, Siouxsie and the Banshees, Cure ou Joy Division à leurs sorties respectives, mais là, on monte clairement d'un ton du côté Post Punk avec ce froid mélange d'agressivité, de désespoir et de noirceur : j'ai trouvé mes nouveaux Dieux païens à vénérer !

La semaine suivante, je tombe sur le premier album éponyme, à peine sorti, qui devient aussitôt la bande-son pour la bande de jeunes dépravés avec laquelle je traîne depuis quelques mois. Rien à foutre à Lyon ? On s'enferme dans un appart, on picole, on sniffe de l'eau écarlate (enfin, pas moi, hein !) et on se met «Wardance», «Complications» ou «The wait» à fond en cassant des trucs ou en shootant dans les peluches de la petite sœur !

Killing Joke passe définitivement pour nous du statut de groupe à celui de religion à l'été 81 lorsque sort *What's this for ?*, que j'achète dès sa sortie et que je vais écouter tout l'été, m'évertuant à travailler les plans de batterie tribale (ha, ces rythmiques de toms !) de l'extraordinaire Big Paul Ferguson, auquel j'aurais le plaisir de dire merci 30 ans plus tard pour avoir été le meilleur prof virtuel dont j'aurais pu rêver.

«The fall of because», «Unspeakable» ou «Follow the leader» : absolument rien à l'époque ne pouvait rivaliser avec la puissance et la grandeur de ces véritables hymnes à la fin du monde. Les riffs de guitare de Geordie Walker sont absolument incroyables et donnent l'impression d'être joués par une armée de guitaristes.

Cet été 81, je supplie le malin d'assister à un concert du Joke pour ce qui va être mon premier séjour solo à Londres : las, je dois me «contenter» d'un plateau Punk avec les créteux d'Exploited, mais je complète ma discographie de Killing Joke par le single de «Wardance» et le maxi «Turn to red», auquel va bientôt s'ajouter un excellent nouveau single, «Empire song», annonciateur d'un troisième album encore meilleur.

A cette époque, Lyon a l'énorme chance de bénéficier de l'existence de Radio Bellevue, une des premières radios libres, dont la programmation est assurée par des fondus de musique qui ont accès à une collection de près de 70 000 albums (dont très peu de chanson française !). Un des DJs a récupéré, on ne sait trop comment, une K7 promo du troisième album de Killing Joke dont il diffuse quelques titres, qui sont immédiatement enregistrés et partagés par les auditeurs : je me procure ce nouveau Graal de douzième génération K7 qui me prépare parfaitement au tremblement de terre qu'est *Revelations*, troisième album sorti à l'été 1982.

Dès l'introduction de guitare de «The hum», les poils se hérissent, la chair de poule apparaît pardessus et les larmes coulent. «Slowly, slowly, all fall down...» : si la fin du monde est aussi belle, vivement qu'elle arrive ! KILLING JOKE, c'est bien plus que de la musique, c'est le son de la Terre qui vomit, comme le dira si bien Big Paul. Entre cauchemar et espoir, la voix calme et mélodieuse du gourou chantant Jaz Coleman prépare ses ouailles au pire tout en leur faisant accepter leur triste sort.

«Empire song», «We have joy», «Chop-chop», «The pandys are coming»....les morceaux de la première face du LP s'enchaînent, tous plus phénoménaux les uns que les autres.... On se pose

alors la question : comment font-ils pour arriver à pondre des titres toujours plus fantastiques, qui te vrillent le cerveau jusqu'à toucher le plus profond de ton âme ?!

Hélas, toujours pas de concert à se mettre dans les esgourdes... mais le Malin veille sur nous, pauvres français : 30 minutes d'un concert filmé à Londres par l'équipe de «Mégahertz», l'émission Rock de... TF1 (non, vous ne rêvez pas!) doivent être diffusées un samedi après-midi à 14h (non, vous ne rêvez toujours pas !) !

La pauvre télé noir et blanc de mes parents n'étant pas digne d'un tel événement, je me tape une heure de bus pour aller assister à cet événement en couleur chez une bande de potes, pour apprendre, à peine arrivé, qu'il y a une panne de courant dans tout le quartier. Mais donnez-moi une corde !

Heureusement, une copine a enregistré l'émission sur le Bétamax (regardez sur Wikipédia ce que c'est...), on pourra enfin se mater l'ouragan sonore et visuel avec quelques mois de retard.

Mais quelques semaines plus tard, une terrible nouvelle surgit des pages du *New Musical Express*, notre unique source d'information de l'époque : prophétisant une Troisième Guerre Mondiale, Jaz Coleman a quitté le groupe pour se réfugier... en Islande !! Il est bientôt suivi par Geordie, qui laisse Big Paul et le bassiste Youth fonder un nouveau groupe, Brilliant... avant que Big Paul ne rejoigne à son tour Jaz et Geordie en Islande ! On ne comprend rien à l'époque à tout ce salmigondis, si ce n'est que l'on n'aura jamais vu Killing Joke...

Sauf que....

Une annonce dans le *NME* nous fait frôler la crise cardiaque : une tournée anglaise de Killing Joke est annoncée pour octobre 1982, dont une date au Lyceum de Londres, là-même où j'avais vu Exploited l'année précédente ! Hors de question de rater ça pendant les vacances de la Toussaint : une dizaine d'entre nous faisons le voyage pour une semaine de débauche Punk. Le soir du concert venu, on retrouve 2 autres bandes de Lyonnais qui ont fait le voyage, on se cale au premier rang et la Messe ou plutôt la guerre peut commencer : après une étrange introduction Cornemuse/tambours tribaux, les accords de «The hum» résonnent, le son de guitare est surpuissant, le volume nous fracasse le crâne, on est complètement hypnotisés et pris dans un immense pogo avec les 3000 punks anglais, c'est juste monstrueux ! Raven, le nouveau bas-

siste, est déjà au niveau des trois ex-Islandais et le groupe enchaîne les tubes des trois premiers albums, ainsi que les 2 titres du tout nouveau EP, «Sun goes down» et «Birds of a feather», qui sont largement au niveau du répertoire passé du groupe. «The gathering» et «Lust almighty» sont 2 nouveaux titres qui apparaîtront sur le quatrième album *Fire dances*, sorti en 83.

Fire dances perpétue la tradition des grands albums de KILLING JOKE, toujours plus tribal et dansant. Précédé par le single «Let's all go», j'ai le plaisir de pouvoir me l'ingurgiter à haute dose juste avant la première date Lyonnaise de Killing Joke ! Je suis tellement excité par leur venue que je suis le premier à acheter mon ticket, numéroté 0001 ! Mais je ne vais pas avoir besoin de l'utiliser car le groupe de première partie, Le Pacte Noir, m'embauche comme roadie, ce qui me permet d'assister au soundcheck de KILLING JOKE, un rêve de fan ! Je me trouve devant la scène lorsque Geordie apparaît, branche le jack de sa guitare demi-caisse sur l'ampli, monte le volume et se met à caresser les cordes de son instrument avec son style nonchalant si caractéristique : une avalanche de notes dissonantes envahit mes chastes oreilles, un maelstrom d'harmonies aussi délicates qu'une charge de mammoths me frappe l'estomac, un dégueulis d'effets distortion/flanger me défonce le crâne...l'expérience ultime ! Je ne m'étendrais pas plus sur le concert

du soir, fabuleux comme il se doit.

J'attendrai un an de plus pour assister à un concert du Joke, le 1er janvier 1984, tu parles d'une façon de commencer l'année, un pogo géant avec la gueule de bois du jour de l'An ! Quelques singles toujours aussi bons («A new day», «Wilfull days», sans oublier le mythique «Eighties») font patienter les fans en attendant le nouvel album *Nighttime*, dont un premier extrait sort en single : «A love like nlood» ! Aujourd'hui encore, je me demande comment ce titre a pu se retrouver tout en haut du Top 50 de notre beau pays : le Malin avait sans aucun doute réussi son plus bel exploit, enlever la merde des oreilles de nos compatriotes ! Enfin, on avait un morceau sur lequel on n'avait pas honte de danser au West Side Club ! Ce club rock Lyonnais jouxtait le Palais d'Hiver, salle de concert Lyonnaise mythique que Killing Joke revient visiter en 85 pour mon quatrième concert et mon premier déhanché dans le pit sur «Love like blood» au milieu des midinettes en folie.

L'année suivante, Killing Joke persévère dans un style moins sauvage, plus commercial mais toujours aussi foutrement bon, avec les 2 maxis «Sanity» et surtout «Adorations». «Adorations» sera la bande-son de mon premier voyage solo aux US à l'été 86, en particulier pendant les trajets en avion et à ce jour, j'ai toujours un pincement au cœur quand je l'écoute, en me



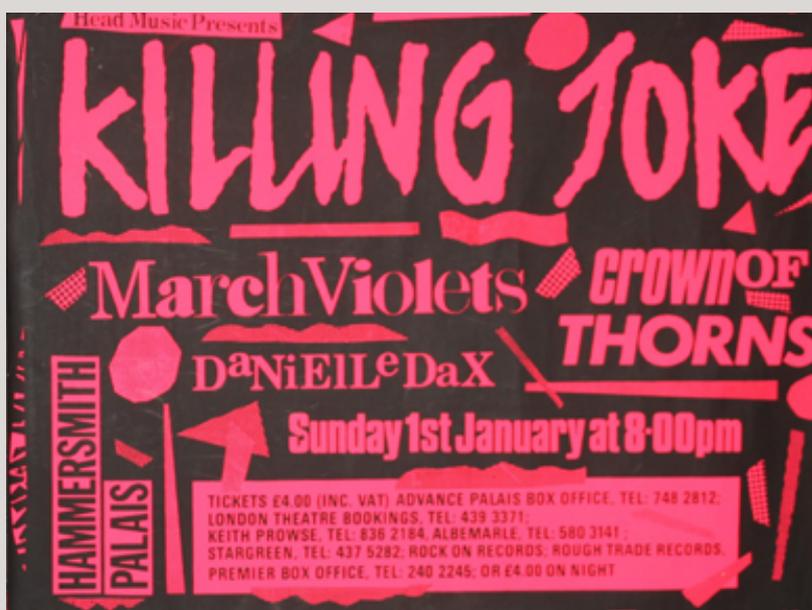
remémorant mes premières aventures solitaires à New York, Washington, San Francisco et LA ...

A l'automne 86 sort Brighter than a thousand suns, sur lequel, outre les singles précités, on ne retrouve que 6 titres supplémentaires, dont l'excellent «Twilight of the mortals»

et surtout le fabuleux «Chessboards». Mais on trouve aussi une paire de titres beaucoup plus commerciaux qui annoncent la catastrophe industrielle de l'album suivant, Outside the gate, sorti en 88. Prévu à l'origine comme un album solo de Jaz Coleman, la maison de disque insiste pour que le disque sorte sous le nom Killing Joke en pensant capitaliser sur l'effet «Love like blood». Hélas, cette ignoble daube ne conduit qu'à une chose : l'implosion du groupe. Big Paul, le batteur, se casse en plein enregistrement non sans avoir distribué quelques baffes au passage : il faudra attendre plus de 20 ans avant que son aventure avec le Joke reprenne. Jaz pète un plomb, se retrouve à l'asile, c'en est terminé de l'histoire d'un de mes groupes préférés...

Mais le Malin a plus d'un tour dans son sac ! En mai 89, j'hallucine en tombant sur un flyer annonçant un concert de Killing Joke au Truck, une nouvelle salle de la région Lyonnaise : je ne savais même pas que le groupe s'était reformé, ni avec qui. Un concert de Bérurier Noir sold out a lieu le même soir à Lyon, ce qui fait que le Truck sonne terriblement vide. Je me demande à quoi je vais bien avoir droit : l'immonde bouillabaisse d'Outside the gate et ses synthés insupportables ? Que Nenni : c'est le grand retour de la machine de guerre ! Le Joke n'est pas là pour plaisanter et alterne les classiques de son premier LP avec des nouveaux titres qui sont absolument terrifiants, énergiques et darks à souhait. Le nouveau batteur est phénoménal et apporte une nouvelle énergie au groupe : j'apprends quelques mois plus tard qu'il s'agit de Martin Atkins, ex-batteur de Public Image et futur Ministry et Pigface.

Ce concert signe pour moi la renaissance du groupe : on se déchaine et on hurle dans le pit



! J'achète un flexi-disc de The beautiful dead qui renvoie aux plus belles heures de Revelations et annonce la bombe nucléaire qu'est Extremities, dirt and various repressed émotions, sorti en 90 et que je considère encore

aujourd'hui comme l'un des trois meilleurs des 15 albums studio de Killing Joke. Brutal («Money is not our god»), noir («Inside the termite mound»), incantatoire («Intravenous»), majestueux («Slipstream») et anti-commercial au possible, Extremities n'est même pas un retour aux sources, c'est une avancée sans retour vers les sommets de la musique extrême : terminé les tentatives de succès commercial... du moins le croyais-je !

Car après un silence de 4 ans et des retrouvailles avec Martin «Youth» Glover, bassiste originel du groupe (producteur de génie et co-réalisateur de 2 albums avec... Paul Mc Cartney!!!) Killing Joke sort un EP, «Exorcism», sur lequel on retrouve des remix technos complètement barrés qu'on écoute en boucle dans le camion pendant la tournée 94 de Garlic Frog Diet. Killing Joke a toujours réussi à s'inspirer des courants du moment, tout en restant lui-même. Dans la foulée sort Pandemonium, l'album le plus vendu du groupe, sur lequel on retrouve quelques-uns de leurs meilleurs titres, dont le fabuleux «Millennium», qui passe en boucle sur MTV ou M6 et sur lequel le Joke se permet de foutre la branlée à tous les groupes de métal de la Terre. Putains de riffs et de refrain !

Deux ans plus tard sort l'album le plus sous-estimé de Killing Joke : Democracy est un chef-d'oeuvre passé inaperçu, alors que contrairement à Pandemonium», absolument tous les titres sont excellents. Les riffs de «Savage freedom», «Another bloody election» et surtout «Absent friends» me foutent toujours autant la gigitte comme dirait l'autre, tandis que l'hypnotique «Aeon» et ses 8 minutes

jouissives ou «Lanterns» et sa guitare acoustique emmènent l'auditeur sur des territoires jusqu'alors inexplorés par Killing Joke. J'assiste à un concert du Joke au Transbordeur de Lyon, mon dernier concert avant de devenir papa (encore un coup du Malin !), mais déception : Youth n'est pas là, Jaz est malade et le concert ne dure que 40 minutes... Heureusement, l'album tournant en boucle me fait oublier ce léger faux-pas. Si nouvel album il y a un jour, ce sera dur de faire mieux...

Les années passent, je lis dans la presse qu'un album de Killing Joke est en préparation avec le batteur de System of a Down et Dave Grohl derrière les fûts ! Lorsque paraît Killing Joke en 2003, 7 ans après Democracy, l'excitation est à son comble lorsque je vois que Youth et Raven ont participé à l'album... et que Dave Grohl est l'unique batteur. Ma main tremble en insérant le CD dans le lecteur... un riff Geordien ouvre le bal, suivi de la voix incantatoire de Jaz, puis d'une titanesque patate de batterie avant que le «Death & resurrection show» ne se mette en branle sur un étrange rythme dansant proche de la musique latino (?!) et qui groove à mort, avant qu'un terrifiant refrain hurlé à la mort par Jaz finisse de me mettre à genoux !! La suite de l'album me met au supplice et Grohl est juste inhumain ! Si Extremities était une bombe nucléaire, Killing Joke condense la puissance de toutes les centrales nucléaires de la Terre en même temps ! Putain de branlée que cet album ! Le groupe n'a jamais été aussi puissant, inventif et déchainé que sur des titres comme «Total invasion», «Asteroid», «Blood on your hands» ou «Seeeing red»...et si «You'll never get to me» te fais pas chialer, tu as un cœur de pierre ! Tous ces brave gens ont réussi l'impensable : produire à la fois le meilleur album de Killing Joke et le meilleur album du XXIème siècle ; et pour Dave Grohl, surpasser son jeu de meilleur batteur de la planète, sachant qu'il a enregistré ses parties en dernier et en les doublant : un extra-terrestre !

Pas de Dave Grohl, hélas, sur le fabuleux DVD/double LP du 25ème anniversaire du groupe XXV Gathering : let us prey, mais un jeune prodige de 25 ans, Benny Calvert, qui torche sans aucun problème toutes les parties de Grohl ou Big Paul. C'est lui qui enregistre l'album suivant, Hosannas from the basements of hell, enregistré à Prague, et qui sort en 2006. Hélas, après la bombe de 2003 produite par Andy Gill de Gang of Four, la production ne rend pas justice aux

excellents morceaux que sont «Hosannas», «Implosion» ou «Gratitude». «Invocation» fait appel pour la première fois à un orchestre symphonique, ce taré de Jaz étant chef-d'orchestre à ses heures perdues !

Un triste événement se produit en 2007 : Raven décède d'une crise cardiaque alors qu'il enregistrerait un album pour Treponem Pal. Mais au lieu de signifier la fin du groupe, cela a pour effet de ressouder les 4 membres d'origine. C'est donc le grand retour de Big Paul Ferguson derrière les fûts et de Youth à la basse ! Si les changements de personnel ont été durs à suivre en 43 ans de carrière de KILLING JOKE, ces 14 dernières années, le groupe a retrouvé sa stabilité, ainsi que l'inspiration pour trois albums magistraux : Absolute dissent (2010), MMXII (2012) et Pylon (2015), tous les trois truffés de morceaux incroyables, beaux à pleurer comme «Euphoria», «Big buzz», «In cythera» et «The Raven king» ou annonciateurs du bordel à venir comme «I am the virus», «Corporate elect», «Colony collapse», «New cold war» ou «Endgame»... qu'attendre d'autre des messagers du Malin, hein ?!

J'ai le plaisir d'assister de nouveau, enfin, à un concert de Killing Joke à Lyon en 2012 et de papoter avec Big Paul, un des maîtres Jedi virtuels de batterie de mes jeunes années, grand moment pour moi. Je retrouve aussi tous les vieux guerriers de mes années punks Lyonnaises des 80s, c'est cool de les retrouver eux et leurs grands enfants (!) dans le pogo ! Enfin, fin 2019, je fais le voyage de Montpellier à Paris pour aller assister à la grand-messe au Cabaret Sauvage. Je me pose près de la console pour être tranquille, mais dès la première nappe de synthés et l'intro de toms d'«Unspeakable», le tube de mes 16 ans, la folie me frappe au cerveau, mes vieux jambonneaux font la Danse de St-Guy, je démolis la foule comme des quilles sous la boule du Dude Lebowski pour rejoindre le pit et là je saute et je hurle à la lune sur tous ces hymnes de fin du monde de la Plaisanterie qui Tue... C'est gigantesque, je suis de nouveau à Londres, c'est le 24 octobre 1982, je peux mourir heureux, j'ai vu Killing Joke !

■ Hugauze

W(ho's next)-FENECE

UNSWABBED

YAROTZ

JACOB WILD

MAUD LUBECK

EMMANUELLE PARRENIN

20 SECONDS FALLING MAN

ENDLESS BOOGIE

AM SAMSTAG

MADAM

GHOST

BASEMENT GARY

SOM

ZEAL & ARDOR

...



0322